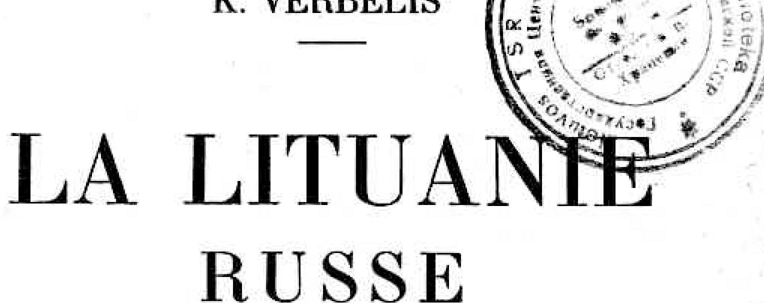


K. VERBELIS

LA LITUANIE RUSSE

CONSIDÉRATIONS STATISTIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES

TRADUCTION
D'ANTOINE VISCONT
Docteur en philosophie, licencié ès sciences politiques et sociales





ÉDITION ATAR, CORRATERIE, 12 :: GENÈVE

PRÉFACE

La guerre mondiale, ayant mis sur ses bannières la défense des droits des nationalités, il est opportun que les peuples opprimés montrent d'ores et déjà leur situation exacte. En ma qualité de Lituanien, j'ai déjà décrit, dans un volume intitulé *La Lituanie et la guerre*, le glorieux passé du peuple lituanien, sa triste situation actuelle, ses capacités et ses aspirations à la vie politique. Ensuite, dans un livre que j'ai publié sous le titre : *La Lituanie religieuse*, j'ai décrit la physionomie religieuse de ce peuple dans le passé et dans le présent, j'y ai exposé la situation de son Eglise à l'époque qui précéda immédiatement cette commotion mondiale à laquelle nous assistons encore aujourd'hui.

Certains de mes compatriotes ont fait paraître des travaux importants en langue allemande, comme M. W. S. Vidûnas (Storost), *Litauen in Vergangenheit und Gegenwart* (*La Lituanie dans le passé et dans le présent*), K. Verbelis, *Russisch-Litauen, statistisch-ethnographische Betrachtungen* (*La Lituanie russe, considérations statistiques et ethnographiques*) ; D[r] W. Gaigalat, *Litauen*, das besetzte Gebiet, sein Volk und dessen geistige Strömungen (*La Lituanie*, le territoire occupé, la population et l'orientation de ses idées), et d'autres. On remarquera encore la belle brochure de M. Ignas Jurkunas-Scheynius, parue à Stockholm, en langue suédoise, sous le titre : *La civilisation lituanienne* (Litausk Kultur).

Dans mon premier travail, *La Lituanie et la guerre*, j'ai insisté avant tout sur le point de vue politique ; dans le second, *La Lituanie religieuse*, je me suis occupé du côté religieux de la vie nationale du pays. M. Vidûnas décrit la Lituanie et sa population sans se proposer de but politique. Ces ouvrages se complétant ainsi les uns les autres, j'ai jugé utile de présenter une traduction du livre de M. Vidûnas au public de langue française.

On sait que la question des frontières du territoire national soulève souvent bien des difficultés. Elle est fort aiguë en ce qui concerne la Lituanie. J'ai jugé à propos de traduire en français, avec l'aimable autorisation de l'auteur, l'ouvrage bien documenté de M. Verbelis, *La Lituanie russe, considérations statistiques et ethnographiques* que j'ai déjà mentionné plus haut.

L'auteur a pourvu son travail de deux cartes afin de faciliter l'intelligence de son exposé. Il a reproduit dans ces deux cartes les frontières linguistiques et confessionnelles de la Lituanie, tracées par différents auteurs au XIX et XXe siècle. Ces auteurs sont : Pierre Kœppen, *Carte ethnographique de la Russie d'Europe*, éditée par la Société de géographie impériale russe (en russe), Pétersbourg, 1851. A. Koreva, *Matériaux pour la statistique et la géographie de la Russie d'Europe, gouvernement de Kovno* (*en russe*), Pétersbourg, 1861. R. d'Erkert, *Atlas ethnographique des provinces habitées en totalité ou en partie par des Polonais*, Pétersbourg, 1863. Rittich-Kojalowicz, *Documents servant à éclairer l'histoire des provinces occidentales de la Russie ainsi que leurs rapports avec la Russie et la Pologne*, St-Pétersbourg, 1865. P. Matulionis, *La race lituanienne dans le gouvernement de Vilna*, parue dans le « Mémoire du gouvernement de Vilna » pour l'année 1902 (en russe). E. Karski, *Les Blancs Russiens*. Introduction à leur langue et à leur littérature.

1 vol. (en russe), Vilna, 1904. V. Verbicki, *Carte de Lituanie, avec indication des frontières ethnographiques*, éditée par la revue *l'Agriculteur lituanien* (en lituanien), Vilna, 1906. J. Rozwadowski, *Carte du territoire linguistique lituanien*, parue dans l'ouvrage collectif de professeurs de Berlin et de Cracovie, sous le titre: *La Pologne et la Lituanie dans leurs rapports historiques*, Varsovie, 1914.

Atlas des territoires russes de l'ouest, d'après les confessions, dressé au ministère de l'Intérieur dans la chancellerie du bureau pour l'organisation des églises orthodoxes dans les gouvernements de l'ouest, St-Pétersbourg, 1864, 2e édition.

J'ai jugé pratique de présenter les frontières linguistiques lituaniennes tracées par ces auteurs sur une seule carte, donnant de plus un aperçu de la répartition des Lituaniens de langue lituanienne en pour cent du total de la population du pays d'après les données officielles de 1897, pour la Lituanie majeure ou russe, et de 1900 pour la Lituanie mineure ou prussienne[1]. Elle donne une répartition des zones de la langue lituanienne par districts et marque les isarithmes de 83-50 %, de 50-30 %, de 30-10 % et de 10-2 %. Nous tenons à remarquer que, dans le calcul du pourcentage de la population lituanienne, suivant l'exemple de M. le Dr François Tetzner, trois villes fort germanisées, Memel, Tilsit et Ragnit, ne sont pas comprises, de même que les villes de Kovno et Vilna, dont la population se compose en grande partie de Polonais, de Russes et d'Israélites.

On remarquera cependant que cette carte ne représente pas la totalité du territoire national lituanien, celui-ci devant englober toutes les populations désireuses de former avec les Lituaniens de langue lituanienne un

[1] Dr Franz Tetzner. *Die Slawen in Deutschland*, p. 30-31.

organisme politique commun. Voir mon livre : *La Lituanie et la guerre*, pages 106-109, 124-127 et 152.

Quant à la terminologie que j'emploie dans le présent travail, je tiens à remarquer que sous la dénomination de Russiens, je comprends les Blancs Russiens et les Petits Russiens alias Ukrainiens, tandis que le nom de Russes s'applique pour la plupart aux Grands Russiens.

Enfin, je me fais un devoir de remercier l'excellent artiste lituanien, Algirdas Kudrewicz, qui a dessiné la vignette pour la couverture de ce livre et a composé quelques dessins ainsi que la vignette pour mon précédent travail, *La Lituanie religieuse*.

Antoine VISCONT.

UN MOT PRÉALABLE

Qu'est-ce que la Lituanie? Au sens habituel du mot, un morceau de la Russie, occupé actuellement par les troupes allemandes. Malheureusement les notions qu'on a en général de ce pays, même dans le monde savant, ne vont guère plus loin jusqu'à présent.

Certains ont bien entendu parler d'un fait historique « Lituanie », de l'ancien grand Etat lituanien. D'autres s'intéressent peut-être à la Lituanie comme sujet ethnographique, mais ils n'ont pas non plus une représentation nette et précise de ses limites. Beaucoup de détails particuliers ont été publiés sur ce pays, mais peu de choses coordonnées et véritablement justes.

Il ne faut pas aller chercher très loin les causes de ce manque de clarté. Les Lituaniens euxmêmes n'ont eu jusqu'à présent que peu d'occasions d'éclairer l'étranger en ce qui concerne le peuple et la question lituaniens. Et les renseignements fournis par les étrangers étaient en partie caractérisés par l'insuffisance de connaissance et d'autre part par le parti pris. On a répandu sur la Lituanie beaucoup de choses faus-

ses, tendancieuses, erronées et inexactes; ce petit livre voudrait aller à l'encontre de ces dires en présentant la Lituanie et le génie lituanien tels qu'ils se sont développés au cours des événements, tels qu'ils sont réellement, tels qu'ils se présentent aux yeux d'un chercheur travaillant scientifiquement et ressortent de la critique de matériaux abondants.

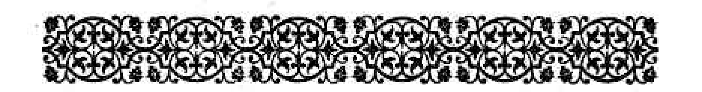
C'est d'abord le côté linguistico-ethnique de la question qui doit nous occuper; la question de savoir quelles sont véritablement les limites de la Lituanie, quelles sont les nationalités étrangères, c'est-à-dire non lituaniennes à l'intérieur de ces frontières, quel est le pourcentage du mélange, etc. questions auxquelles on ne peut répondre, pour la Lituanie, avant de savoir, clairement, ce qu'on doit prendre pour base dans la détermination d'une individualité ethnique. Les indices n'en sont pas du tout toujours très clairs et très purs, surtout là où différentes nationalités se sont rencontrées, et où dans l'une ou l'autre partie, la vie sociale et nationale indépendante et consciente n'est pas encore arrivée à maturité. Là où il s'agit de territoires de ce genre mélangés au point de vue peuple et où se fait sentir le processus de la dénationalisation, il faudra que les recherches s'appuient sur la combinaison de facteurs particuliers très différents les uns des autres. En général, la frontière ethnique correspond à la frontière linguistique : les Espagnols parlent espagnol, les Suédois, suédois, les Hollandais, hol-

landais. Mais il y a des exceptions : la Lituanie renaissante en est une. Il y a des Lituaniens qui ne parlent plus lituanien et qui cependant ne se sont pas dénationalisés en Polonais ou en Russes. Il s'agit de la classe inférieure, souvent sans droit aucun, ignorante et opprimée, masse ethnographiquement homogène, mais qui n'a pas encore pris conscience de sa nationalité et par suite est encore loin de la possibilité d'unir cette conscience à la volonté d'avoir une unité de langue déterminée. Sous la pression de la classe supérieure dominante, très éloignée quant à sa langue et aux buts qu'elle poursuit, cette masse s'est laissé entraîner souvent et trop facilement à faire peu de cas de la langue qui lui était propre et à la sacrifier pour adopter celle des étrangers — et par pure singerie, pour suivre la mode, ou pour réaliser un avantage extérieur quelconque. Déjà rien que pour cela, il est impossible de considérer le statu quo *de la langue comme le seul critérium déterminant l'appartenance ethnique et de faire abstraction complète des autres indices importants au point de vue ethnographique et des causes temporaires de la supériorité de la langue étrangère; car ce ne serait faire autre chose que rattacher l'appartenance à un peuple uniquement à des facteurs superficiels accidentels, sans aucun rapport organique entre eux; et, deuxièmement, dans les circonstances actuelles, cela ne conduirait qu'à agir dans le sens de ces sombres personnages, encore tout-puissants à l'heure actuelle,*

et qui s'opposent par tous les moyens au réveil du peuple lituanien; ce serait approuver leurs buts et leurs méthodes, tendant à maintenir à un niveau inférieur cette population qui végète encore.

Sans doute, l'abandon de la langue nationale a fait de grands progrès en Lituanie, mais pas tels cependant qu'on ne puisse au moins, en général, délimiter le territoire habité par des Lituaniens en se basant sur la langue nationale. Toutes les fois qu'une de ces localités de langue étrangère au lituanien devra être introduite dans la sphère de ces considérations, on en fera expressément mention et une enquête sera faite pour chaque cas particulier. Pour être compris plus facilement, nous avons choisi les noms officiels russes de préférence aux lituaniens, pour les villes, districts et gouvernements.

Afin de faire ressortir plus distinctement le caractère ethnographique du peuple lituanien, un petit aperçu préliminaire du développement historique de la langue lituanienne ne serait peut-être pas déplacé.



I

Aperçu ethnologique

Au début du 19e siècle, la grammaire comparée a déjà attiré l'attention du linguiste sur l'antiquité particulière de la langue lituanienne. On a rangé la langue lituanienne au sein des langues indo-européennes dans un groupe appelé groupe baltique ou aïstique. Selon les spécialistes en la matière, les peuples de ce groupe seraient issus d'une souche indo-européenne commune et auraient parlé une langue primitive distincte. On admet que vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, peut-être même un peu avant, cette langue primitive s'est divisée en deux groupes, un groupe prussien et un groupe lituano-letton. La différenciation rigoureuse entre le lituanien et le letton ne se serait accomplie au sein de ce dernier groupe que vers la fin du 9e siècle. On ne peut rien dire de certain en ce qui concerne d'autres scissions, évidemment possibles, car on manque totalement de monuments linguistiques à ce sujet, quels qu'ils soient.

L'ancien prussien est aujourd'hui disparu de l'usage journalier. Il fait partie des langues mortes ; nos connaissances en cette langue se basent sur trois catéchismes du 16e siècle et sur le soi-disant glossaire d'Elbing ; c'est tout ce qui reste de l'ancien prussien.

Par contre, jusqu'à présent, le lituanien et le letton, continuant leur développement à part depuis le 9e siècle, se sont montrés aussi sains et vivants que les peuples des Lituaniens et des Lettons eux-mêmes. Le lituanien surtout, qui en grammaire comparée représente tout le groupe baltique, a pu garder intact au cours des âges son caractère antique.

Le linguiste trouve aujourd'hui avec étonnement dans le lituanien un regorgement vivant de tout ce que les langues indo-européennes ont perdu d'antique au cours des siècles par mélange, changement et usure. Théodore Benfey, par exemple, dit dans son *Histoire de la linguistique et de la philologie orientale en Allemagne* : « Dans sa forme actuelle, le lituanien s'est conservé en grande partie un caractère si antique qu'il a pour la connaissance des formes fondamentales indo-européennes une importance qui ne le cède presque en rien aux langues les plus vieilles chronologiquement, comme par exemple le sanscrit et le bactrique[1]. » Par contre, le letton, de caractère moins tenace, a considérablement changé

[1] Theodor Benfey. *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*. Munich, 1869, p. 478.

sous l'influence de langues étrangères, surtout de l'allemand; « car là où le lituanien, écrit le linguiste von Bohlen, assuré de toute dégénération par son isolement, a conservé avec une fidélité admirable sa vieille perfection de formes et a continué de se développer de façon indépendante, et par suite, se base plutôt sur l'euphonie que sur la logique pour sa construction plus libre et ses périodes plus osées, là précisément le letton est devenu presque aussi informe et abstrait que le persan, l'anglais ou l'allemand moderne[1].» Il y a à peu près le même rapport, suivant Auguste Schleicher, entre les langues lituanienne et lettone, qu'entre le latin et l'italien actuel[2].

De nombreuses racines communes, plusieurs analogies de phonétique, de morphologie et de syntaxe avaient déjà auparavant amené les linguistes à ranger dans le même groupe les langues lituanienne et slave.

Par contre, des objections ont été élevées de plusieurs côtés (par exemple, Baudoin de Courtenay, Meillet, K. Jaunius), et le professeur Endzelin, qui a consacré une grande partie de son travail de chercheur à s'efforcer de tirer au clair les rapports entre le lituanien et le slave, trouve dans son ouvrage *Etudes balto-slaves*[3] (Kharkov, 1911, en russe) quelques analogies

[1] *De la langue des anciens Prussiens*, J. Voigt. Histoire de Prusse I, p. 714 (en allemand).
[2] *Manuel de langue lituanienne.* Prague 1856, I, page 2 (en allemand).
[3] *Slaviano-baltiskiyé etioudi*, p. 200-201.

(mais pas beaucoup !) et qu'on ne doit envisager que comme résultat de la proximité géographique, de sorte qu'on ne peut parler que d'une « époque balto-slave », mais non pas d'une « langue primitive commune balto-slave. »

Sans doute quelques auteurs russes et polonais, qui voudraient à tout prix caser les Lituaniens dans leur race ou tout au moins les présenter comme apparentés, prétendent avoir trouvé dans le lituanien jusqu'à 30 °/₀ de slavismes ou d'analogies avec le slave[1]. Entretemps, on a trouvé que ces slavismes supposés — qui, ainsi que le montrent les exemples cités, sont empruntés à un lituanien corrompu — étaient des mots étrangers qui ne se sont introduits dans la langue du paysan et de l'ouvrier que par la voie de l'administration slave imposée aux Lituaniens, de la juridiction, de l'Ecole et de l'Eglise[2]. Cette teinte étrangère, superficielle, est aujourd'hui remplacée sans peine à l'Ecole et dans la presse nationale lituanienne par des expressions lituaniennes, dont la langue populaire a plus que suffisance.

Pendant les dix dernières années, après que les Lituaniens eurent recouvré leur presse en Russie et eurent réussi en même temps à obtenir un peu plus de liberté pour leur travail national et social, beaucoup de choses ont été

[1] Cf. J. Karlovicz. *De la langue lituanienne.* 1875, Cracovie, p. 180.

[2] On peut trouver des exemples analogues dans la Lituanie prussienne, où sont en usage de nombreux germanismes, quoique fortement adaptés au lituanien.

faites en ce qui concerne la purification de la langue et son unification en prenant pour base les différents dialectes. La langue littéraire lituanienne actuelle qui se base sur la langue populaire proprement dite, en utilisant les différents dialectes et leur vocabulaire, est déjà arrivée à un tel degré de perfection, qu'au cours de son développement futur elle ne peut tirer constamment que de nouvelles richesses du vocabulaire des dialectes, et conséquemment ne peut que se purifier des différents éléments étrangers, introduits au cours des âges dans le pur idiome. Cette langue, tout à fait particulière, antique, très prisée de la science, dont les œuvres, ainsi s'exprime Auguste Schleicher, un des meilleurs connaisseurs de la langue lituanienne, « dont les œuvres peuvent rivaliser en perfection avec les œuvres des Grecs, des Romains et des Hindous », cette langue est aujourd'hui pour le peuple lituanien, pressé entre Slaves et Germains, pour ce peuple luttant, qui malgré tant de maux et de destins historiques contraires, a recouvré une forte conscience nationale, cette langue est l'expression irréductible de sa volonté d'avoir un caractère propre, une indépendance nationale. Les Lituaniens sont fiers de leur langue, bien qu'ils ne la vantent pas. Et ils ne s'étonnent souvent que de l'ignorance des étrangers, lorsque ceux-ci essaient de leur imposer à eux Lituaniens, une langue étrangère comme étant meilleure, plus apte à la civilisation et au déve-

loppement. Au cours de l'histoire, la langue lituanienne est passée inaperçue pendant des siècles, comme une cendrillon, et dut rester en arrière, sans estime dans la couronne de ses sœurs européennes dont elle est la plus vieille, Ce n'est qu'au 19e, alors que les petits peuples commencèrent à s'agiter de toutes parts, lorsqu'on supprima la corvée même en Lituanie que la langue du peuple lituanien de concert avec la masse du peuple renaquit à une vie nouvelle. Mais la longue période du manque de considération et de l'oubli ne s'est pas écoulée sans que des blessures aient été faites à la vie populaire, blessures qui ne sont pas encore cicatrisées. Un petit aperçu historique nous renseignera à ce sujet.

Autrefois, les peuplades baltiques occupaient un territoire beaucoup plus grand qu'aujourd'hui. Elles formaient, ainsi qu'on le prouve historiquement, un peuple assez grand qui habitait de temps immémorial les rivages de la mer Baltique et l'espace compris de la Vistule jusque derrière la Duna. Aussi loin que remontent les recherches historiques et linguistiques, on suppose que ces peuplades étaient déjà fixées sur ce territoire il y a 5.000 ans, et qu'elles s'y sont maintenues en dépit de nombreux assauts. C'est pourquoi elles ont ici les droits du premier occupant. Seule, la pointe côtière du nord, une mince bande de terrain jusqu'à l'embouchure de la Windau ou Venta, à en juger d'après les noms de localités et les

chroniques, n'a pas été habitée par les peuplades baltes, mais par une race finnoise, les Lives. Mais les Lettons y ont déjà pris pied au 13e et au 14e siècle.[1] D'après le professeur Endzelin, les Coures, les anciens habitants de la Courlande, ne seraient pas d'origine finnoise, mais auraient fait partie aussi du groupe balte. Ils auraient pris là une place intermédiaire entre les Lituaniens et les Lettons.[2]

Les ancêtres des Lituaniens actuels occupaient à cette époque le milieu du territoire habité par les peuplades baltes. Les résultats des recherches historico-géographiques et linguistiques font supposer qu'au 13e siècle les Lituaniens habitaient déjà au nord jusqu'à la frontière séparant aujourd'hui le gouvernement de Kovno de la Courlande, peut-être même près de Dvinsk jusqu'à la Duna ; et aussi, en amont jusqu'à Drouïa, où ils étaient en contact avec les Coures et les Lettons. En outre, ils occupaient des bandes de territoires difficiles à déterminer, approximativement de Drouïa au sud de la bordure est de Vilna, jusqu'au cours supérieur du Niémen et à travers Novgorodok, plus loin au sud jusqu'au terri-

[1] Cf. A. Bielenstein. *Les frontières du peuple letton et de la langue lettonne au temps présent et au XIIIe siècle.* Pétrograd, 1892 (en allemand). — A. Bezzenberger. *Remarques à l'ouvrage de Bielenstein* (*Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, IV, (XXXVI), 1895). G. — Behrendt. *Coup d'œil géognostique dans les temps préhistoriques de la Prusse antique.* Berlin, 1872 (en allemand).

[2] Endzelin. *De la nationalité et de la langue des Coures.* Recherches finnoises, Vol. XII, 1912.

toire de Grodno, en contact avec les Russes, les Krivitches, les Dregovitches. Dans le district de Slonim, un petit îlot lituanien a subsisté jusqu'à présent, débris d'une peuplade assez nombreuse, comme le pensent quelques chercheurs. Il est vrai que d'autres, se basant sur les chroniques et sur quelques particularités de la langue lituanienne qu'on y parle, supposent qu'il ne s'agit là que de débris de colonies lituaniennes.[1] Se basant sur des données historiques, géographiques et linguistiques, l'académicien russe A. Sobolevski croit devoir émettre l'hypothèse que la tribu lituanienne « Goliad », citée par les historiens, vivait au 12e et au 13e siècle même, sur les bords de la Volga et de la Vosousa et peut-être sur le cours supérieur de la Duna et de la Protva.[2] Mais cette question n'est pas encore suffisamment tirée au clair. Pour de telles assertions, il serait très imprudent de s'appuyer uniquement sur les dénominations géographiques et sur les interprétations qu'on en donne. Car ces dénominations seules ne sont pas probantes, lorsqu'il s'agit de déterminer l'emplacement de l'une ou l'autre tribu. L'histoire nous fournit assez d'exemples de peuplades émigrées très tard et passagèrement dans un pays déjà occupé

[1] E. Wolter. *Les traces des anciens Prussiens et leur langue dans le district administratif de Grodno.* Petrograd, 1912. — M. Balinski. *L'ancienne Pologne.* Varsovie, 1886, vol. IV, p. 275 (en polonais).

[2] A. Sobolevski. *Où vivaient les Lituaniens?*, Communications de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, 1911, p. 1051-54.

et ayant laissé à leur départ des dénominations qui subsistèrent.[1]

La tribu des Jotvingiens, rangée également dans le groupe balte, habitait aussi dans la soi-disant Podlachie engagée en minces bandes, du Niémen (terr. de Grodno) vers le sud, jusqu'au cours moyen du Boug, du Naretz, du Bobr et du Narev, entre la tribu russe des Dregovitches à l'est, et la Pologne mazovienne à l'ouest; au nord, elle était en contact avec les Lituaniens. On ne peut établir si cette tribu était apparentée de plus près aux Lituaniens ou aux anciens Prussiens, car elle disparut de bonne heure et ne laissa, en fait de monuments linguistiques, que quelques noms de familles, de lieux et de fleuves. On ne peut pas fixer non plus avec certitude la frontière où les Jotvingiens entraient en contact avec les Lituaniens. Autant qu'on peut le supposer, cette frontière allait à travers la partie sud du gouvernement de Suvalki, jusqu'aux lacs mazuriques.

De ces lacs et du désert qui s'étendait de la grande tourbière sur le côté sud, du Kurisch Haff vers le sud-est, jusque près de la grande forêt de Borken, à la pointe est du district d'Angerburg[2], les pays de la Prusse ancienne

[1] Cf. ici les conclusions de E. Karski. *Les Blancs Russiens*, Vilna, 1904, I, p. 42-63. Mais se basant sur des dénominations géographiques d'origines plus anciennes, le linguiste lituanien K. Buga suppose que les Lituaniens habitaient plus à l'est. Cf. son écrit *La Linguistique et notre Passé*, Kovno, 1913, ou sa contribution dans la *Revue slavistique*: « *Peut-on prouver l'existence de traces celtiques sur le territoire balte?*, Cracovie, 1913, vol. VI, p. 34.

[2] K. Lohmeyer. *Histoire de la Prusse occidentale et de la Prusse orientale.* Gotha, 1908, p. 18.

allaient jusqu'à la Vistule, abstraction faite du pays entre Nogat et la Vistule et le Kulmerland entre la Drewenz et l'Ossa. Ils entraient en contact avec les Coures dans la langue de terre kourique.

Nous avons ainsi montré en gros quels étaient les groupes d'anciens Baltes et le territoire occupé par la tribu des Lituaniens[1]. Parmi les tribus baltes que nous avons mentionnées, les Jotvingiens (Yatviagues) furent déjà chassés par les Slaves à la fin du 13e siècle. Par suite, à cette époque, la race slave se substitue déjà au peuple lituanien, au sud, soit à peu près dans la partie sud du gouvernement de Suvalki.

Là, seulement, les Lituaniens entraient en contact avec les Polonais masoviens sur de minces bandes de territoires. Les frontières sont encore aujourd'hui à peu près les mêmes.

Les Baltes de l'autre rameau, les anciens Prussiens, perdirent leur indépendance, vaincus au 13e siècle par l'Ordre teutonique. On trouve encore aujourd'hui trace de leurs us et coutumes parmi les habitants de la Prusse orientale et occidentale. Le dialecte allemand qu'on y parle a des particularités ne pouvant provenir que des anciens Prussiens disparus.

Les Lettons et les Coures lettonisés furent également vaincus par les chevaliers Porte-Glaives au 13e siècle, mais ils n'ont pas dis-

[1] Cf. la carte de Lelewel dans l'*Atlas pour l'histoire polonaise*, publié par E. Nieviadomski, Varsovie, 1899.

paru, et se sont maintenus à peu près dans les anciennes limites de leur territoire.

Les Lituaniens, qui avaient une position plus favorable tant qu'ils se trouvaient au milieu des peuplades de leur race, se sont maintenus dans la lutte contre les deux Ordres teutoniques alliés, et ont même eu assez de puissance pour fonder un Etat indépendant.

Ils se divisent, de temps immémoriaux, en Zenaïtiens ou Samogitiens (Bas-Lituaniens) et en Aũgstaïtiens (Hauts-Lituaniens). A l'origine, il semble que cette division n'était que géographique et politique; les Samogitiens occupaient le cours inférieur du Niémen, les Aũgstaïtiens le cours supérieur. Plus tard vint s'ajouter la différence, sans doute pas générale, des dialectes : le domaine linguistique du samogitien est beaucoup plus petit que celui de l'ancienne principauté de Samogitie. En 1422, par suite d'un traité de Vytautas (Vitold), alors grand-duc de Lituanie, une petite portion de la Samogitie fut cédée à l'Ordre teutonique et dénationalisée en grande partie grâce au travail de colonisation allemande. C'est la Lituanie prussienne actuelle, appelée aussi Lituanie mineure, dans le bassin du Niémen, qui touche aux Samogitiens du gouvernement de Kovno et aux Aũgstaïtiens du gouvernement de Suvalki. La plus grande partie de la Samogitie, celle qui restait, se réunit à l'Aũgstaïtie et il se forma de ces principautés un Etat indépendant. C'est de là qu'est sortie la soi-disant

Lituanie majeure ou russe, dont l'étude ethnographique est l'objet de ce traité.

Avant de suivre le développement ethnographique des Lituaniens en général et le développement de leur langue en particulier, il faut faire un peu de lumière sur les étapes particulièrement importantes de l'ancien Etat lituanien, qui eurent une influence déjà décisive sur les destinées de la Lituanie majeure. Au milieu du 13e siècle, lorsque les princes lituaniens vinrent au pouvoir et commencèrent à jouer un rôle politique, les Lituaniens païens ne possédaient pas encore de langue écrite. Autant qu'on sache, l'écriture n'était pas en usage : tout le service des nouvelles se faisait de vive voix. Le latin écrit était dominant à cette époque en Lituanie, comme aussi partout en Europe, dans les rapports avec les Etats occidentaux, surtout avec les deux Ordres teutoniques, ainsi qu'avec le Saint-Siège. Un peu plus tard, nous trouvons des documents rédigés en ancien allemand, lorsque des négociations diplomatiques étaient déjà entamées avec les souverains allemands. Plus tard encore, après que les monarques lituaniens eurent amené sous leur sceptre de nombreux territoires russes, l'ancien slavon devint peu à peu la langue officielle.

Ainsi que le latin dans l'Europe occidentale, cette langue slave fut employée à son époque dans les rapports écrits en Europe orientale chez les Russes, les Serbes, les Bulgares, et

même chez les Valaques, les ancêtres des Roumains actuels : langue commune qui ne pouvait naturellement pas acquérir droit de cité parmi tant de races, sans subir l'influence des dialectes locaux.

Cette langue fut adoptée tout naturellement par les princes lituaniens, lorsque, après avoir conquis de grands territoires russes, ils commencèrent à nouer des relations avec les souverains russes[1]. Cette adoption du slavon devient encore plus compréhensible, si on se représente que l'étendue des territoires de l'Etat lituanien arrachés aux princes russes était considérable. Au 13e siècle déjà, les princes lituaniens soumirent les territoires de Polotzk, en profitant des divisions et des querelles des nobles russes, en partie afin de se défendre contre la pression des Ordres allemands à l'ouest et au nord. Avec le temps, ces conquêtes de territoires slaves prirent une extension telle, que sous le grand-duc Vytautas (au début du 15e siècle) Polotzk, Smolensk, le cours supérieur de l'Oka, Kiev, la Volynie et les autres territoires sud-est jusqu'à la mer Noire étaient devenus parties intégrantes de l'Etat lituanien. Le pays occupé par les Lituaniens proprement dits formait à peine le dixième de l'ensemble de cette constellation.

Les historiens russes et polonais concluent

[1] Cf. G. Jakubowski. *Etudes sur les rapports des peuples en Lituanie avant l'Union de Lublin.* Varsovie, 1912, p. 11-15 (en polonais).

de cette adoption de la langue à une influence prépondérante des Russes. Ils ne veulent trouver explicable cette prise de pouvoir de la langue slave dans l'Etat lituanien que par un niveau très bas des forces civilisatrices lituaniennes. Cependant, il est certain qu'en Valachie, où les souverains et la population avaient tout comme en Lituanie une langue à eux, et où l'élément slave était sans aucun doute numériquement et socialement beaucoup inférieur à l'élément roumain, il est certain que le slavon n'en a pas moins réussi à s'introduire comme langue écrite dans la vie politique. L'introduction du slavon comme langue officielle ne peut servir de preuve à une hypothèse qui, à part cela, n'est étayée par aucune raison probante. On est encore loin d'avoir suffisamment étudié l'ancienne civilisation lituanienne. Mais ce que l'on sait de certain, suffit à démentir les légendes russes et polonaises au sujet de la prétendue «barbarie» des anciens Lituaniens[1]. Une autre manière de présenter les choses, particulièrement chère à certains historiens polonais et russes, c'est que l'ancienne Lituanie aurait été une région déserte ou désertique tout au moins dans ses limites ethnographiques. Nous ne savons rien à ce sujet. Depuis les temps d'Algirdas (Olgerd 1345-1377), le monde n'a vu ni désert lituanien, ni habitant du désert lituanien, à moins que l'on

[1] Cf. ici les recherches de Grevingk, Tischler, Bezzenberger, Krzywicki, Dovgird, etc.

ne puisse dire d'un territoire de situation économique pas du tout mauvaise qu'il est une solitude. Mais à supposer que ces Messieurs les historiens nous racontent la vérité et que la Lituanie ait été un désert, comment expliquer alors qu'un si petit pays, sauvage, dépourvu de toutes ressources, ait pu dompter de si grandes cohortes de Slaves — des cohortes qui avaient pu auparavant résister avec acharnement au choc des Tatares et d'autres peuples sauvages ?

Solitude et désert, barbarie et sauvagerie ! C'est plutôt le contraire qui nous semble exact. Déjà le fait que les Samogitiens aient pu, de concert avec les Aŭgstaïtiens, repousser de façon décisive la pression des deux Ordres allemands, faisant leurs incursions au nord et à l'est, et qu'ils aient encore eu la force de créer une forte organisation politique, ce fait indique une civilisation qui n'est plus « désertique ». Dans ses recherches, J. Jakubovski arrive à conclure que l'ancienne Lituanie, pendant ses entreprises guerrières contre les Russes, avait non seulement un pouvoir monarchique très fortement constitué, mais qu'elle était supérieure aux territoires limitrophes qu'elle a plus tard subjugués en ce qui concerne le développement économique et la densité de la population.[1]

Naturellement, nous ne voulons pas prétendre par là, que cette dixième partie de l'Empire ait eu à sa disposition assez de moyens pour

[1] Cf. sa contribution, *Description de la Principauté de Trakaï* ans *Przeglad historyczny*. Vol. V, fasc. I. Varsovie, 1907.

pouvoir gouverner par la seule contrainte les $^9/_{10}$ de territoires russes ou russiens, et les maintenir à l'état de simples satellites. Nous ne voulons pas non plus réfuter l'opinion, que seul le manque de forces ait poussé les Lituaniens à laisser l'autonomie et en un certain sens l'indépendance aux territoires russes qu'ils avaient conquis, parce qu'une telle politique allégeait l'exercice du pouvoir sur les provinces soumises [1]. Mais cet emploi conscient de mesures politiques adéquates, pour compenser le manque de force matérielle, ne peut servir à prouver la faiblesse à tous les points de vue des Lituaniens de cette époque, vis-à-vis des Russes ou Russiens et de leurs partisans, vaincus par eux, que si l'on envisage la question avec un parti pris manifeste. Et enfin pour laisser parler les chiffres, on voit dans le registre de 1528, la soi-disant Métrique lituanienne, qu'au moins à cette époque la force purement matérielle de l'ancienne Lituanie, c'est-à-dire le nombre des guerriers, a dépassé réellement celle des Russes ou Russiens [2]. D'après les calculs de J. Jakubovski, dans les voïvodies ou palatinats de Trakaï ou Troki et de Vilna, qui, outre le noyau constitutif lituanien, comprenaient aussi les territoires voisins russiens annexés, les districts lituaniens fournissaient 3891 guerriers à cheval, les districts

[1] Cf. ici M. Lubavsky. *Les Provinces et leur administration locale dans l'Etat lituano-russe.* Moscou, 1893, pp. 25-26.

[2] M. Lubavsky donne les extraits du registre dans son ouvrage considérable *Seïmas russo-lituanien.* Moscou, 1900, pp. 355-360.

russiens, excepté ceux de Mstislav et de Sloutzk, seulement 2212[1]. On compte parmi les districts russiens $^1/_3$ du district d'Oschmiana avec 125 chevaux, le district de Grodno avec 243 chevaux, le district de Vasilischki avec 193 chevaux, le district de Volkovysk avec 248 chevaux et d'autres territoires limitrophes, dans lesquels, comme on sait, la noblesse lituanienne était fortement représentée, en partie de temps immémorial, en partie par une colonisation postérieure. Par suite, une partie considérable des guerriers mis sur pied par ces districts doit être portée au compte lituanien. En outre, ici on ne fait pas entrer au nombre des guerriers les forces des princes et des grands propriétaires fonciers, qui avaient de la peine à être réparties également sur les territoires russiens et lituaniens. On suppose à bon droit que la grande noblesse avait plus de possessions et de fortune dans la Lituanie proprement dite que dans les autres territoires. En tout cas, d'après les calculs mentionnés ci-dessus, les Lituaniens mettaient sur pied 64 % du nombre total des guerriers et les Russiens ou Russes seulement 36 %. Si maintenant nous ajoutons aux chiffres lituaniens des palatinats de Trakaï ou Troki et de Vilna le nombre de 1839 de la principauté de Samogitie et aux chiffres russiens les 3140 chevaux de Podlachie, de Volynie et de Vitebsk, nous obte-

[1] Voir ses *Etudes sur les rapports des peuples en Lituanie*, p. 8.

nons ainsi du côté lituanien 5730 et du côté russe et russien 5372. Remarquons bien qu'ici les chiffres des pays de Kiev et des pays polonais manquent, mais que par contre les chevaux polonais sont compris dans les chiffres de Podlachie.

Nous avons ainsi la preuve que ce dixième, c'est-à-dire la partie lituanienne de l'Etat, la plus développée au point de vue économique, et où la propriété foncière noble était le plus abondamment représentée, fournissait à l'Etat plus de guerriers — tout au moins autant — que les territoires russiens qui formaient les $^{9}/_{10}$ de l'Empire. Evidemment, on ne peut conclure de là à une supériorité numérique de l'élément lituanien dans l'ancien Etat lituanien ; il peut se faire que les anciens territoires lituaniens aient eu à fournir un nombre de guerriers relativement plus élevé que les autres pays constitutifs [1]. En tout cas, il ressort clairement et indubitablement de ces calculs que l'élément lituanien proprement dit n'a pas joué un rôle subordonné dans l'ancienne Lituanie, mais bien un rôle prépondérant, qu'il a gouverné lui-même et n'a pas été à la merci des peuples soumis.

Ceci se trouve enfin confirmé par la composition du Conseil d'Empire lituanien (« rada gospodarskaïa »). Là aussi, nous voyons les propriétaires fonciers (magnats) et les princes

[1] D'après la règle, un cheval devait être fourni par huit personnes soumises à l'impôt.

lituaniens en majorité. Pendant un temps, ce fait historique fut expliqué (cf. Daszkevicz, Brianzev, Jaroszevicz), parce que le privilège de Horodlo, confirmé à plusieurs reprises jusqu'en 1563, permettait aux catholiques seuls de prendre part au Conseil : hypothèse qui ne résiste pas à un examen plus approfondi des faits ; car il est prouvé que les Russes ou Russiens orthodoxes ont pris part aussi au Conseil d'Empire et pas à titre exceptionnel. D'après les recherches du prof. Lubavsky, ces décisions du privilège d'Horodlo seraient tombées de bonne heure en désuétude et auraient été supprimées par les privilèges de 1432 et de 1434, qui reconnaissaient les mêmes droits et les mêmes « libertés » (« volnosti »)[1] en Lituanie aussi bien aux Russes orthodoxes qu'aux catholiques. Ainsi donc, les grands et les princes lituaniens ne devaient pas du tout leur majorité au Conseil à un article désuet, sans signification. En fait, ils étaient dans les sphères régnantes lituaniennes et russes le groupe puissant de l'Etat, les plus grands et les plus riches propriétaires fonciers ; ils étaient, comme le prétend Lubavsky et ainsi que les qualifient souvent les sources allemandes et polonaises, des *ducs* et des *barons*. Parmi les petits propriétaires fonciers des territoires russiens, les grands de l'Empire ne l'étaient pas seulement de nom, mais dans le sens le plus étroit du

[1] Voir *Seïmas russo-lituanien*, p. 352.

mot *reguli* (petits rois), *homines praepotentes* (hommes puissants), *viri famosi* (gens de qualité), ce que leurs aïeux avaient déjà été dans l'ancienne Lituanie au 12e et au 13e siècle[1]. Remarquons aussi, que les grands propriétaires fonciers appauvris cessaient de prendre part au Conseil d'Empire, ce qui arriva par exemple pour la célèbre famille de Kirdiei en Volynie.

On sait qu'au fur et à mesure que les territoires russes et russiens étaient conquis, les nobles lituaniens (boïars) et leur suite émigraient dans les provinces plus éloignées pour y représenter les intérêts lituaniens. Ce fait est confirmé encore par de nombreux habitants de provinces russiennes ou russes, qui appartenaient autrefois à l'Etat lituanien. Aujourd'hui encore, ils se donnent pour Lituaniens, en se souvenant de leurs vieilles traditions. Grâce au recensement dans les paroisses, fait par les ecclésiastiques, vers le milieu du 19e siècle on trouva dans le gouvernement de Minsk 64.149 Lituaniens de cette catégorie, dont 9026 orthodoxes, dans le gouvernement de Kiev 38.026 (tous catholiques grecs-unis), dans le gouvernement de Volynie 11.243, dont 4812 Samogitiens (tous catholiques-grecs), dans le gouvernement de Mohilev 945, etc.[2]

[1] *Idem*, pp. 354-360.
[2] Cf. à propos de ce recensement la contribution de M. Lebedkin. *De la composition ethnographique des populations des territoires occidentaux de l'Empire russe. Courrier de la Russie du Sud-Ouest*. Kiev. Année I, 1862, vol. 1, cl. IV.

Tout ceci montre clairement l'importance qu'il faut attribuer à l'introduction du slavon en Lituanie : mesure purement pratique, n'ayant pas de rapports avec le sentiment national. La politique du Moyen Age ne connaissait pas le concept de la langue du pays. Parce qu'il servait mieux leurs buts de domination, les souverains lituaniens employèrent le slavon, et nullement parce qu'ils auraient été de façon ou d'autre à la merci des confédérés russes. Du reste, les Russiens ou Russes eux-mêmes ne parlaient pas tout à fait comme ils écrivaient : à eux aussi on avait imposé artificiellement la langue écrite, bien qu'elle fût de même origine que la langue courante et encore très proche de celle-ci. On a voulu parler également d'une influence sociale des Blancs Russiens actuels sur les Lituaniens. Mais ce peuple n'a commencé à se séparer des autres slaves qu'au 13e siècle et son développement s'est produit en tout et pour tout au sein de l'Etat lituanien et sous l'influence de celui-ci.[1]

La langue écrite, d'abord seulement officielle, devait avec le temps gagner de plus en plus de terrain ; des contrats diplomatiques, elle passa aux Chroniques, et en particulier au Droit. Ainsi naquit une littérature *lituanienne* particulière. En même temps qu'elle continuait à évoluer sous l'influence de différents dialectes slaves, elle commença à devenir petit à petit le

[1] Voir E. Karski. *Les Blancs Russiens*. Ire partie, p. 105, 118 etc.

signe de la particularité d'Etat ou du sentiment national général. Après l'union de la Lituanie avec la Pologne, des mots polonais pénétrèrent aussi dans la langue écrite. De ce mélange une nouvelle langue parut pouvoir se former, dérivée du slavon, proche du blanc russien actuel, qui commença à devenir peu à peu dans les sphères dirigeantes le signe caractéristique et l'expression de la nationalité lituanienne et fut même désignée sous le nom de « langue lituanienne ». Cette langue officielle se présente donc comme un produit absolument particulier de la vie politique lituanienne, qui a autant d'analogie avec les dialectes actuels blancs-russiens, qu'avec ceux des Ukrainiens (Petits Russiens), des Grands Russiens, des Polonais et des autres peuples slaves.

Le caractère de l'ancien Etat lituanien, de ses institutions et de sa civilisation avait un cachet essentiellement aristocratique. C'est surtout dans le territoire vraiment lituanien que se faisait sentir ce trait[1] qui est d'une haute importance pour notre enquête. C'est là une des principales causes expliquant pourquoi les sphères dirigeantes furent entraînées les premières par le mouvement dont nous avons parlé. Alors que l'Etat lituanien donnait l'impression à l'étranger d'être un Etat slave ou russe, précisément parce que les écrits et les documents étaient rédigés en langue slave, les classes inférieures et une partie importante de la petite

[1] Cf. ici Lubavsky. *Précis de l'histoire de l'Etat lituano-russe, jusqu'à l'Union de Lublin*. Moscou 1910, p. 57, 88 etc.

noblesse, surtout dans les districts éloignés de Samogitie, parlaient toujours l'antique langue lituanienne, à laquelle le peuple doit encore aujourd'hui d'exister au point de vue national. Comme la langue slave, la soi-disant langue *officielle lituanienne* n'était qu'un greffon artificiel enté sur la vie publique ; elle a disparu totalement par l'accroissement de l'influence polonaise et la disparition de l'Etat et n'a rien laissé que le souvenir du passé. La noblesse, dont les ancêtres étaient autrefois à la tête de ce sabir et participèrent inconsciemment à sa création, parle aujourd'hui polonais. Dans l'est et au sud de la Lituanie seulement, où la population était en contact permanent avec les Russes (Blancs Russiens), des traces du processus de russification restèrent dans les classes inférieures. Et bien que cette russification, ou plus exactement blanc-russification fût favorisée par la langue officielle *lituanienne* et par le rôle purement passif que jouait la population dans l'Etat, la *dénationalisation* des Lituaniens à l'époque de l'ancien Etat lituanien (déjà à cause du manque de moyens de communications) fut restreinte à la classe supérieure, et en fait depuis lors les limites ethnographiques ne se sont raccourcies que très peu [1]. Fait qui ne parle pas précisément en faveur de l'hypothèse d'une influence sociale blanc-russienne sur le peuple lituanien. Les Blancs Russiens n'avaient pas de

[1] Cf. ici les recherches de Jakubovski, sur les limites ethnographiques de la Lituanie au 13e et au 16e siècle. V. ses *Etudes*, p. 5.

récageuses du Kotra forment ici la limite linguistique entre les Lituaniens et les Blancs Russiens. De là la limite passe par Zablocie, Vaviorka, Mylo vers Lyda, puis par Zirmunaï, Trakeliaï, Lipniskis, Ivié, Dudos, jusqu'à Lazdunaï, où commencent les marais de la Bérézina. La frontière est du palatinat de Trakaï s'écartait sensiblement par endroits de la frontière est actuelle du gouvernement de Vilna. A l'époque lituano-polonaise, le district de Disna et la plus grande partie de Vileika faisaient partie du territoire de Minsk, qui était blanc-russien. Il n'y a jamais eu là de Lituaniens. Au nord, dans le bassin de la Duna, les territoires de Druja et d'Uzmiata furent séparés du palatinat de Vilna et à l'époque du deuxième partage de la Pologne-Lituanie ils furent annexés au gouvernement de Vitebsk. La langue lituanienne y domine. Selon Doritsch, *Contributions, 1911*, là, la frontière linguistique lituanienne va à l'est de Sabotnikaï vers Dzieveniskis, Surviliskis, Konvaliskis, Biniakonis, Grand et Petit Solecznikaï, Grauziskis, Oszmiana jusqu'à Smorgonis. De là par Mikoliskis, Svir, Kluszonis, Lentupis, Kamajus, Godutiskis, Melegénaï vers Tverecz, puis vers l'est par Ikazin jusqu'à la Druja et par Kraslauka jusqu'à la frontière de Courlande. Le blanc russien a pénétré par places dans les régions sud-est de Lituanie, surtout dans les contrées de dialecte dzukien, que les Russes arrachèrent

aux Lituaniens au cours du XIIe siècle [1]. Ainsi, d'après les dernières statistiques officielles russes, il y a dans le district de Lyda 8,7 % de Lituaniens et 73,2 % de Blancs Russiens; dans le district d'Oszmiana 3,8 % de Lituaniens et 80,1 % de Blancs-Russiens.

Le blanc russien est la langue dominante dans la partie sud du gouvernement de Vilna, ainsi que dans les environs de Vilna même. Ces Blancs Russiens sont catholiques et non orthodoxes, ce qui semble indiquer qu'ils ont été convertis à la même époque que les Lituaniens et ne sont eux-mêmes que des Lituaniens russifiés. En outre, des milliers de ces Blancs Russiens parlent aussi bien lituanien que blanc russien. Naturellement, au recensement, les fonctionnaires russes les ont rangés parmi les Blancs Russiens au lieu de les ranger parmi les Lituaniens.

Depuis les temps les plus reculés, la frontière linguistique entre Lituaniens et Lettons ne s'est guère modifiée nulle part. Elle coïncide en quelque mesure avec la limite nord du gouvernement de Kovno. La pointe sud-est de Courlande seule est lituanienne; elle forme un triangle situé entre Ilgé, le lac de Lauzé et Ilsenberg, dans le district d'Illuxta. Les catho-

[1] Il est curieux de remarquer que vis-à-vis des Polonais civilisés au sud et des Lettons au nord, la limite linguistique lituanienne est restée la même depuis des siècles, alors que le blanc russien, langue d'un peuple moins civilisé, a au contraire, progressé.

liques y dominent et sont ressortissants du diocèse de Kovno. Est encore lituanienne, la pointe sur la Baltique, la région de Palanga (Polangen) dans le district de Grobin, à partir de l'Aa sacrée jusqu'à la frontière prussienne. Au début du siècle précédent, cette région a été séparée du gouvernement de Kovno afin de donner plus d'unité à l'administration des côtes.

Ainsi donc les parties suivantes de l'empire russe appartiennent au peuple lituanien et sont du domaine linguistique lituanien : tout le gouvernement de Kovno, le gouvernement de Suvalki, hormis au sud les districts de Suvalki et d'Augustow; le gouvernement de Vilna, à l'exception des districts de Disna et de Vileika; dans le gouvernement de Courlande, la région de Palanga et d'Illouxta; dans le gouvernement de Vitebsk, la région de Druja; dans le gouvernement de Grodno, les territoires de Druskininkaï et de Poriecz et deux petits îlots linguistiques lituaniens autour de Novgorodok et de Slonim.

Les Polonais et les Mazuriens ne se heurtent aux Lituaniens qu'en un lieu de peu d'étendue dans la partie sud du gouvernement de Suvalki. Ces deux nations ne se pénètrent réciproquement que très peu. Cependant, la langue polonaise acquit une grande influence en Lituanie depuis l'union de ce pays avec la Pologne et en particulier depuis l'*Union de Lublin*. La noblesse lituanienne, le clergé et la

bourgeoisie furent complètement polonisés et parlèrent polonais. Mais aujourd'hui presque tout le clergé, une grande partie de la bourgeoisie et beaucoup de nobles coopèrent au mouvement national lituanien et sont revenus à l'usage de la langue lituanienne. La question se pose de savoir si la noblesse lituanienne, dans sa totalité, continuera à tenir à la Pologne et restera polonaise, comme la noblesse en Finlande est restée suédoise, ou bien si, à l'instar de la noblesse tchèque et magyare, elle se ralliera à ceux de sa race. En fait, les boïards et les bourgeois de Lituanie sont presque exclusivement d'origine lituanienne; beaucoup d'entre eux mettent leur activité au service du mouvement national lituanien. On peut en conclure que la noblesse, dans sa totalité, retournera elle aussi, peu à peu, au lituanisme. Il est difficile de dire combien de Polonais il y a en Lituanie, parce que, précisément, le processus de réaction nationale n'y est pas encore terminé. On devrait plutôt parler d'individus de langue polonaise en Lituanie que de véritables Polonais.

D'après les statistiques officielles russes de 1897, il y a dans le gouvernement de Kovno 8,8 % de personnes de langue polonaise, dans celui de Suvalki 8,2 % (non compris Augustow et la partie du district de Suvalki qui parle polonais), dans le gouvernement de Vilna 7,8 %.

Dans le gouvernement de Kovno on compte 7,3 % de Russes (parmi lesquels d'après les calculs de Czynski (p. 93) 4,7 % de Grands Russiens; 2,45 % de Blancs Russiens et 0,11 % de Petits Russiens); dans celui de Suvalki (hormis les districts d'Augustow et de Suvalki) 4 % (parmi lesquels Grands et Petits Russiens 2,98 pour cent et Blancs Russiens 1,02 pour cent); à Vilna (sans Disna et Vileika) 49,9 % (parmi lesquels 6,1 % de Grands et Petits Russiens et 43,8 % de Blancs Russiens).

Il y a 13,76 % de Juifs dans le gouvernement de Kovno, dans la partie lituanienne du gouvernement de Suvalki 9,46 %, dans la partie lituanienne du gouvernement de Vilna 11,43 %.

On compte dans le gouvernement de Kovno 2,6 % d'Allemands, dans celui de Suvalki 5,3 pour cent, à Vilna 0,2 %. A Trakaï et aux environs il y a quelques Juifs caraimiens (Caréens) et dans les environs de Vilna et de Kalvaria (Suvalki) quelques Tatars, dans la partie nord du gouvernement de Kovno, un certain nombre de Lettons. La statistique mentionnée ci-dessus donne le pourcentage suivant de Lituaniens, c'est-à-dire de personnes qui indiquent le lituanien comme leur langue maternelle : dans le gouvernement de Kovno 62,2 %; dans le gouvernement de Suvalki (non compris Augustow et la partie polonaise du district de Suvalki) 72,2 %; dans le gouvernement de Vilna (sans Disna et Vileika) 24,5 %, donc dans

tout le territoire 54,3 % de Lituaniens. Mais cette statistique russe ne peut avoir la prétention d'être d'une rigoureuse exactitude. Non seulement les Lituaniens et les Polonais, mais aussi lès Russes y ont trouvé à redire. Beaucoup de Lituaniens surtout du gouvernement de Vilna, qui se servent aussi bien du lituanien que du blanc russien sont en général classés parmi les Blancs Russiens. Beaucoup de Lituaniens protestants, en particulier dans le gouvernement de Suvalki, sont purement et simplement comptés comme Allemands, ce qui fait que le nombre des Allemands y est monté jusqu'à 5,3 %. De plus cette statistique est vieillie. Pour tenir compte du mouvement de la population pendant les 13 dernières années, au moins de façon générale, le bureau central de statistique du ministère de l'intérieur à Petrograd a publié en 1910 une nouvelle statistique *(Annuaire de la Russie)*, qui toutefois ne donne rien d'autre que les vieux chiffres de 1897, augmentés de ceux de l'accroissement naturel de la population. L'annuaire (cf. Szerer, *la Pologne*, 1915, n° 1, 2ff.) donne pour 1910 les nombres suivants : dans le gouvernement de Kovno : population totale 1.775.900, dont 68,3 % de Lituaniens; dans le gouvernement de Suvalki : population totale 667.300, dont 52,3 % de Lituaniens; dans le gouvernement de Vilna: population totale 1.926.900 dont 17,6 % (?) de Lituaniens.

En outre, dans les pays limitrophes de la Lituanie, dans le gouvernement de Grodno, sur 1.951.700 habitants 0,2 % sont Lituaniens; dans le gouvernement de Minsk, sur 2.813.400 habitants 0,10 % sont Lituaniens, autour de Novgorodok et de Slonim; dans le gouvernement de Mohilev sur 2.214.900 habitants, 0,6 % sont Lituaniens. La plupart sont des colons.

Pour les gouvernements de Courlande et de Vitebsk, l'annuaire range les Lituaniens et les Lettons sous la même rubrique, et il donne pour la Courlande sur une population totale de 741.200 âmes 77,8 %, dans le gouvernement de Vitebsk sur 1.833.900, 17,9 % de Lettons et Lituaniens réunis. La statistique de 1897 indique, sans y comprendre l'augmentation de population, pour la Courlande, c'est-à-dire les régions de Polangen et d'Illuxta 2,52 % de population lituanienne (d'après les documents religieux, le chiffre d'émigrants lituaniens vers Libau et Mitau était pour les 18 dernières années d'environ 10.000 âmes, d'où il suit que le pourcentage doit être plus élevé); pour le gouvernement de Vitebsk dans le district de Druja seulement 0,21 % (Czynski, *Ethnogr. stat. Abrisse*, 1909, p. 101, donne pour cette région un chiffre de 4.000 Lituaniens).

En se basant sur ces données le nombre des individus de langue lituanienne est :

		Lituaniens
Dans le gouv. de	Kovno de	1.172.630
» »	Suvalki	384.997
» »	Vilna	339.135
» »	Courlande (Polangen, Illouxia, Libau etc).	24.678
» »	Vitebsk, environs de Druja et d'Uzmiata etc.	3.850
» »	Grodno, autour de Druskininkaï, Poriecz, Slonim etc.	3.905
» »	Minsk, autour de Novgorodok etc.	2.810
» »	Mohilev, colonies lituaniennes	13.290
	Total	1.909.255

On arrive presque aux mêmes résultats en se servant des statistiques religieuses (Wronka, *Gazette d'Erml*, 1916) qui, sans conteste sont, elles aussi, imparfaites et donnent un nombre de Lituaniens plutôt trop restreint que trop élevé.

Selon la direction du diocèse de Kovno, il y avait en 1915 dans ce diocèse 1.363.988 catholiques. Si on en retranche les 8,4 % d'individus de langue polonaise (d'après la statistique russe), de même les 56.899 Lettons catholiques qui habitent la Semigalie, mais ressortent du diocèse de Kovno, il nous reste pour le gouvernement de Kovno et de la Courlande 1.181.153 Lituaniens. Le dernier ordo du diocèse de Seinaï donnait le nombre suivant de Lituaniens catholiques pour chaque décanat :

Kalvaria :	54.725	Mariampol :	97.058	Seinaï :	54,000
Wilkoviskis :	50.269	Wladislawowo :	58.898	Suvalki, prat.	8,600

Pour le diocèse de Vilna, dans la brochure intitulée « La situation des Lituaniens catholiques dans le diocèse de Vilna et les empiétements du panpolonisme » (1913), le clergé catholique de

Lituanie a donné les nombres suivants d'ouailles de langue lituanienne :

A Vilna, district urbain et rural :	75.760	(stat. russe 84.468)
District de Swentziany	58.044	(» » 58.235)
» Trakaï	118.075	(» » 118.175)
» Lyda	17.828	(» » 18.073)
» Oszmiana	8.601	(» » 8.880)

On compte donc dans le diocèse de Vilna 278.308 catholiques de langue lituanienne. Mais cette statistique ne peut pas non plus prétendre à une rigoureuse exactitude. La plupart des chiffres sont donnés de façon générale et se basent surtout sur les statistiques officielles russes de 1897. On n'y tient pas compte non plus de l'accroissement naturel de la population. De même, les Lituaniens du district de Disna n'y sont pas compris; leur nombre dans les statistiques officielles est de 0,3 %. Nous devons donc, en ce qui concerne le chiffre de la population lituanienne, avoir une plus grande confiance en l'*Annuaire*, qui l'estime à 339.135.

Ainsi donc, le nombre des Lituaniens dans l'ex-empire russe se décompose comme suit :

Diocèse de Kovno	1.181.153	Lituaniens	catholiques
» » Seinaï	310.548	»	»
» » Vilna	339.135	»	»
Gouv. de Grodno, Minsk, Mohilev	20.005	»	»
Protestants et autres	58.454		

Soit en tout, 1.909.295 Lituaniens [1].

[1] L'ouvrage (sans doute officiel) « *Répartition des peuples dans l'ouest de la Russie* », paru il y a peu de temps à l'édition de la *Gazette de Kowno* » donne les pourcentages suivants pour les nationalités dans chaque district de Lituanie :

Par suite, le territoire de la Lituanie majeure à l'intérieur des anciennes limites russes (excepté les districts non lituaniens de Disna, Vileika, Suvalki et Augustovo, mais en y comptant Palanga, Illouxta, Druja et Druskininkaï) a environ 2 millions d'habitants, qui donnent le lituanien comme leur langue maternelle, sur une population d'environ 3.784.000 âmes et pour une superficie de 110.030 km².

Remarquons encore que dans les gouvernements de Kovno et de Suvalki et dans la partie ouest de celui de Vilna il est rare de rencon-

Districts	Lituaniens	Polonais	Allemands	Petits Russiens
Suvalki	8,5	68,8	4,3	0,6
Seinaï	59,7	22,9	1,2	
Augustovo	0,2	49,1	0,2	0,3
Vilkoviskis	68,7	3,9	15,9	0,7
Wladislawowo (Naumesties)	82,8	0,3	7,1	0,4
Kovno	41,5	23,2	2,3	
Rasseiniaï	76,4	5,5	4,4	
Panevézis ou Poneveje	71,6	6,5	0,6	
Chavli	70,7	6,3	1,0	
Telchi	81,2	1,5	0,9	
Grobin	4,3	5,8	15,3	
Vilkomir	72,4	10,0		
Novo-Alexandrovsk	49,8	8,9	0,1	
Sventziany	33,8	6,0		
Illouxta	10,5	17,2	1,6	
Courlande	2,45	2,9	7,5	
Disna	0,3	2,4	0,1	
Vilna campagne	35,0	12,1	0,1	0,3
Vilna ville	2,0	31,9	1,1	
Trakaï	58,1	11,2	0,2	0,1
Lyda	8,7	4,6		
Slonim	0,1	1,6	0,1	0,1
Grodno	1,4	5,6	0,3	

Qu'on compare à cela le pourcentage de Polonais considérablement exagéré de façon tendancieuse par L. Wasilewski, qui dans *La Lituanie et la Russie Blanche* indique pour le district de Vilna 47 % de Polonais, pour Lyda 23,2 %, pour Sventziany 25,2 % et pour Trakaï 21,7 %.

trer un non Lituanien qui ne comprenne pas aussi le lituanien. Les bourgeois et les Juifs emploient presque exclusivement le lituanien avec la population rurale. De même dans les domaines fonciers le lituanien est la langue usuelle pour les relations entre les patrons, les inspecteurs et les ouvriers.

Hors de la Lituanie proprement dite, on trouve une assez grande quantité de Lituaniens dans des colonies. L'*Annuaire* indique dans le gouvernement de Lomza 0,5 %, c'est-à-dire 3.337 Lituaniens; à Varsovie 0,1 %, c'est-à-dire 2.482 Lituaniens. En Livonie, principalement à Riga, il y aurait, d'après les statistiques russes, environ 30.000 Lituaniens, mais des rapports religieux dignes de foi parlent de 60.000; à Saint-Pétersbourg on en compterait 30.000. On estime en outre à environ 20.000 le nombre des Lituaniens du gouvernement de Saratov, de la colonie Cziornaja Padina, où les Lituaniens bannis au temps de Mouravieff ont une paroisse et des écoles particulières, d'Odessa, de Moscou et d'autres villes russes, aussi du Caucase, des steppes de la Russie d'Asie et de la Sibérie; et ceux de tout le pays letton, de la Pologne et du reste de la Russie se montent à 123.819.

D'après les statistiques officielles, il y a en Allemagne, ces dernières années, environ 3.000 Lituaniens catholiques employés comme ouvriers pour la saison ou occupés dans les mines de Westphalie. On estime à 18.000 le nombre des

Lituaniens en Angleterre et dans les colonies anglaises, surtout dans le sud de l'Afrique.

En Amérique, les émigrés lituaniens sont groupés surtout dans les régions de Chicago, New-York, Boston, Philadelphie, Pittsburg, Wilkes-Barre, Shenandoah, Baltimore, Cleveland, au Canada et ailleurs. Ils se sont développés là de façon importante au point de vue civilisation : ils ont des paroisses particulières, des écoles, des centaines d'associations nationales, etc. D'après des listes plus exactes de 1914, il y a en Amérique 689.786 Lituaniens.

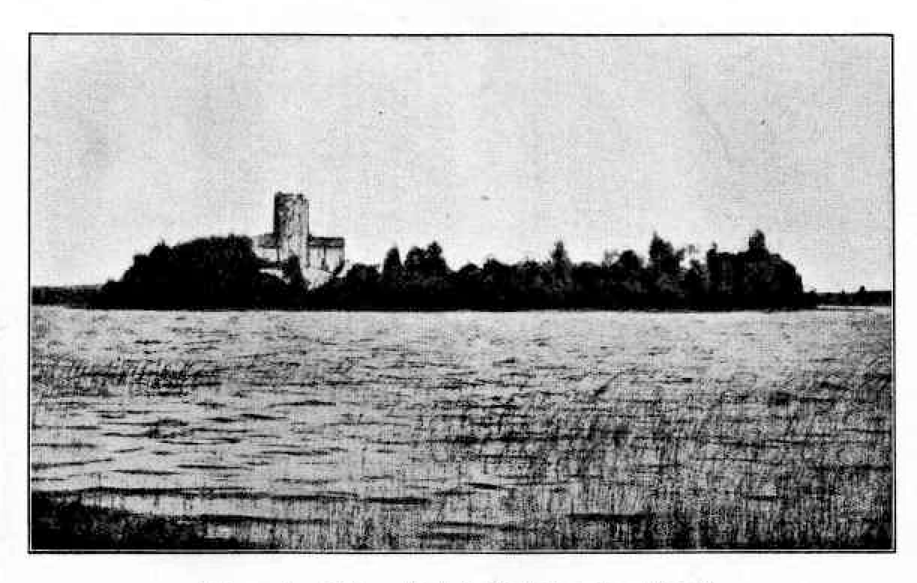
Si l'on ajoute aux Lituaniens de Lituanie les Lituaniens vivant aux colonies, de même que les Lituaniens protestants de Prusse orientale, dont le nombre (d'après le Dr Pope, 1905) s'élève à 116.442, on arrive à un total de 2.857.342 Lituaniens. Pour les raisons indiquées plus haut, ce chiffre est à coup sûr trop petit, mais il approche de la vérité.

IV

Histoire de la Lituanie

a) La Lituanie jusqu'à son annnexion par la Russie

Les Lituaniens n'ont fait leur apparition dans l'histoire qu'à une époque tardive. Différentes hypothèses ont cours en ce qui concerne leur préhistoire. D'après les découvertes archéologiques faites en Lituanie, une chose semble certaine, c'est qu'un seul et même peuple a habité depuis des milliers d'années le territoire lituanien actuel. Il ne semble pas que la migration des peuples se soit fait sentir chez les Lituaniens. L'histoire de ce peuple fut conditionnée d'abord par sa position intermédiaire entre la chrétienté byzantine et la chrétienté occidentale, ensuite par des raisons dynastiques. Quelques personnalités ressortent et prennent une importance capitale, alors que le peuple ne prend part aux événements politiques que comme une masse amorphe, incapable d'impulsion. L'histoire de ce peuple est tragique, mais à coup sûr d'autre façon que celle des Slaves de l'Ouest. Les Lituaniens eurent bien à se défendre de tous les côtés, mais ils ne furent



Ruines du château fort de Trakaï-au-Lac (Troki).

Résidence du grand-duc Vytautas (Vitold).

(Du *Vaïras*)

pas détruits, comme leurs voisins de l'ouest, les anciens Prussiens; au contraire, ils surent fonder, au XIIIe siècle, un puissant empire qui se maintint énergiquement contre les attaques des Allemands et des Polonais, fit des conquêtes dans l'est et fut en même temps un rempart contre les invasions des Mongols dont les princes russes ou ruthènes étaient devenus les vassaux.

Le chroniqueur Nestor, moine à Kiev (†1141) est le premier qui nous dise avec certitude que vers 1040 le grand-duc Jaroslav de Kiev avait contraint les Lituaniens à lui payer un tribut. Mais bientôt ceux-ci se levèrent contre leur oppresseur. Après plusieurs expéditions de conquêtes et de vengeance, le grand-duc lituanien Ringaudas (1204-1239) affermit sa domination en Blanche et Noire Russie en annexant les territoires de Polotzk, Vitebsk et Smolensk. Son fils Mindaugas (Mindové), 1239-1263, qui vint au pouvoir après Ardvila, le vainqueur des Tatars, mena une lutte incessante contre l'Ordre des Chevaliers teutoniques, contre les Polonais et contre ses propres neveux qui, étant les beaux-fils de princes ruthènes, cherchaient à se rendre indépendants. Pour se défendre contre ses nombreux adversaires, il eut recours au Pape; il se fit baptiser en 1252, fonda un évêché catholique-romain à Vilna, et Innocent IV le reconnut comme roi de Lituanie après qu'il eut été couronné en grande solennité par l'évê-

que de Culm. Bientôt cependant, Mindaugas se vit trompé dans ses espérances, car malgré l'amitié que lui montrait le Pape, l'Ordre n'avait pas du tout l'intention de respecter l'indépendance de la Lituanie. Les Lituaniens n'étaient pas du tout satisfaits du baptême de leur prince et lorsque ce dernier céda en 1260 certains territoires à l'Ordre, une révolte sanglante eut lieu qui se termina par une grande défaite des chevaliers à Durbé. Il se détourna alors du christianisme et chercha à s'appuyer sur le paganisme et sur la politique nationale. Il s'empara de Dorpat, suscita le soulèvement général de tous les Prussiens païens (1261) et amena la domination de l'Ordre à deux doigts de sa perte, mais toutefois, il ne put atteindre son but qui était la création d'un Etat uni lituano-russe.

Après la mort violente de Mindaugas, la Lituanie fut déchirée par la lutte intestine, sanglante de deux partis, un parti national païen et un parti russe chrétien, lutte qui dura vingt ans jusqu'au jour où Lutuver (Litavor) et ses fils Vyténis (1293-1316) et Gediminas (1316-1341) créèrent l'Etat uni que cherchait à réaliser Mindaugas. Bien que les Lituaniens n'y formassent qu'un tiers de la population, et que les Russes au contraire, c'est-à-dire les Blancs Russiens et les Petits Russiens y fussent les deux tiers, l'Empire réussit non seulement à se maintenir, mais même à s'étendre. C'est en effet une armée d'alliés Polonais et Lituaniens (à l'instigation

du Pape sans doute) qui, en 1326, pénétra jusque dans les Marches du Brandebourg. Gediminas soumit la principauté de Kiev, obtint la Volynie et conquit Pskov, Novgorod la Grande, la Podlachie et la Polésie. Il chercha alors par l'influence de la civilisation européenne à établir un gouvernement régulier dans son royaume. Il attira dans son pays des artisans et des artistes allemands, des moines et des savants chrétiens. Il donna la liberté aux croyances grecques mais il invita aussi des franciscains et des dominicains à venir dans son pays, leur fit bâtir des églises à Vilna et ailleurs et eut l'intention de se faire baptiser, lorsque les conditions politiques seraient favorables. Il espérait par là avoir la paix du côté de l'Ordre.

Malheureusement il fut trompé dans son attente; il dut même enfin reconnaître ce qui suit: « Les chrétiens adorent Dieu à leur manière, les Russes à leur façon, les Polonais à la leur et nous, nous adorons Dieu à notre manière. Mais tous nous avons un Dieu. Que me parlez-vous des chrétiens? Où trouve-t-on plus de crimes, plus d'injustice, de violence, de corruption et de cupidité que chez les chrétiens, et en particuliers ceux qui paraissent être des ecclésiastiques, comme les Porte-Croix? » (Tetzner, *Les Slaves en Allemagne*, Brunswick, 1902).

A la mort de Gediminas (il tomba, en luttant contre l'Ordre, à Vélona sur le Niémen), après l'exclusion de ses fils incapables, l'Empire re-

vint aux frères Algirdas et Keïstutas ou Kenstutas. Le premier, surtout diplomate, s'intéressait à l'Est; le second, guerrier hardi, chevaleresque, loyal et franc, était un ennemi mortel de l'Ordre.

Algirdas fut roi et résida à Vilna, cependant que Keïstutas habitait Kovno et Trakaï; tous deux observèrent, leur vie durant, une union parfaite. Bien qu'il entreprît de nombreuses expéditions en Lituanie, bien qu'il attaquât sans cesse Kovno et qu'il parvînt jusque devant Vilna (1370), bien que Keïstutas fut fait prisonnier deux fois, l'Ordre ne put arriver à briser la résistance des Lituaniens; bien mieux, ces derniers répondirent à ses attaques par des invasions en Prusse et ils arrivèrent jusqu'au voisinage immédiat de Königsberg (bataille de Rudau, 1370). Les combats d'Algirdas contre les Moscovites, les Polonais et les Tatars de la Russie du Sud, furent de grands succès. Trois fois, il entra en vainqueur dans les murs de Moscou; il fit des expéditions de conquêtes jusqu'en Crimée; sa domination allait de la Baltique à la mer Noire, de l'Ugra et de l'Oka jusqu'au Boug; elle s'étendait donc, exception faite de la Lituanie proprement dite, aussi sur les gouvernements actuels de Vitebsk, Grodno, Kholm, Mohilew, Minsk, Smolensk, Briansk, Volhynie, Podolie, Tschernigov, Kiev, Poltava, Kharkov et Yekaterinoslav. Les territoires russes jouissaient de l'autonomie la plus grande,

le prince de Kiev était dans son domaine le véritable statthalter du roi de Lituanie. Le christianisme de rite grec schismatique prit en Lituanie une influence toujours de plus en plus grande, grâce aux Grandes-Duchesses lituaniennes qui étaient pour la plupart des princesses russes. En 1347 on éleva une église grecque à Vilna et à la fin du règne d'Algirdas, presque la moitié des habitants de cette ville étaient orthodoxes.

Algirdas avait choisi pour lui succéder au pouvoir son fils Jagellon (1377-1434); par amour fraternel Keïstutas avait donné son consentement [1]. Malgré cela, Jagellon se sentit tellement menacé par son oncle ou par les fils de celui-ci qu'il conclut avec le grand-maître et le supérieur de Livonie des traités secrets qui livrèrent Keïstutas à la merci de la puissance entière de l'Ordre. Les suites de cette trahison furent des troubles intérieurs, au cours desquels Keïstutas, accompagné de son fils Vytautas (Vitold) se laissa entraîner à faire des négociations dans le camp de Jagellon. Là il fut fait prisonnier et le cinquième jour on le trouva, lui vieillard de plus de quatre-vingts ans, mort dans sa prison au château fort de Kreva, probablement égorgé par ordre de Jagellon (1382). C'est le dernier des princes lituaniens qui fut enterré selon la coutume païenne (avec les vêtements,

[1] D'après Bezzenberger, *Formation du peuple lituanien*, dans la « Revue trimestrielle d'histoire sociale et économique ».

les armes, les chevaux et les chiens de chasse). Jagellon fit exécuter ses parents mais fit garder Vytautas comme prisonnier. Toutefois, grâce à un stratagème de sa femme, celui-ci fut délivré et commença aussitôt à lutter pour conquérir son pouvoir, lutte qui, après maints épisodes — il avait même su s'assurer l'aide de l'Ordre des chevaliers teutoniques après avoir reçu le baptême catholique (1384) — obligea Jagellon à lui reconnaître la possession du domaine de Keïstutas et la dignité de grand-duc qu'il avait donnée dans l'intervalle à son frère incapable Skirgaïla (1392). Cet acquiescement parut moins épineux à Jagellon depuis qu'il s'était marié avec la princesse polonaise Hedvige (1386), union qui lui avait donné un appui considérable. A cette occasion, Jagellon se convertit au catholicisme romain, prit comme nom de baptême le nom de Ladislas et devint aussitôt le missionnaire de la Lituanie qui, pour son malheur, se trouvait maintenant liée aux destinées de la Pologne.

Il n'y a pas de doute que Vytautas n'ait vu les dangers que cette union suscitait à son peuple, et que le but de sa politique à partir de ce moment n'ait été de les écarter et en même temps de tenir l'Ordre en échec. Dès le commencement jusqu'à la fin de son règne, nous le voyons s'efforcer d'accroître la puissance de la Lituanie et en tant qu'Etat indépendant de lui assurer une situation prépondérante des deux cô-

tés, et s'il ne recula pas pour arriver à ses fins devant la trahison et le parjure, le jugement d'ensemble que nous portons sur lui ne peut être malgré tout qu'un tribut d'admiration. Si c'était une trahison, après la bataille de Tannenberg, que de commencer par lever le siège de Marienbourg, il y avait quand même à la base de sa retraite une conception géniale, car grâce à elle il paralysa la puissance polonaise à un moment décisif de l'histoire. Ainsi, il se rendit maître de la situation de telle sorte que, sous sa présidence, la paix put être conclue à Thorn (1411), paix favorable à l'Ordre et onéreuse pour la Pologne. Peut-être encore plus géniales furent ses peines pour amener l'union religieuse parmi ses sujets; les Russiens, c'est-à-dire la majorité, penchaient vers la croyance grecque, alors que la Lituanie était du domaine de l'Eglise catholique-romaine, bien que le rite grec s'y fût aussi introduit sous Algirdas et grâce à lui. Si ces efforts avaient été couronnés de succès, la Lituanie aurait été fermée aussi bien à la puissance du clergé polonais qu'aux ingérences religieuses de Moscou. Mais une députation de vingt de ses évêques de rite grec — avec à leur tête le métropolite de Kiev, qui, par ses actes était opposé au métropolite de Moscou — qu'il envoya à Constance, pour y entamer des pourparlers au sujet de la réunion des Eglises romaine et orthodoxe russienne, revint sans avoir eu de succès, et par là échouè-

rent les efforts unificateurs de Vytautas. Mais ils ne sont nullement restés sans conséquences, au contraire, ils ont suscité des combinaisons politiques de grande portée. Ce sont surtout ces efforts qui attirèrent au grand-duc la confiance des Calixtins; aussi à la mort du roi Venceslas les Hussites lui offrirent-ils la couronne de Bohême. Vytautas accepta, mais les circonstances n'étant pas favorables il ne put donner suite à sa décision. Alors, il se déclara prêt à accepter la couronne royale de Lituanie que l'empereur Sigismond lui avait déjà offerte trois fois. Déjà vingt-deux ans auparavant, ses Grands lui avaient proposé le titre de roi de Lituanie et de Russie. En agissant ainsi, ce que Sigismond cherchait à obtenir, c'était la scisson de la puissance polono-lituanienne, puissance qu'il cherchait à détourner de son fief de Bohême, cependant que le couronnement de Vytautas signifiait pour ce dernier l'indépendance de son pays et de son peuple vis-à-vis de la Pologne.

Afin de parer à ces dangers, les Polonais refusèrent le passage à l'ambassade de couronnement de Sigismond; Vytautas, bien que très malade, l'avait attendue à Vilna au milieu d'une assemblée solennelle; mais en retournant à Trakaï, sa résidence, il fit une chute de cheval et mourut le 27 octobre 1430. Le dernier grand succès de sa politique lui fut apporté par la paix du lac Melno (1422), qui fixa définiti-

vement jusqu'à nos jours (excepté à de rares intervalles) la frontière est du pays de l'Ordre teutonique. Grâce à cette paix, la puissance de l'Ordre livonien fut isolée et la Lituanie eut accès vers la mer à Palanga ou Polangen; mais ce traité fut aussi le prélude de la différence au point de vue religion et civilisation, qui exista depuis lors entre la Lituanie prussienne et la Lituanie russe.

Avec Vytautas disparut la dernière personnalité marquante de l'histoire lituanienne, la dernière aussi dont le gouvernement ait fait toucher du doigt au peuple lituanien un développement de civilisation libre et nationale. On dit qu'il songeait à faire du lituanien la langue de la cour et de la diplomatie à la place du russe, c'est-à-dire du russien. Il avait reçu une bonne éducation de Hanno de Windenheim et il parlait couramment l'allemand et le latin. Au cours de voyages fréquents dans l'Europe de l'ouest il avait appris à connaître la civilisation et les manières en usage à la cour. Sous son règne, la Lituanie sembla aller au-devant d'un brillant avenir. Il accorda des privilèges spéciaux aux marchands allemands et en particulier à la Hanse (1398). Ils eurent le droit d'exporter ou d'importer leurs marchandises sans payer la douane et purent créer des entrepôts particuliers dans les grandes villes d'échange (Kovno, Vilna). Mais dès lors, la Lituanie orientale devint sans retour la proie des forces coa-

gissantes qui travaillaient à sa polonisation, et il ne lui servit de rien d'avoir encore à maintes reprises des dirigeants qui cherchaient à sauvegarder son indépendance. Vytautas lui-même, pressé par les besoins de la guerre et par les soucis politiques, avait établi des liens trop étroits entre les deux Etats. Ayant été battu par les Tatars sur la Vorksla (1399), il conclut en 1401, avec la Pologne, un traité qui, au cas où il mourrait, assurait à Jagellon la possession de tout ce qu'il avait et aussi la dignité de grand-duc. Mais les clauses de l'Union de Horodlo (1413) furent encore plus désavantageuses pour son pays et pour son peuple.

Une partie de la Lituanie était formée par le pays des Samogitiens, situé au nord du Niémen et à l'ouest de la Nevézis et allant de Polangen jusqu'à la Baltique; les villes principales en étaient Chavli et l'antique Medininkaï ou Varniaï, qui plus tard fut élevée par Vytautas au rang de siège d'évêché. Ce territoire a été longtemps un sujet de discorde entre les grands-ducs lituaniens et l'Ordre teutonique jusqu'au jour (1411) où il revint définitivement à la Lituanie. Toutes les fois que l'Ordre a voulu prendre possession de son pays, le peuple samogitien lui a opposé une résistance énergique et a suscité des troubles profonds et des révoltes, si bien que l'Ordre n'a jamais pu prendre pied bien fortement dans ce pays. Pendant la guerre de l'Ordre avec la Pologne (1454-1466), alors

que la Lituanie proprement dite restait assez neutre, ce sont justement les Samogitiens qui surent, à Palanga ou Polangen, arrêter l'expédition des troupes de secours livoniennes; ils occupèrent même Memel passagèrement. Mais également pendant la domination du peuple frère des Lituaniens, les Samogitiens eurent toujours soin de s'assurer leur situation à part, leur libre autonomie et firent sans cesse ressortir qu'ils n'avaient nullement été subjugués mais s'étaient associés de leur plein gré. Chaque souverain dut leur confirmer solennellement leurs privilèges, et il arriva même souvent qu'ils firent dépendre la reconnaissance d'un nouveau régent et les hommages qu'ils devaient lui rendre, de cette cérémonie de sauvegarde de *leur vieille coutume* et de l'éloignement des fonctionnaires qui déplaisaient. On leur reconnut le droit d'élire eux-mêmes non seulement les sous-capitaines de chaque canton, les soi-disant tévunaï, mais aussi le grand chef, le staroste de tout le pays; on leur promit même par des lettres solennelles que jamais un Lituanien de la Lituanie au sens strict du mot, Polonais ou Russien, n'occuperait de fonction en Samogitie, que ces postes reviendraient exclusivement à des gens du pays; de plus, le ban des seigneurs samogitiens au XVIe siècle, environ 2000 cavaliers, formerait toujours à la guerre une unité spéciale ayant un commandement propre; enfin aucun fonctionnaire du tribunal de Litua-

nie ne devrait franchir la Nevézis ou Nieviaza, la rivière frontière. Et alors qu'on divisait en palatinats tout le royaume polono-lituanien, la Samogitie garda le titre de principauté ayant à sa tête un staroste qui toutefois fut de rang égal à celui des palatins. Les Samogitiens tenaient fermement à leur paganisme, et bien qu'en 1417 on eût créé à Medininkaï un évêché pour la Samogitie, les croyances païennes n'en subsistèrent pas moins encore pendant des dizaines d'années.

A la mort de Vytautas, ses boïards lituano-russes choisirent pour grand-duc de Lituanie Svitrigaïlo, un des frères de Jagellon. Ce choix allait à l'encontre des traités d'Etat existants; aussi remplit-il l'aristocratie polonaise de soucis quant à l'avenir du royaume, et décida-t-il quelques-uns de ses membres à s'emparer de la Podolie, qui après avoir été passagèrement polonaise était, depuis 1411, un domaine lituanien. Mais Svitrigaïlo avait régné quelque temps en Podolie et s'était accoutumé à ce pays. Cette partie de la Lituanie lui tenait particulièrement à cœur. De plus, en continuateur de la politique de Vytautas, il visait à se rendre indépendant de la Pologne; il releva donc le gant, s'allia à l'Ordre teutonique et commença avec la Pologne une guerre qui, sans doute, lui fut favorable, mais dont il ne recueillit pas les fruits, ayant été renversé en 1432 par son cousin Sigismond, frère de Vytautas. Là-dessus, un traité fut con-

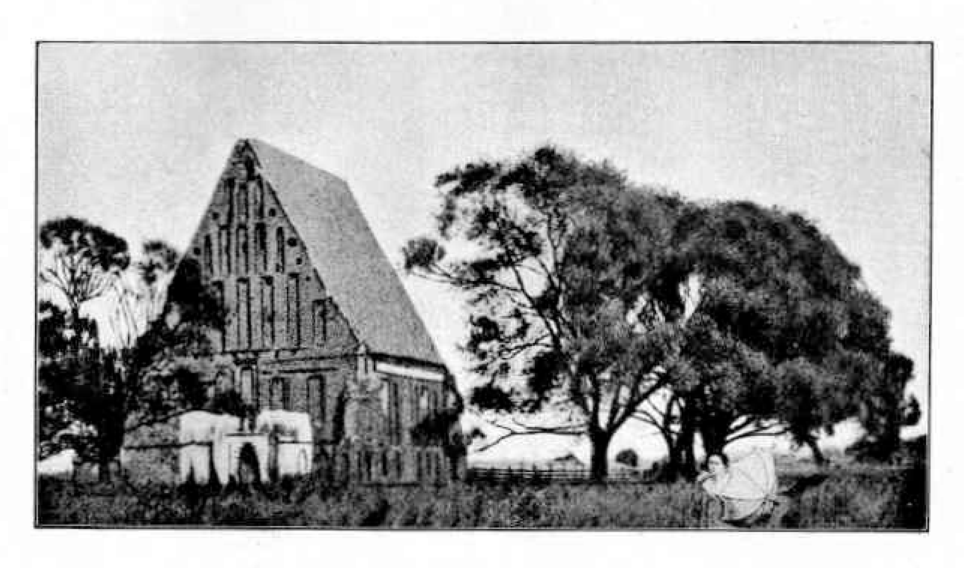
clu entre Jagellon et Sigismond. Sans doute il apporta à ce dernier la dignité de grand-duc, mais il abaissa la Lituanie. La noblesse le haïssait, lui reprochait de la persécuter et d'accorder des faveurs excessives à la population roturière. Toutes ces raisons amenèrent une conspiration qui le renversa déjà en 1440.

Il eut pour successeur Casimir, âgé de 13 ans (1440-1492), fils de Jagellon et frère de Vladislas III, successeur de celui-ci. Dans l'intention des Polonais, il ne devait être qu'un remplaçant provisoire du roi. Mais aussitôt qu'il fut en Lituanie et qu'il se vit éloigné de la cour polonaise, il se laissa décider à se faire proclamer grand-duc et à laisser son aristocratie veiller jalousement aux droits et à l'intégrité de la Lituanie. Ce ne fut malheureusement pas pour longtemps. Vladislas III disparut en 1444 à la bataille de Varna, dans une guerre contre les Turcs, et Casimir lui succéda. Il réunit alors dans sa personne la domination sur la Pologne et sur la Lituanie. Mais malgré sa préférence pour la Lituanie, la Chambre polonaise, la guerre de treize ans avec l'Ordre (1453-1466, où ce dernier perdit toutes ses possessions et ne garda la Prusse orientale que comme fief), la poursuite mi-diplomatique mi-guerrière de ses intérêts de famille en Bohême, en Hongrie et en Silésie l'empêchèrent, non seulement de réaliser les espérances qu'on fondait sur lui en Lituanie et les promesses qu'il avait faites, mais

aussi de maintenir l'intégrité de son territoire contre le grand-duc de Moscou, Ivan III, qui, pour des raisons confessionnelles et nationales, cherchait à acquérir tous les territoires russes ou soi-disant russes placés sous la domination lituanienne. Il ne faut donc pas s'étonner si, après la mort de Casimir (1492), les Lituaniens choisirent de nouveau un grand-duc parmi eux, sans s'occuper de la Pologne. L'élu fut Alexandre, fils de Casimir. Par son mariage avec Hélène, fille d'Ivan, il chercha à créer un *modus vivendi* supportable avec la Russie; toutefois, cet essai eut un résultat contraire et, lorsqu'en 1501, Alexandre succéda en Pologne à son frère Jean-Albert et que par là ses intérêts furent détournés de Lituanie, l'indépendance de ce dernier pays commença à disparaître de plus en plus. Sans doute, sans tenir compte des traités, la Lituanie choisit encore un grand-duc à elle en la personne de Sigismond frère d'Alexandre (1506); mais cette fois l'habileté politique des Polonais fit qu'ils suivirent l'exemple, et qu'ils élevèrent le même Sigismond au rang de roi de Pologne, établissant ainsi en sa personne une nouvelle union des deux Etats. Les efforts de Sigismond pour sauvegarder la puissance de la Lituanie vis-à-vis de la Russie n'aboutirent pas. L'Etat lituanien dut à regret resserrer encore davantage les liens qui l'unissaient à la Pologne. Sous le règne du fils de Sigismond, Sigismond-Auguste, s'effectua l'union réelle de la

Lituanie et de la Pologne, et par l'Union de Lublin (1569) ces deux pays eurent une Chambre et un Sénat communs. Cependant, la Lituanie conservait son droit propre, connu sous le nom de *Statut lituanien.* Elle gardait en outre sa propre Cour supérieure de justice, le *Tribunal lituanien*, son armée, ses ministres spéciaux, tels le chancelier lituanien, un trésorier lituanien, un maréchal, des hetmans, etc. Dans les arrêtés du Parlement et dans les lois de Lituanie, on insista toujours sur ce fait que le roi n'avait pas le droit de donner des biens situés en Lituanie à des Polonais ou à d'autres étrangers, et que seuls les Lituaniens de naissance et de race pouvaient être appelés à remplir des fonctions en Lituanie, et non pas des Polonais du pays polonais. Les armes des deux pays furent réunies en des armes communes et le cavalier lituanien eut sa place à côté de l'aigle blanc polonais. Les magnats lituaniens protestèrent de la façon la plus violente, quelquefois même avec des larmes contre cette union, mais ils ne purent rien faire contre la masse et la puissance de la petite noblesse qui par l'union obtenait un rang supérieur. Peu à peu, au sein de la noblesse, les différences de races, de même que les contrastes religieux allèrent s'atténuant, car beaucoup de boïards lituaniens autrefois orthodoxes en vinrent à se faire catholiques en passant par le chemin détourné du protestantisme. Mais une chose montre bien quelle était la force de

l'esprit séparatiste dans la noblesse lituanienne. Pendant l'invasion suédoise en Pologne, les magnats lituaniens Janus et Boguslav Radziwill avaient dressé à Kédaïniaï ou Keidany, en 1655, un acte formel de séparation d'avec la Pologne et d'union à la Suède; cet acte ne fut naturellement pas ratifié par les princes voisins. Les deux siècles d'appartenance de la Lituanie à l'Etat commun polono-lituanien n'ont pas apporté le moindre profit au peuple lituanien. La noblesse lituanienne, qui la plupart du temps s'était fixée dans les territoires soumis de langue étrangère, s'adapta à l'entourage et se dénationalisa, d'autant plus qu'en Lituanie proprement dite régnait une liberté complète pour les langues des peuples soumis. Après l'adhésion à l'union avec la Pologne la langue et les coutumes polonaises eurent l'influence la plus grande à la cour et dans l'administration. A la fin du XVIe siècle, la noblesse lituanienne avait déjà presque entièrement adopté la langue polonaise. Les villes et les domaines étaient polonisés. Le clergé, issu de la noblesse devint le paladin de la langue et des coutumes polonaises en Lituanie. Les basses classes du peuple restèrent fidèles à leur langue et à leurs usages, mais ne se développèrent ni au point de vue national ni au point de vue économique. Elles restèrent toujours de plus en plus en retard quant à la civilisation et, finalement, elles tombèrent misérablement au service de corvée



Vieille église lituanienne à Zapiskis, du temps de Vytautas.

(Du *Vaïras*)

de la noblesse. C'est pourquoi ce peuple autrefois si guerrier et si épris de liberté, qui avait repoussé les masses énormes des Slaves, les attaques violentes des Tatars et les assauts puissants d'autres peuplades sauvages, contre la résistance duquel s'était aussi brisée la force de l'Ordre des chevaliers teutoniques, c'est pourquoi ce peuple ne s'émut pas autrement quand, en 1795, au troisième partage de la Pologne, la Russie annexa la majeure partie de la Lituanie, le pays des Samogitiens au nord du Niémen et les régions avoisinantes (gouvernement de Kovno et de Vilna), et la Prusse le territoire lituanien au sud du Niémen (gouvernement de Suvalki). Au congrès de Vienne en 1815, ce territoire aussi échut à la Russie.

b) Géographie et administration de la Lituanie avant 1795

Les Lituaniens s'unirent aux Polonais pour former un Etat composé par l'Union de Lublin. Les deux parties avaient les mêmes droits. A partir de ce moment, les deux pays eurent un roi commun élu, une Chambre commune, des douanes communes et un système monétaire commun. Pour ce qui est du reste, les deux pays s'administraient séparément.

Jusqu'au partage, donc jusqu'en 1793, la Lituanie se composait de la Lituanie proprement

dite (Lituania propria) et de la Lituanie blanc-russienne (Lituania ruthenica). En faisait partie la principauté de Livonie, actuellement le pays letton catholique du sud-est, qui s'administrait elle-même et n'était que sous la suzeraineté lituano-polonaise.

Vers 1795, la Lituanie proprement dite ou ethnographique avait une superficie de 1873 lieues carrées polonaises et comptait, pour 155.979 foyers, 935.697 habitants, soit environ 500 par lieue carrée. Il y avait alors en Lituanie proprement dite 249 villes et bourgs. Le reste du pays était occupé par des domaines ou des villages. D'après les rapports des contemporains les Juifs formaient le dix-huitième de la population. La Lituanie proprement dite était divisée comme suit : 1. Le palatinat ou voïvodie de Vilna; 2. le palatinat ou voïvodie de Trakaï; 3. la principauté de Samogitie. On comptait aussi de temps à autre comme faisant partie de la Lituanie proprement dite : 4. le palatinat jotvingien, la voïvodie de Novgorodok.

La voïvodie de Vilna avait dans ses armes d'un côté un chevalier sur champ d'azur, et de l'autre côté trois colonnes. Elle avait une superficie de 834 lieues carrées et comptait 424.900 habitants, qui payaient 1.009.818 florins polonais d'impôts. Peu avant le partage, il y avait les districts suivants : Vilna, Lyda, Aszmena, Vilkomir et Braslav. Au deuxième partage, pour corriger les frontières, les Russes prirent de la

Lituanie proprement dite les villes de Luczaï et de Hluboki dans le district d'Aszmena et Druja et Uzmiata dans le district de Braslav.

Vilna était la capitale de la voïvodie et en même temps la capitale du pays. Peu de temps avant le partage, elle comptait 20.924 habitants. Elle avait déjà, à cette époque-là, quarante églises, parmi lesquelles un temple, une église réformée, une église orthodoxe, une synagogue et une mosquée tatare. Parmi les monuments, il convient de signaler le château grand-ducal et différents palais de magnats. Jusqu'à l'*Union de Lublin*, c'est là que siégeait le Seïmas ou la Diète lituanienne. Après l'*Union*, Vilna fut le siège de la Cour de justice suprême lituanienne, le soi-disant *Tribunal*, et aussi le lieu où se réunissait l'assemblée de la voïvodie de Vilna, le siège de l'évêché de Lituanie, le lieu de résidence du staroste et du voïvode, c'est-à-dire des gouverneurs civil et militaire. La voïvodie de Vilna a été créée à l'assemblée de Horodlo (1413). Elle avait alors une population lituanienne très forte. A l'époque intermédiaire entre l'Union de Lublin et le partage de la Lituanie, les trois quarts des habitants parlaient lituanien (d'après les données de l'historien Balinski). Les Blancs Russiens ou Lituaniens mélangés de Blancs Russiens ne se trouvaient en grand nombre que dans les districts de Lyda, d'Aszmena et de Braslav, surtout dans les parties est. Aujourd'hui encore, on trouve aussi des gens par-

lant lituanien à peu près dans la même région. La majeure partie du district actuel de Disna et une région du district de Vileïka ne faisaient pas encore partie de la voïvodie de Vilna et par suite de la Lituanie proprement dite. Ce n'est que pendant la domination russe que ces deux districts furent créés avec des territoires blancs-russiens et annexés au gouvernement de Vilna. C'est pourquoi de nos jours une population lituanienne y est pour ainsi dire inexistante.

La voïvodie de Trakaï (Troki) avait dans ses armes un chevalier sur champ rouge. Elle était composée des territoires situés de part et d'autre du Niémen, qui forment aujourd'hui la partie ouest du gouvernement de Vilna, en outre du gouvernement de Suvalki presque tout entier (à l'exception du district de Wladislawowo-Naumiestis et de la partie nord du gouvernement de Grodno. La ville de Bialystok appartenait aussi à la voïvodie de Trakaï.

A cette époque, la voïvodie de Trakaï comptait environ 333.000 habitants. Elle comprenait les districts de Trakaï, Kovno, Upita (chef-lieu Poneveje) et Grodno. Le gouvernement de la voïvodie était à Trakaï, où habitait aussi le voïvode et qui était le lieu où se réunissait l'assemblée de la voïvodie. Trakaï avait à cette époque environ 3.500 habitants. A partir de l'Union, Grodno devint de plus en plus en évidence à côté de Trakaï et fut pour ainsi dire le deuxième lieu de résidence. De temps à autre, le Parlement

commun polono-lituanien s'y réunissait. A Grodno, il y avait neuf églises catholiques, un temple, deux églises orthodoxes, ainsi qu'une synagogue. Il y avait aussi un château royal et les palais de divers ministres lituaniens. A l'époque du partage de la Lituanie, Grodno avait environ 4.000 habitants, dont le quart était juif. La voïvodie de Trakaï fut également constituée à l'assemblée de Horodlo, et comprenait les territoires du grand-duc lituanien Keïstutas. Elle était peuplée de Lituaniens. D'après Balinski, ce n'est que dans le district de Grodno que s'établirent des Blancs Russiens et cela déjà à l'époque jotvingienne. La limite linguistique du lituanien et du blanc russien était avant le partage à peu près la même qu'aujourd'hui, à savoir la Blanche Hancza jusqu'au village de Varviskiaï sur le Niémen.

La principauté de Samogitie avait dans ses armes un ours noir avec collier blanc sur champ rouge. Alexandre Jagellon donna l'ordre de ne procéder à aucun séquestre derrière la Nevézis ou Neviaza, c'est-à-dire dans le pays des Samogitiens, et en outre il se réserva le droit d'agréer les starostes (gouverneurs) et les tévunaï (préfets) choisis par les Samogitiens; car la Samogitie n'était pas un pays conquis, mais s'était unie librement à la Lituanie. Les boïards samogitiens devaient jouir de tous les privilèges que possédait la noblesse lituanienne.

La Samogitie était séparée de la Lituanie, au

début par la Schwenta, affluent de la Vilia, puis plus tard par la Nevézis. Depuis la paix du lac de Melno (1422) la Samogitie comprenait aussi le territoire autour du Wladislawowo actuel dans le gouvernement de Suvalki. Cette Samogitie avait une superficie de 402 lieues carrées polonaises et avait en 29.555 foyers 177.123 habitants. Elle payait chaque année 597.525 florins polonais d'impôts. Raseïniaï était la capitale de la principauté, c'était la résidence du staroste et du voïvode (gouverneur civil et militaire). C'est là aussi que se réunissait l'assemblée samogitienne et c'était également le centre de la juridiction urbaine et rurale. L'évêque de Samogitie demeurait à Varniaï (Wornie). De temps immémorial, la Samogitie était divisée en vingt-neuf ou trente districts. Plus tard on les réunit deux à deux, seize districts furent ainsi formés dont les chefs-lieux étaient : Raseïniaï, Eirogala, Jurborg, Véluona, Kédaïniaï ou Keïdany, Krakés, Uzventis, Zarénaï, Rietavas, Kraziaï, Viduklé, Polanga ou Polangen, Birzé, Trischkiaï, Telchi et Plateliaï. Chaque district était administré par un tévunas, que les Samogitiens élisaient eux-mêmes et qui avait à peu près les mêmes attributions qu'un staroste actuel ou qu'un voït. La langue samogitienne n'était pas plus différente du lituanien à cette époque-là que maintenant.

La voïvodie de Novgorodok était formée de l'ancien pays jotvingien. Ses armes avaient un

chevalier sur champ rouge, tout comme les armes de la voïvodie de Trakaï. La voïvodie avait pour districts : Novgorodok, Wolkowisk et Slonim. La résidence était à Novgorodok, qui fut aussi tout un temps la capitale de la Lituanie entière. Il est difficile d'établir quel était le pourcentage de la population lituanienne de la voïvodie de Novgorodok avant le partage de la Lituanie et de la Pologne. Mais il y a encore de nos jours quelques îlots linguistiques lituaniens dans cette région, c'est-à-dire la région de Zdzienciol, non loin de Novgorodok, aux environs de Molczad, Diatlov, Mir Kletzk, etc.

Avant le partage, il y avait en Lituanie, comme *écoles supérieures* : 1. La haute Académie de Lituanie (Schola princeps) à Vilna, fondée en 1578 par le roi Stéphane Bathory et dirigée par des Pères jésuites. A partir de 1781, elle fut soumise à la surveillance d'une soi-disant *Commission d'éducation*. Plus tard, l'Académie fut transformée en une université de plein exercice. 2. L'Académie de Grodno, fondée par le roi Sigismond-Auguste, comprenant une faculté de médecine et une faculté de sciences naturelles, un jardin botanique, un laboratoire de sciences naturelles, etc. Dans chaque faculté, dix à vingt élèves faisaient leurs études aux frais du roi. 3. L'Ecole des cadets, à Grodno, fondée par le même Sigismond-Auguste. Trente élèves environ y étaient entretenus aux frais du roi. Le

célèbre Kosciuszko fut, lui aussi, élève de cet établissement.

Des *écoles moyennes*, les soi-disant collèges, existaient en Lituanie proprement dite à Vilna, Kovno, Grodno, Pastovis ou Postawy (dirigées par des maîtres séculiers), à Lyda (dirigée par des Pères piaristes), à Merecz (dirigée par des Pères dominicains). En Samogitie, les collèges suivants avaient une direction séculière : Kraziaï, Kretinga, Aukmergé ou Wilkomir, Panevézis, Uzventis (direction de Piaristes) et dans le gouvernement actuel de Suvalki, Virbalius, dirigé par les Dominicains.

Les Blancs Russiens orthodoxes avaient une école supérieure à Vilna, où l'on pratiquait le *studium theologiæ dogmaticæ et moralis*, et à laquelle se trouvaient également adjoints un collège de physique et d'anatomie et une école pratique de médecine. Une école du même genre pour Blancs Russiens orthodoxes existait aussi à Schwierzno, dans la voïvodie de Novgorodok. L'Université des Juifs lituaniens était à Brest-Lituanien (Brest-Litovsk). Elle était fréquentée par des Juifs de l'Europe entière. Les protestants avaient un gymnase à Kédaïniaï. Jusqu'au partage de la Lituanie, les cours des Académies de Vilna et de Grodno avaient lieu en latin, selon l'habitude à cette époque; le polonais venait en deuxième lieu. Plusieurs cours se faisaient aussi parfois en allemand.

En Lituanie, il y avait une série d'impri-

meries, dont cinq à Vilna (celle de l'Académie, celles des Piaristes, des Franciscains, des Dominicains et des Jésuites), une à Grodno, une à Slonim, appartenant au comte Oginski, puis plusieurs autres, appartenant aux protestants.

En ce qui concerne la juridiction, la Lituanie avait, jusqu'au dernier partage (1795), une Cour supérieure de justice particulière : le *Tribunal*, siégeant à Vilna. Chaque district de la Lituanie proprement dite y envoyait deux juges. Jusqu'en 1793, la Lituanie gouvernait aussi la Russie Blanche; il s'ensuit que la moitié des juges élus étaient affectés à une *Cadentia* lituanienne, qui siégeait à Vilna, et l'autre moitié à une *Cadentia* blanc-russienne qui rendait justice à Novgorodok. Il y avait un tribunal de voïvodie dans tous les chefs-lieux des voïvodies lituaniennes, par conséquent à Vilna, Trakaï, Raseïniaï et Novgorodok. Le voïvode (palatin) ou le castellan en était le président. Dans tout chef-lieu de district il y avait des tribunaux de districts, urbains et ruraux, dont le premier juge était le chef de district, le maréchal, ou le tévunas (plus vieux). Des tribunaux de districts on pouvait en appeler au tribunal de la voïvodie et de là au Tribunal de Vilna. La justice était rendue en première instance aux paysans-serfs par le seigneur ou son représentant. Les kahales étaient les juges de première instance des Juifs et des Karaïmiens. Les juges des tsiganes, c'étaient leurs chefs de groupes.

Etaient seuls nommés par le roi les premiers fonctionnaires de l'Etat, tels que les voïvodes et les castellans (gouverneurs). Encore les Samogitiens élisaient-ils même ceux-là et par là avaient plus de prérogatives que les autres Lituaniens et que les Polonais. Les autres fonctionnaires étaient choisis par et parmi les Lituaniens. Jusqu'à l'Union de Lublin, le *Statut lituanien* interdisait aux Polonais d'acquérir des terres en Lituanie. Sans doute, l'Union abrogea-t-elle cette disposition du *Statut*, mais elle la maintint quant aux charges publiques. C'est ainsi que lorsque le roi Sigismond III voulut nommer évêque de Vilna le prêtre Maciejowski[1], il en fut empêché par la résistance des Lituaniens, car aucun Polonais ne devait exercer de fonctions en Lituanie. En 1724, les Lituaniens exigèrent encore à la Chambre que les Polonais ne fussent pas autorisés à devenir fonctionnaires en Lituanie.

Jusqu'au partage de la Pologne-Lituanie, les Lituaniens avaient leurs ministres particuliers, par exemple le grand Maréchal lituanien (Président du Conseil), un Maréchal de Cour lituanien (adjoint du Président), un Grand Chancelier, un Sous-Chancelier (son adjoint), un Trésorier, un Grand Hetman (le généralissime). La Pologne avait le même genre de fonctionnaires, mais distincts de ceux de Lituanie.

[1] A. Viscont, *La Lituanie Religieuse*. Genève, pp. 177-180.

Tous les ministres lituaniens nommés ci-dessus, de même que les voïvodes, les castellans, les évêques de Lituanie et de Samogitie, tous, de par leurs fonctions étaient sénateurs à la Chambre commune lituano-polonaise, qui se réunissait deux fois de suite en Pologne, à Varsovie, et la troisième fois en Lituanie, à Grodno. Les Lituaniens, de même que les Polonais, envoyaient à la Chambre commune deux députés par district.

Jusqu'en 1795, au dernier partage, les Lituaniens avaient une armée particulière séparée des Polonais dont le chef était à la guerre le Grand Hetman lituanien ou ministre de la guerre. Les voïvodes étaient les chefs de troupes d'une voïvodie, les starostes-maréchaux ceux des guerriers d'un district.

La Lituanie, même après l'Union de Lublin, ne fut jamais une province polonaise, mais bien un Etat particulier uni à la Pologne[1]. La situation de la Lituanie par rapport à la Pologne était semblable à la situation actuelle de la Hongrie par rapport à l'Autriche. Il convient de faire ressortir cela, tout particulièrement en présence des revendications polonaises actuelles.

[1] Voir l'excellent ouvrage du docteur A. Viscont, *La Lituanie et la Guerre*, pp. 63 et suiv.

c) La Lituanie sous la domination russe

I. *Suppression de l'autonomie et russification des emplois publics*

En 1795, Catherine II, impératrice de Russie, publia un manifeste annonçant l'annexion de la Lituanie à l'empire russe. Par ce manifeste, elle proclamait que tous les droits et privilèges que la Lituanie possédait jusqu'alors seraient reconnus, confirmés et maintenus. La même chose fut répétée par les décisions du congrès de Vienne, en ce qui concerne la Lituanie suvalkienne. Mais la Lituanie à droite du Niémen, c'est-à-dire les gouvernements de Vilna et de Kovno, de même que la Blanche Russie lituanienne, ne furent pas considérés (en 1793) par les Russes comme un Etat autonome, mais bien comme une province. On supprima l'armée, la chancellerie lituanienne, les fonctions de trésorier lituanien, etc. L'administration du pays fut transmise à des gouverneurs qui ne donnaient les grands emplois publics qu'à des Russes. A cette époque, les Russes ne touchèrent pas encore à l'Eglise ni aux écoles. Les écoles avaient une administration propre, vraiment particulière, dont le centre était à l'académie de Vilna, transformée en université en 1803. La soi-disant « Commission d'éducation » unissait les écoles de Litua-

nie à celles de la Pologne du congrès. La jeunesse lituanienne s'adonna à l'étude avec zèle, et l'université de Vilna rivalisa avec les universités européennes les plus connues.

Les lettrés, la noblesse, la bourgeoisie et le clergé lituaniens participèrent au soulèvement (1831) pour restaurer l'indépendance polonaise et lituanienne. Ils allèrent de pair avec les Polonais; les paysans y prirent une part beaucoup moindre, car ils n'attendaient d'un royaume polonais aucun adoucissement aux oppressions indicibles dont ils étaient accablés.

Après la répression sanglante du soulèvement, les Russes supprimèrent l'autonomie de la Pologne du congrès, dont faisait aussi partie la Lituanie suvalkienne; dans la Lituanie à droite du Niémen, toutes sortes d'organisations furent suspendues et l'université de Vilna fut supprimée. La faculté de théologie fut transférée à Pétersbourg et prit le nom d'académie ecclésiastique. Après la suppression du servage dans l'Europe occidentale, les paysans lituaniens commencèrent aussi à s'agiter. Pour les éloigner de la révolte et les gagner à sa cause, le gouvernement russe s'empressa de les délivrer du servage et leur céda des étendues de terrain relativement grandes comprenant de 30 à 60 morgs (mesures polonaises) et même plus. C'est aussi pourquoi les paysans lituaniens ne prirent réellement qu'une part infime au premier et au deuxième soulèvement (1863). Mal-

gré cela, les mesures et les ordres de répression s'appliquèrent également à tous les habitants du pays et paralysèrent de la sorte toute la vie normale. Des persécutions impitoyables commencèrent, dans la vie publique, dans la vie économique, dans l'instruction et dans la vie ecclésiastique. La presse aussi fut bâillonnée. Le général Mouravieff envoyé en 1863 à Vilna pour réprimer la révolte donna pour mot d'ordre la destruction de la Lituanie. Il déclara à plusieurs reprises que dans 40 ans il ne resterait plus trace de la Lituanie et des Lituaniens, que tout serait russifé. Dans le langage officiel : russe signifiait pravoslavny (grec-orthodoxe) et catholique signifiait polonais. Par suite, jusqu'en 1905, le gouvernement ne fit aucune distinction particulière entre le Polonais catholique et le Lituanien catholique, ni dans les lois ni ailleurs. Il persécuta tous les deux de la même façon. Après la suppression du servage, l'autorité russe distinguait encore en Lituanie trois classes comme auparavant : les nobles, les bourgeois et les paysans. Le gouverneur était à la tête du gouvernement; dans le district, c'était un commissaire de district (naczalnik-pristav), lequel avait la surveillance de la police et de toute l'administration civile. L'organisation de l'administration était un peu plus simple en Lituanie suvalkienne, ainsi que dans le reste de la Pologne du congrès où le code civil napoléonien fut tout d'abord en vigueur. Les préfets

avaient sous leurs ordres, pour toutes les classes, des chefs de fonctions (voït), ceux-ci dans les villages les Desiatniks, et à côté de ces derniers des maires.

Dans la Lituanie à droite du Niémen, de même qu'en Russie, chaque classe devait avoir son administration propre. Les nobles, propriétaires fonciers, avaient leurs supérieurs (predvoditel dvorianstva), mais ceux-ci n'avaient pas, comme les Zemstvos le droit d'administrer les écoles, les hôpitaux, l'hygiène publique, etc. La classe paysanne était administrée par district, par des fonctionnaires ruraux (zemskiy naczalnik). Ces derniers avaient sous leurs ordres les chefs de fonctions (starchina) dans chaque commune (volost), lesquels commandaient à trois ou quatre anciens (starostes) par commune; les starostes avaient sous leurs ordres des sotniks et dans chaque village des desiatniks. L'organisation judiciaire était la même que dans le reste de la Russie : des juges de paix (mirovoï-soud), des juges de paix supérieurs (syezd mirovikh soudeï), des tribunaux de district (okruznoï soud) et la cour supérieure de justice (palata). Les paysans avaient leur tribunal de commune. La commune ou, si elle était petite, deux ou trois communes réunies, choisissaient le juge de commune et ses deux assesseurs qui devaient avoir une certaine instruction. Les tribunaux communaux ne rendaient pas la justice en prenant pour base des

livres de loi, mais bien d'après le bon sens, en se basant sur la fidélité et la foi. Qu'il y ait eu par ce système de nombreuses corruptions, cela va sans dire. C'est une chose très naturelle. Dans les assemblées communales, les paysans élisaient eux-mêmes toutes leurs autorités, sauf le gouverneur et le commissaire de district, c'est-à-dire les juges, y compris leurs assesseurs, les chefs de fonctions, les anciens, les Sotniks, les Desiatniks et les maires.

Il est évident qu'en supprimant les hautes fonctions publiques de la Lituanie autonome, en fermant l'Université, en supprimant également les organisations d'écoles rurales, les institutions juridiques lituaniennes, etc., les habitants du pays se trouvèrent petit à petit, mais systématiquement, éliminés des emplois publics les plus importants; à leur place on mit des Russes. La russification des emplois publics commença de la façon la plus intense après 1863, lorsque furent brisées les dernières forces politiques de la Pologne et de la Lituanie. Le 22 mai 1864, un ukase fut publié par lequel « dans les territoires du nord-ouest (c'est ainsi qu'on commençait à appeler la Lituanie), les catholiques, c'est-à-dire les Polonais et les Lituaniens, ne pouvaient être admis à aucune fonction exigeant un contact étroit avec le peuple ». Le gouverneur général n'appliqua pas seulement ce paragraphe aux fonctions d'Etat, mais aussi aux fonctions semi-officielles et à

celles qui, de façon ou d'autre, présentaient un semblant de caractère officiel. En outre, on prit bientôt de plus en plus l'habitude de faire occuper par des Russes orthodoxes toutes les situations dans les bureaux du gouvernement ou du district; tous les emplois de police, de la poste, des instituts scientifiques et autres administrations, jusqu'aux simples agents de police, scribes, gardiens et appariteurs, tout était russe. Si, de temps à autre, un habitant catholique du pays arrivait à occuper un des emplois subalternes, c'est qu'il n'y avait pas de Russe, et il n'y restait qu'aussi longtemps qu'il ne s'en trouvait pas.

Au bout de trente ans, la russification des emplois publics était si avancée que le gouvernement put, le 20 février 1894, faire passer par l'intermédiaire du ministre du commerce, une nouvelle circulaire secrète ordonnant de n'employer dans les «territoires du Nord-Ouest» que des Russes orthodoxes dans les chemins de fer, les canaux, les gares, les trains, etc. On ne devait prendre que des Russes orthodoxes comme travailleurs particuliers, ouvriers, hommes de peine, chefs d'équipe comme simples ouvriers, et cela dans tous les emplois et pour toutes les voies de communication. S'il ne se trouvait pas de Russes en nombre suffisant, 25 à 40 % des habitants catholiques du pays pourraient rester en fonctions, mais à la seule condition de les remplacer dans un délai de cinq ans.

Les sinécures, divers emplois productifs avec toutes sortes de privilèges et d'allégements amenèrent en Lituanie un nombre respectable de Russes (environ 4 %). Avant l'occupation allemande, l'étranger ne voyait en Lituanie que des Russes dans les chemins de fer, dans les gares, bref dans toutes les administrations.

II. *Confiscation de terrains et interdiction d'acquérir des biens fonciers*

A la suite des partages de l'Etat polono-lituanien, le gouvernement devint possesseur de tous les biens fiscaux, terres et bois de Lituanie qui étaient très nombreux et très vastes. Après la révolte de 1831, beaucoup de domaines furent également confisqués. Mais le coup le plus sensible fut porté à la Lituanie par les confiscations de 1863. A son arrivée à Vilna, Mouravieff annonça que tous ceux qui, de façon ou d'autre, avaient pris part au soulèvement seraient exilés en Sibérie et que leurs biens seraient confisqués. C'est ainsi que de cette façon beaucoup de domaines, beaucoup de bois particuliers et, dans les villes, beaucoup de maisons vinrent en la possession de l'Etat. De nombreuses familles lituaniennes, autrefois aisées furent réduites à la mendicité. Un paysan avait-il pris part à la révolte de façon quelconque, aussitôt tous les biens du village étaient

saisis et le village entier envoyé en exil. Jusqu'à maintenant, il y avait toute une paroisse de ces bannis lituaniens qui vivaient sur les bords de la Volga, dans le gouvernement de Samara, au village de Cziornaïa Padina. Toutefois, le plus grand nombre de ces *criminels* était envoyé en Sibérie ou bien s'enfuyait à l'étranger.

Après la *cassation*, le gouvernement s'empara de tous les biens des cloîtres qui avaient été fermés; on ne fit pas même d'exception pour leurs églises. Le domaine de la cure fut également saisi en partie. La valeur des biens d'Eglise confisqués à cette époque se chiffrait par millions de roubles. C'est ainsi par exemple que l'on confisqua 69.887 morgs de terres rien que dans le diocèse de Kovno de cette époque (sans y comprendre les districts de Poneveje, Vilkomir et Zarasaï). On retira aussi tous les legs d'Eglise, les donations et les bénéfices. Avec les intérêts que rapporteraient les biens confisqués, le gouvernement promit d'entretenir l'Académie ecclésiastique et les séminaires et de payer des émoluments aux prêtres. Les professeurs des séminaires reçurent de petits traitements de 150 à 250 roubles par an, les curés de 300 à 500 roubles et les vicaires de 150 à 250 roubles. L'Académie et les séminaires ne reçurent que des secours insuffisants.

En même temps qu'il s'emparait des biens de l'Eglise catholique, le gouvernement prit en tutelle les biens de l'Eglise réformée lituanienne,

principalement la succession des princes Radziwill et d'autres magnats lituaniens. Avec ces biens, le gouvernement agit de façon plus consciencieuse; mais dans leurs derniers synodes, les protestants se plaignirent aussi qu'on leur payait des intérêts trop peu élevés et exigèrent une nouvelle estimation de leurs biens.

Les biens appartenant aux écoles des cloitres furent aussi confisqués; il en fut de même de tous les legs et bourses qui remontaient en partie au temps de la Réforme. Par contre, le gouvernement créa six ou huit bourses *pour des étudiants lituaniens* à l'Université de Moscou, dont le montant, soit environ 400 roubles, a été donné jusqu'à présent à des Lituaniens. A partir de Catherine II, on commença à distribuer les biens confisqués ou administrés à des généraux ou à des hauts fonctionnaires qui s'étaient distingués au cours de l'occupation ou de la pacification de cette région. On leur en faisait don ou on les leur distribuait comme majorat. Une partie des biens d'églises catholiques, des terres, des jardins, dans les villes des maisons, fut cédée à des paroisses orthodoxes nouvellement fondées ou à d'autres institutions bien pensantes. D'autres terres furent morcelées et données à des colons russes.

On voit clairement que la politique gouvernementale cherchait à diminuer l'influence locale ou, comme on disait, l'influence catholique

et visait en échange à renforcer l'influence orthodoxe. On ne se contenta pas seulement de confiscations et cassations. Le 23 décembre 1865, le gouvernement fit paraître un arrêté défendant aux catholiques d'origine noble, Lituaniens aussi bien que Polonais, d'acheter des domaines ruraux ou urbains dans les territoires du Nord-Ouest. Cet arrêté restreignit aussi la location des terres. Les nobles catholiques ne pouvaient louer que des biens privés et pour une durée ne dépassant pas douze ans. Le 20 février 1894, ces dispositions furent étendues aux protestants, de même qu'aux Russes ayant épousé des femmes d'autre religion. Tout d'abord, on ne défendit pas aux paysans d'acquérir du terrain, mais le 13 juillet 1868, une circulaire aux gouverneurs des territoires du Nord-Ouest ordonna « que les paysans qui voulaient acquérir des terres devaient obtenir toutes les fois la permission du gouverneur général et devaient joindre à leur demande un certificat de civisme pour eux et leur famille ». Par la circulaire du 17 février 1870, le gouverneur général laissa aux gouverneurs le soin d'accorder le certificat de civisme; mais en même temps il défendit d'accorder aux paysans le droit d'acheter plus de soixante déciatines de terres « afin que leur domaine ne prenne pas le caractère de grande propriété et pour qu'il ne leur prenne pas parfois la fantaisie de jouer aux grands

propriétaires ». Les circulaires aux gouverneurs du 19 mai 1887 et du 19 mai 1889 déterminent les catégories de paysans à qui on doit interdire d'acquérir des terres, à savoir «à ceux qui sont membres d'une association religieuse quelconque ou d'une façon ou d'une autre leaders du fanatisme religieux, en outre, à ceux qui servent d'intermédiaire entre le clergé et le peuple, à ceux qui organisent des ovations à la visite de l'Evêque, qui sont les promoteurs de solennités et à tous ceux en général qui montrent de l'enthousiasme en saluant l'évêque ». Dans une lettre au gouverneur de Grodno, en date du 15 octobre 1982, le gouverneur général de Vilna ordonne de ne pas accorder de permissions pour acquisition de terrain aux paysans des paroisses de Sledzianovo et de Granon pour les punir de ce que « plusieurs paysans avaient eu une attitude insoumise vis-à-vis des fonctionnaires de la police lorsqu'on ferma leurs églises qu'on fit ensuite sauter à la dynamite ».

En Lituanie, les Juifs n'avaient pas le droit d'acquérir des terres, c'est-à-dire dans le gouvernement de Suvalki des terres paysannes et dans le gouvernement de Kovno aussi bien des terres paysannes que des domaines. Toutes ces restrictions et toutes ces défenses concernant l'acquisition et la vente de terrains amenèrent une stagnation formidable dans tout ce qui a trait à l'économie rurale.

III. *Russification des écoles et restrictions à l'éducation populaire*

Par la fermeture de la seule université lituanienne, le gouvernement russe porta à la Lituanie un coup terrible, tant au point de vue civilisation qu'au point de vue national. Ce pays habité par 4 ou 5 millions d'individus resta sans école supérieure. Au point de vue national, il faut avouer qu'à cette époque, en Lituanie, la langue n'avait que peu de rapports avec la nationalité, que la classe paysanne était pour ainsi dire exclue de l'enseignement supérieur, que la noblesse lituanienne était davantage soumise à l'influence polonaise que plus tard à l'époque de la Révolution, de sorte qu'en 1805, à la transformation de l'Académie en université, on put facilement remplacer dans l'enseignement le latin par le polonais; il convient, malgré tout, d'insister sur ce fait que les premiers coryphées lituaniens des derniers temps de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe siècle ont été des élèves de l'université de Vilna. Citons parmi eux : le prince Giedraïtis, évêque de Samogitie, Denis Poska, Simon Stanevicius (plus tard professeur à l'université) en ensuite Daukantas et Valancius ou Wolonczewski, évêque de Samogitie.

L'Université de Vilna avait sous sa surveil-

lance dix-huit établissements supérieurs, préparant à l'université, principalement dans les couvents de Piaristes, de Jésuites et de Basiliens, par exemple à Vilna, Kovno, Kaltinénaï ou Koltyniany, Kraziaï ou Krozé, Kolainiaï, Datnava, Traschkunaï, Illouxta, Kalvaria (en Samogitie), Poneveje, Merecz, Lyda, etc. Le gouvernement ferma toutes ces écoles, soit directement, soit en suppriment les cloitres, et, pour la préparation aux emplois ecclésiastiques, il ne laissa subsister que trois séminaires, à Varniaï (gouvernement de Kovno), à Seïnaï (gouvernement de Suvalki et à Vilna. Pour former les maîtres on créa une école normale à Poneveje, où l'on n'admit que des Russes orthodoxes et une autre à Veïveriaï (gouvernement de Suvalki). De plus on fonda un gymnase de garçons et un gymnase de filles à Vilna, à Kovno et à Suvalki et un progymnase à Chavli et à Mariampol. Ces deux derniers devinrent plus tard des gymnases de plein exercice. D'abord on n'admit dans les gymnases que les enfants des fonctionnaires russes. Le gouvernement donnait à tout fonctionnaire de situation privilégiée et à tout pope de Lituanie un secours annuel d'environ 200 roubles par enfant pour leur permettre de pourvoir à l'éducation de leurs enfants.

De même, auparavant, il n'y avait d'écoles primaires en Lituanie que celles adjointes à des cloîtres ou à des paroisses dans les soi-disant

« *spitolės* ». La plupart du temps les paroisses payaient des «*directeurs*» qui allaient avec leurs élèves d'un paysan chez l'autre tous les jours ou une fois par semaine. Parfois des propriétaires de domaines ou des paysans aisés payaient un « *directeur* » pour eux seuls. Le gouvernement supprima les écoles privées, paroissiales et celles des cloîtres en menaçant de peines très sévères les contrevenants; en retour, il créa les soi-disant écoles de district. Au début on créa une école pour tout le district administratif qui avait de 10 à 20.000 habitants. Plus tard il y eut ça et là deux, même trois écoles dans les districts les plus grands. En tout cas d'après les statistiques officielles de l'année 1895, il y avait en Lituanie une école par 5 ou 6.000 habitants. L'ukase du mois d'août 1863 qui installa le nouveau régime scolaire en Lituanie et introduisit la langue russe dans l'enseignement ne supprima pas en principe l'emploi de la langue du pays dans les écoles primaires ni dans les écoles moyennes, mais cependant, les fonctionnaires, eux, la supprimèrent en pratique.

La théologie était enseignée en latin dans les séminaires en tant qu'écoles autonomes de l'Eglise catholique. Au début toutes les autres matières accessoires étaient traitées partout en polonais; seules à Kovno quelques matières étaient enseignées en lituanien comme la *théologia pastoralis* et le cours de langue lituanienne. Plus tard le lituanien fut également intro-

duit dans les séminaires de Seinaï et de Vilna. Aujourd'hui au séminaire de Kovno le lituanien est la langue dominante à côté du latin. Le russe fut introduit pour l'histoire et la littérature aux séminaires de Kovno et de Vilna en 1869, au séminaire de Seinaï en 1882.

Dans les gymnases, la langue lituanienne n'était enseignée dans toutes les classes qu'à Mariampol et à Suvalki à raison de deux heures par semaine. Conformément aux prescriptions, dans tous les gymnases de Lituanie, l'enseignement religieux devait avoir lieu dans la langue du pays, par conséquent en lituanien, mais en 1871 déjà, Tolstoï, le ministre de l'instruction ordonna de faire tous les cours en russe dans les gymnases lituaniens, y compris le cours de religion. Ce n'est qu'en 1880 qu'on commença à faire la même chose dans le gouvernement de Suvalki. Ensuite on ordonna aux élèves catholiques d'aller aux églises orthodoxes les jours de gala. Enfin d'une façon générale on défendit aux enfants de parents pauvres d'aller au gymnase. Delanov, le ministre de l'instruction, écrivait en 1895, à l'occasion d'un panégyrique des directions d'écoles : « Les pauvres n'ont pas besoin de faire des études ».

En principe depuis 1863 la langue lituanienne était éliminée des écoles publiques dans les gouvernements de Kovno et de Vilna; car les maîtres ne pouvaient être que des Russes orthodoxes, et la loi ne permettait aux curés de

donner l'enseignement religieux dans la langue du pays que dans les villages ayant une église. Sans doute dans la Lituanie suvalkienne la langue du pays était autorisée, mais en pratique on ne s'en servait pas; çà et là pour son compte personnel un maître courageux enseignait un peu à lire et à écrire en lituanien. Comme il y avait là beaucoup de maîtres catholiques, on ne permettait pas aux ecclésiastiques d'enseigner la religion. Les maîtres devaient donner cet enseignement dans la langue du pays; mais ordinairement le comité de direction exigeait aussi qu'ils le fissent en russe. Dans ces conditions si peu réjouissantes, les écoles étaient la plupart du temps boycottées par le peuple. Elles n'étaient surtout fréquentées que par des enfants qui voulaient faire des études supérieures. Du reste les mères apprenaient à lire à leurs enfants et souvent même à écrire, et quoique n'ayant en fait d'abécédaire que leur livre de prières elles y réussissaient si bien que le pourcentage des illettrés était, suivant la région, d'à peine 25 % dans le pays suvalkien, dans le pays samogitien de 40 % tout au plus.

Les affirmations contraires, du côté polonais (professeur Sokolowski dans « *la Pologne* »), ou de la part de reporters qui n'ont vu le peuple lituanien que de façon superficielle, ne répondent pas à la réalité. Tous les parents n'avaient pas le temps ni les connaissances nécessaires pour enseigner eux-mêmes à leurs en-

fants. Ils les envoyaient alors chez de vieilles femmes pieuses habitant près de l'église, afin qu'elles préparent les enfants à la première communion et leur apprennent à lire. Si plusieurs enfants se réunissaient chez une de ces femmes, cette dernière passait pour la directrice d'une école non autorisée et elle était punie sévèrement ainsi que les parents des enfants.

Les associations et les réunions publiques étaient sévèrement interdites aux Lituaniens, et jusqu'en 1905 il n'y eut aucune société soit scientifique, soit de secours mutuels, soit de bienfaisance, soit économique ou religieuse; exceptons pourtant la société de secours mutuels de Riga qui date de 1893. Le gouvernement remarquait-il que certaines personnes avaient entre elles des rapports qui pouvaient faire conclure à une association, aussitôt il ordonnait une enquête des plus rigoureuses et il infligeait, le cas échéant, des peines très dures. C'est ainsi que les membres de la société secrète de jeunes « *Sietynas* » furent condamnés à quelques années de déportation en Sibérie parce qu'ils avaient coutume de se réunir pour lire des journaux lituaniens. Aucune pièce de théâtre lituanienne ne pouvait être représentée, aucun discours, aucune lecture, aucune instruction ne pouvaient être donnés en langue lituanienne, et quand bien même ils eussent été très utiles et nécessaires, comme, par exemple, les questions d'hygiène ou d'économie rurale. Des arrêtés

spéciaux défendirent même les réunions privées, qu'on pouvait le cas échéant considérer comme étant des réunions politiques.

Comment, dans ces circonstances, l'éducation du peuple pouvait-elle être encouragée? Si malgré cela le peuple lituanien fit des progrès au point de vue civilisation, même dans des circonstances aussi pénibles, c'est qu'il y a en lui une force morale innée et une soif effrénée d'instruction.

IV. *La défense d'imprimer et ses conséquences*

La défense d'imprimer, édictée par Mouravieff, fut d'une importance capitale pour le développement national des Lituaniens. En 1864, le comte Mouravieff, gouverneur général de Lituanie à cette époque, fit imprimer et répandre un petit abécédaire lituanien en caractères russes. Le peuple refusa ce livre. Alors, en 1865, le successeur de Mouravieff, de Kaufmann, émit une circulaire interdisant l'impression et la propagation des livres lituaniens en caractères latins. Une seule exception fut faite pour des œuvres publiées par des corporations savantes et dans un but scientifique. C'est ainsi que, pendant la défense d'imprimer, l'académie des sciences de Pétersbourg publia quand même en caractères latins les œuvres de Christian Donalitius, poète prusso-lituanien, et le re-

cueil de daïnos de Juszkiewicz. Pour ce qui est du reste, les articles de presse en lituanien ne pouvaient paraître que dans la *Grajdanka* russe qui était inconnue du peuple et qui fut détestée. Cette mesure, unique en son genre dans l'histoire du monde, fut motivée par la révolte polonaise de 1863 bien que, seules, la noblesse polonisée et une partie du clergé lituanien y eussent pris part, cependant que la grande majorité du peuple avait observé une attitude passive. Alors on résolut de soustraire complètement les Lituaniens à l'influence polonaise et d'inaugurer leur russification complète. L'interdiction d'imprimer devait être la première étape. Mais cette première mesure, aussi rigoureuse qu'elle fut, échoua déjà complètement. D'abord, phonétiquement, l'alphabet russe n'est pas du tout fait pour rendre exactement les sons de la langue lituanienne, et deuxièmement cette interdiction devint justement une des causes les plus importantes de la renaissance nationale du peuple lituanien.

Sans doute, le premier effet de l'interdiction fut un coup terrible pour la vie intellectuelle de la nation lituanienne, vie qui ne faisait que commencer et qui peu avant le soulèvement polonais s'alimentait dans les œuvres des auteurs lituaniens Poska, Ivinskis, Daukantas, Valancius, etc., ouvrages très répandus dans le peuple. Dès lors, l'activité littéraire, civili-

satrice et éducative, en langue lituanienne, se trouva presque totalement interrompue. Aussi, les Lituaniens instruits se servirent-ils presque exclusivement de la langue polonaise, ce qui, la plupart du temps, avait été le cas jusqu'à cette époque-là. Le peuple resta livré à lui-même et s'enfonça dans une ignorance profonde. Les gendarmes prirent même les livres de chants et de prières, à la sortie de l'église, et les possesseurs en furent punis. On n'imprima en caractères russes que des textes administratifs et quelques autres livres peu nombreux — jusqu'en 1884 on n'en comptait en tout que 27 — Le peuple considérait comme un honte de faire usage d'un de ces livres et il les refusait, même si on les lui offrait gratis. Alors que les Lettons, les Esthoniens et d'autres peuples pouvaient se développer plus ou moins librement au point de vue civilisation, le peuple lituanien, lui, se voyait interdits tout progrès civilisateur et toute instruction. Sans doute, Timacheff, le ministre de l'Intérieur, qui avait quelque compréhension pour la langue du peuple, avait-il autorisé la publication de six brochures lituaniennes, mais le gouverneur général de Vilna en défendit la vente. Ainsi donc, le ministre lui-même ne put apporter d'allégements au peuple lituanien. Cet état de choses subsista jusqu'au début de 1880.

Dans l'intervalle, toute une série de patriotes

étaient sortis des rangs des fils de paysans lituaniens qu'on avait admis aux écoles supérieures. Ils se délivrèrent de la tutelle polonaise et russe et s'adonnèrent de toute leur âme à la délivrance intellectuelle et au relèvement de leur peuple. Ce fut le travail de toute leur vie. Etudiants aux universités de Pétersbourg, de Moscou ou de Varsovie, ils avaient déjà commencé en petites associations à cultiver la langue et la civilisation lituaniennes. En outre de leur activité personnelle parmi le peuple, au cours de leurs vacances, ils essayèrent également par des écrits, d'avoir une influence rénovante et vivifiante au point de vue national. Plusieurs articles sur la nécessité d'un réveil national lituanien furent d'abord publiés à Memel dans la *Lietuwiszka Ceitunga* prusso-lituanienne par le médecin Dr Basanavicius qui vit encore actuellement à Vilna. Les lecteurs prusso-lituaniens de cette gazette s'émurent de ces articles imprimés en caractères latins et qui étaient écrits dans un style qui ne leur était pas très familier et ils ne les acceptèrent pas. Alors en 1883, Basanavicius édita à Ragnit un organe à lui, la *Auszra (Aurore)*, qui, remontant le cours de l'Histoire, décrivait surtout les faits glorieux des Lituaniens, précisément pour encourager par là l'amour de la patrie opprimée et de la langue méprisée. Les collaborateurs de l'*Auszra* étaient six enfants du peuple — de la



P. Rimsa. École lituanienne.

classe des paysans aisés — et ils surent tenir compte des besoins du peuple de mille manières, ils surent souligner sa civilisation individuelle et insister sur ses droits à une existence indépendante.

L'*Auszra* eut une influence particulière sur le clergé et sur la jeunesse des écoles (surtout au gymnase de Mariampol). Du côté polonais, on prétendit que l'*Auszra* était subventionnée par Bismarck pour affaiblir l'influence polonaise en Lituanie et par là diminuer le danger polonais; les Russes virent dans l'*Auszra* une intrigue allemande contre les Slaves. L'*Auszra* ayant glorifié le vieux paganisme lituanien, une grande partie du clergé lui en garda rancune; la discorde alla si loin que l'*Auszra* dut suspendre sa publication (1886). Mais déjà l'année suivante parut l'organe des cléricaux lituaniens, la *Szwiesa* (Lumière); il ne vécut que deux ans, car il n'avait jamais été bien approuvé des intellectuels, et la grande majorité du clergé était toujours favorable au polonisme. Les cléricaux, les socialistes et les radicaux s'unirent encore une fois, sous la direction du médecin Dr Kudirka de Schakiaï pour collaborer au *Varpas (1889)*, revue mensuelle de littérature, de politique et de sciences. A côté paraissaient l'*Ukininkas* (Paysan, 1890) et les *Naujienos* (Nouveautés 1901), le premier, publication instructive et récréative sans nuance

politique, tous les deux publiés pour répondre aux besoins des campagnes et contribuer à leur relèvement économique. Le groupe du *Varpas* ne se maintint pas longtemps uni; les marxistes en sortirent en 1895 et suivirent leur chemin à eux; le parti moyen était pour une politique de réconciliation avec le gouvernement russe, pendant que les démocrates qui, eux aussi, soutenaient le *Varpas*, violemment anti-russes, exigeaient une Lituanie libre et indépendante, ou tout au moins pour elle une autonomie complète dans ses limites ethnographiques, ils refusaient toute direction aux Polonais, et au point de vue agraire ils exigeaient le partage des majorats confisqués et des domaines de la couronne. Les cléricaux s'en séparèrent encore une fois et fondèrent un nouvel organe, la *Apzwalga* (1890), qui, d'une part cherchait à protéger la foi catholique contre les doctrines erronées, et qui d'autre part entrait en ligne pour les droits de la langue lituanienne à l'église et à l'école, contre la polonisation et la russification. Mais on évita toute lutte directe contre le gouvernement. Entre temps les membres les plus actifs du clergé lituanien fondèrent une nouvelle revue mensuelle, le *Tévynés Sargas* (1896), afin de lutter pour l'instruction, la religion et la langue lituanienne. Ainsi, malgré l'interdiction d'imprimer, la presse nationale lituanienne prenait quand même une extension toujours plus gran-

de. Naturellement, à côté des revues on publia aussi un grand nombre de petites brochures traitant de sujets différents. A Tilsit, les organisations lituaniennes avaient des rédacteurs spéciaux. L'administration prussienne voyait cela de mauvais œil, mais elle ne prit pas de contre-mesures importantes. Le gouvernement russe vit qu'on allait en travers de ses projets et il prit les mesures les plus sévères pour empêcher la divulgation des livres lituaniens venant de Prusse. On renforça considérablement la surveillance à la frontière. Les perquisitions à domicile furent à l'ordre du jour dans toute la Lituanie; les gendarmes fouillèrent de fond en comble les étables, les granges et même les ruches. Celui qu'on trouvait en possession d'un imprimé lituanien était fortement puni, quand bien même cet imprimé ne renfermait que des choses absolument anodines. Les conséquences de tout cela furent des peines d'emprisonnement se chiffrant par mois et par années, et le bannissement en Sibérie ou dans les steppes les plus lointaines. Mais cela fut en vain. Les statistiques officielles suivantes nous montrent l'extension que prit la contrebande des livres On confisqua rien que dans les douanes, de

1871-1893	37.718	exemplaires
1894-1896	40.335	—
1897-1899	39.024	—
1900-1902	56.182	—

Les résultats des perquisitions à domicile démontrèrent au gouvernement que les livres lituaniens, brochures et journaux devaient être répandus en Lituanie par millions d'exemplaires. On les transportait par tombereaux de la frontière prussienne, où on les avait envoyés de Tilsit, leur lieu d'impression, naturellement en employant les précautions les plus minutieuses. Les contrebandiers apportaient dans les communes et les maisons particulières les livres de prières, les calendriers, les abécédaires et autres brochures. Les revues et les journaux circulaient de main en main, jusqu'à ce qu'ils fussent complètement usés à force d'être lus. Dans beaucoup de villages, surtout dans le gouvernement de Suvalki, il se forma des sociétés secrètes tendant à répandre des brochures lituaniennes pour l'instruction de la jeunesse, surtout pour lui apprendre à lire et à écrire. Outre les imprimés on répandit beaucoup parmi le peuple des articles écrits à la main ou hectographiés.

Pour tromper la police, la plupart des livres lituaniens imprimés à Tilsit portaient comme lieu d'impression Vilna et comme date 1863, l'année précédant l'interdiction d'imprimer. Il parut douteux que l'on pût, par ces moyens violents, empêcher le trafic des imprimés lituaniens. L'opinion du peuple lituanien devint antigouvernementale. A côté des livres et écrits utiles, on répandit aussi peu à peu beaucoup de

brochures politiques, voire même révolutionnaires. Plus les mesures du gouvernement furent rigoureuses, plus la réaction fut vive. Elle se fit sentir publiquement pour la première fois en 1896. Les jours de grandes fêtes et de marché, on jeta des proclamations à travers la foule. Des appels furent affichés aux poteaux télégraphiques, le long des haies, etc. Tout ceci contribua à encourager l'opinion antigouvernementale du peuple, à intéresser le plus possible les milieux populaires à la lutte nationale et en même temps à aviver la conscience nationale. Cette lutte d'un peuple opprimé contre le gouvernement dura plusieurs années, jusqu'à la révolution de 1905. Dans la presse, plusieurs personnalités russes entrèrent en ligne pour la suppression de l'interdiction d'imprimer, mais en vain. Le gouvernement russe ne changea d'avis que lorsqu'il fut mis dans l'embarras par la guerre avec le Japon et que l'esprit révolutionnaire gagna du terrain dans les provinces-frontières. Déjà en 1898, le gouverneur général de Varsovie avait fait des démarches pour le rétablissement de la presse lituanienne. Un rapport du prince Swiatopolk-Mirski, plus tard gouverneur général de Lituanie put aussi avoir eu une influence décisive. Il était conçu de la sorte :

« 1. Les caractères russes excitent les Lituaniens contre la domination russe et encouragent leur fraternisation avec les Polonais.

2. Il est important et vraiment nécessaire de contrôler et de diriger le mouvement national lituanien.

3. Le gouvernement russe n'a aucun danger à craindre du réveil du sentiment national parmi les Lituaniens. La nation lituanienne n'a pas de passé historique (!), son avenir est donc tout indiqué : Fusion avec la population russe.

4. L'interdiction d'employer les caractères lituaniens latins et le développement d'une littérature lituanienne à l'étranger ne répondent pas du tout aux intérêts du pays; nous ne pouvons exercer la censure avec succès que sur les imprimés faits dans le pays.

5. Il faut que nous laissions aux Lituaniens leurs lettres latines déjà rien que parce qu'il est impossible d'empêcher l'extension de la littérature lituanienne.

6. Il est inutile de persécuter la langue lituanienne en dehors de l'école, cela n'a pas de raison d'être. Les Lituaniens deviennent Russes sans contrainte (!) ».

Lorsqu'on regarde autour de soi en Lituanie, on s'aperçoit maintenant de la grosse erreur qu'a commise le prince, peut-être par ailleurs du reste un très brave homme. Où sont-ils les Lituaniens devenus Russes? Depuis que la bureaucratie russe est partie, on ne remarque plus rien de russe chez les Lituaniens.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1900,

les Lituaniens avaient une section au palais du Trocadéro, et ils montrèrent au monde que, malgré l'interdiction gouvernementale, des milliers de livres lituaniens avaient été édités en Prusse, en Amérique, en Angleterre et en Suisse. A cette même époque, en 1900, il paraissait en Amérique douze revues lituaniennes, en Prusse (à part sept lituano-prussiennes) trois, à Londres un journal. On ne peut guère savoir quelle fut la cause immédiate qui fit lever l'interdiction d'imprimer. En tout cas, cela se passa encore avant la Révolution, le 24 avril 1904, et cela a certainement contribué dans une certaine mesure à l'apaisement des esprits en Lituanie.

Ce jour-là, le Conseil des ministres russes, après avoir débattu la question de la presse lituanienne, annonça que l'impression en caractères latins n'avait jamais été légalement défendue aux Lituaniens, mais qu'il n'y avait eu que des arrêtés temporaires de la part des gouverneurs généraux. De cette façon, on supprima, après une durée de quarante ans, une disposition, qui avait accablé inutilement la vie intellectuelle lituanienne. On se rend compte de l'extension considérable prise depuis par la littérature lituanienne par un exposé du professeur Wolter de Pétersbourg. Selon lui, depuis le XVI[e] siècle jusqu'en 1904, on aurait publié 2208 livres pour toute la Lituanie russe, alors que pendant les dix dernières années, de 1904 à 1914,

on en aurait fait paraître 2.250 à environ 5 millions d'exemplaires. Dans les premières années aussitôt après la réintroduction de la liberté de la presse, le nombre des lecteurs s'accrut de façon extraordinaire; on dit que plusieurs journaux, comme le *Saltinis*, à Seinaï, ont eu avant la guerre environ 50.000 lecteurs. En Russie, il paraissait à cette époque vingt-cinq périodiques (dix à Kovno, huit à Vilna, trois à Seinaï, trois à Riga, un à Wladislawowo), parmi lesquels deux quotidiens *Viltis* et *Lietuvas Zinios*. En outre, on publiait encore en Prusse quatre journaux pour les lecteurs lituaniens russes. La même année, l'Amérique avait vingt-un journaux lituaniens, dont deux quotidiens. Une autre source fait monter à trente-cinq le nombre des journaux lituaniens en Amérique.

Depuis l'occupation allemande, les journaux lituaniens ont suspendu leur publication. Itschas, député à la Douma, à Petrograd, publie pour les réfugiés lituaniens une revue tri-hebdomadaire, *Lietuviû Balsas* (La Voix des Lituaniens), qui s'efforce de présenter les choses avec une objectivité et une impartialité dignes d'éloges. Outre le *Dabartis*, qui existe depuis l'occupation du territoire, l'*Oberkommando* Est a aussi autorisé le prélat Dambrauskas de Kovno à continuer la publication de la revue *Ateïtis*, paraissant déjà auparavant et servant les intérêts de la jeunesse studieuse.

V. *Le Congrès national lituanien à Vilna en 1905*

Les efforts d'émancipation qui vinrent au grand jour et se firent sentir publiquement pendant l'année de la Révolution, s'étaient déjà préparés en secret plusieurs années auparavant. Car en Russie il était impossible de penser à une activité politique publique ou à une éducation des masses. Seule était possible l'agitation par des entretiens particuliers, dans des réunions secrètes, ou finalement par des imprimés, ce qui était encore le plus facile. C'est ainsi que les milieux cléricaux et nationaux-libéraux avaient, eux aussi, fait répandre de façon illégale, dans le peuple lituanien, de nombreuses revues et brochures (pour la plupart des feuilles de propagande démocratique) qui faisaient voir au peuple les injustices criantes commises par le gouvernement russe dans son effort pour russifier et déposséder les Lituaniens de leurs droits. Après la disparition de l'*Auszra*, purement nationale, ce fut le *Varpas* qui, à partir de 1889, fut l'organe directeur des intellectuels démocrates. Il prit en mains la composition et la divulgation de ces feuilles de propagande. Sans doute le *Varpas* était de nuance modérée et radicale-démocratique, mais lui et l'*Auszra* avaient tous deux pour but la réalisation d'une Lituanie libre, complè-

tement autonome dans ses limites ethnographiques.

Les jeunes membres du clergé s'étaient ralliés à un nationalisme intégral et combattaient énergiquement la prédominance injustifiée de la langue polonaise à l'église, mais ils s'abstenaient de toute attaque à l'égard du gouvernement russe. Au moyen de la presse qu'ils avaient créée à Tilsit, ils cherchaient à lutter d'une part contre le polonisme et de l'autre contre l'anticléricalisme. Les deux partis s'occupaient très activement du relèvement économique de la classe des paysans lituaniens. C'est ainsi que le peuple lituanien était prêt dans une certaine mesure lorsque commença la révolution russe, et il attendit avec anxiété ce qu'elle allait lui apporter.

Le 17 octobre 1905 parut le manifeste du tsar au sujet de l'inviolabilité de la personne, de la liberté de conscience, d'opinion, de réunion et d'association. Le 22 octobre, eut lieu à Vilna une réunion de Lituaniens influents qui décidèrent de résumer les exigences du peuple et de les adresser sous forme de mémorandum au comte Witte, président du Conseil. On demanda l'autonomie la plus large avec une diète à Vilna, l'égalité des droits pour tous les peuples vivant en Lituanie, l'introduction du lituanien comme langue gouvernementale dans le domaine linguistique du lituanien, la création d'écoles

avec le lituanien comme langue pour l'enseignement, la séparation du gouverneuent de Suvalki, habité par des Lituaniens, d'avec la région administrative de Pologne et sa réunion à la Lituanie autonome, etc.

Le mémorandum fut publié dans le *Pravitelstvennyi Viestnik*, organe officiel russe. Il était à prévoir que les Polonais surtout feraient l'opposition la plus violente à ces exigences, car elles se trouvaient en conflit avec leurs aspirations en Lituanie; il était à prévoir que, pour diminuer l'importance du mémorandum, ils soutiendraient que ce n'était qu'une tentative d'un petit groupe de politiciens lituaniens, faite de leur propre chef, et ne représentant nullement la volonté du peuple lituanien tout entier. C'est pourquoi on décida, dans cette même réunion, de convoquer à Vilna un congrès de la nation tout entière, pour discuter de la situation politique et approuver les exigences mentionnées ci-dessus.

L'*Appel au peuple lituanien*, pour cette séance, signé du président, le D[r] Basanavicius et du secrétaire, J. Kriauciunas, membres du comité d'organisation, constitue déjà un document historique important; il fut publié d'abord dans le quotidien *Vilniaus Zinios*, du 29 octobre, puis ensuite dans d'autres revues et feuilles volantes lituaniennes. Il contenait, après un court exposé de la situation politique de cette

époque, un appel invitant toute paroisse et tout arrondissement à envoyer un représentant à la diète nationale; on invita aussi tous les Lituaniens instruits à y participer. Selon l'ordre du jour, on devait entre autres choses se concerter sur le manifeste du tsar du 17 octobre, sur les élections à la Douma, sur les questions scolaires et communales, sur les impôts et les donations, sur la question forestière et agraire, sur l'autonomie rurale, sur les questions de classes et de nationalités, sur l'émigration ,etc. Une activité intense se développa alors par tout le pays. On convoqua des assemblées paroissiales, communales et d'arrondissement, afin de discuter du programme du congrès et aussi pour choisir des députés devant participer à la séance. Partout où l'on renonça à envoyer un représentant, pour une raison ou pour une autre, on rédigea par écrit les décisions et les vœux afin de les envoyer au Congrès pour la session. En général, la police resta passive en présence de ces événements. En quelques cas, elle essaya bien d'intervenir, mais elle fut repoussée par ceux qui s'étaient réunis. L'entrée de la salle du Congrès dans le hall de la ville n'était permise qu'à ceux qui avaient une carte d'entrée. On vérifia les pièces de légitimation des députés et on prit sur une liste le nom des participants. L'affluence fut extraordinaire; on délivra plus de 1.800 cartes d'entrée; en outre,

quelques centaines de retardataires arrivèrent encore après le commencement des débats. Etaient venus des représentants de communes, d'arrondissements, de paroisses, de sociétés, de fédérations, des députés de corps de métiers, de partis organisés (nationalistes, démocrates, social-démocrates) et d'autres aussi, amenés par intérêt personnel. Et y avaient envoyé leurs députés non seulement les sociétés lituaniennes de Lituanie proprement dite, mais aussi celles de Petrograd, Moscou, Riga, Odessa, Varsovie, etc.

Les organisateurs ne songeaient d'abord à susciter qu'une manifestation nationale, unie à l'élaboration d'un programme économique national, mais l'assemblée dépassa bientôt ces questions et souleva celle de l'avenir politique de la Lituanie, et des moyens de délivrer le peuple de sa situation jusqu'à présent accablante. Tel fut le principal sujet de discussion.

Les séances eurent lieu le 4 et le 5 décembre dans le hall de la ville, à Vilna.

Les décisions furent résumées en quatre points :

1. *Situation actuelle de la Russie et de la Lituanie.*

Reconnaissant que le gouvernement tsariste actuel est notre plus grand ennemi, qu'à présent tous les territoires de l'empire russe se sont soulevés contre ce gouvernement, et que

nous, nous ne pouvons améliorer notre sort qu'en luttant victorieusement contre l'ordre de choses établi jusqu'ici, nous Lituaniens, réunis à la séance décidons de nous éclairer mutuellement, d'unir nos efforts pour prendre place dans le combat de délivrance, à côté de tous les peuples révoltés de Russie, dont le sentiment national s'est éveillé.

2. *Autonomie de la Lituanie.*

Considérant que seule une autonomie complète du pays peut satisfaire de façon équitable les exigences des habitants de la Lituanie, et parce qu'il est à souhaiter que les autres peuples habitant le sol de la Lituanie jouissent aussi d'une liberté entière, l'Assemblée des Lituaniens décide de chercher à obtenir l'autonomie de la Lituanie avec seïmas (diète) à Vilna. Les députés au seïmas seront élus au suffrage universel, égalitaire, direct et secret, sans distinction de sexe, de nationalité ou de religion. La Lituanie autonome doit être formée de la Lituanie ethnographique actuelle, comme noyau et des territoires voisins qui se rattachent à la Lituanie pour des raisons économiques, sociales, nationales ou autres, et dont les habitants veulent en faire partie. Les Lituaniens du gouvernement de Suvalki, ayant à l'occasion de la session lituanienne, reconnu la nécessité de la collaboration des Lituaniens du gouvernement de Suvalki, doivent faire par-

tie de la Lituanie autonome. Les relations politiques avec les territoires russes voisins doivent être celles d'une confédération.

3. *Moyens de lutter pour l'autonomie.*

Pour obtenir l'autonomie, il faut avant tout renverser le régime d'oppression actuel. Dans ce but, il faut unir les forces des partis politiques, de même que celle des individus isolés. Une fois cette organisation achevée, il faut entrer en relations avec les autres peuples de Russie, qui veulent collaborer au renversement du système en vigueur jusqu'ici. Entre temps, il faut refuser de payer les impôts, fermer les boutiques du monopole de l'eau-de-vie, défendre aux enfants lituaniens d'aller aux écoles russes, éviter les tribunaux gouvernementaux des territoires de Kovno, Vilna et Grodno, de même que toutes les institutions du gouvernement actuel, refuser le service militaire et, si besoin est, préparer la grève générale des ouvriers urbains et ruraux.

4. *Communes et écoles.*

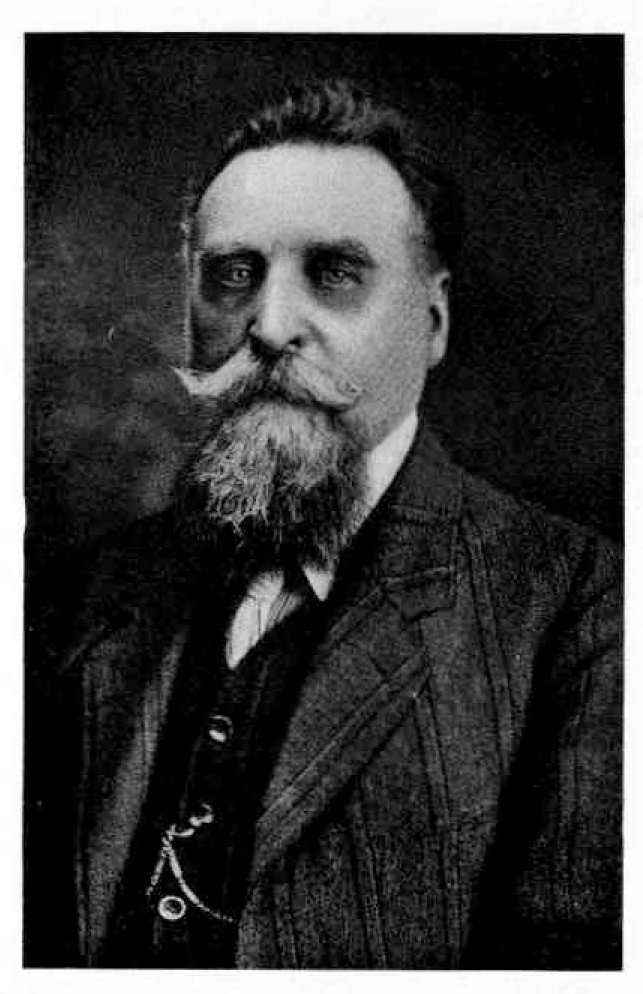
Dans toutes les institutions officielles de Lituanie on doit se servir de la langue lituanienne, comme étant la langue maternelle du peuple, pour traiter n'importe quelle affaire. Le système scolaire actuel n'étant qu'un moyen employé pour dénationaliser et démoraliser la jeunesse, toutes ces écoles devront être transformées en établissements purement natio-

naux et les habitants devront pouvoir en choisir les maîtres. La langue polonaise étant, pour des raisons politiques, la langue du service divin dans les églises lituaniennes du diocèse de Vilna, l'assemblée lituanienne a décidé à l'unanimité d'exprimer aux Lituaniens qui luttent et qui habitent dans le diocèse de Vilna, ses vœux les plus intimes pour le combat en faveur des droits de la langue lituanienne dans les églises de Lituanie. Elle condamne le système actuel des églises du diocèse de Vilna.

A la fin du Congrès, le clergé des trois évêchés lituaniens, les délégués des communes rurales et l'association des maîtres d'écoles, tinrent encore des conférences spéciales où ils complétèrent les décisions générales concernant leurs intérêts corporatifs.

Le lendemain de la session, Fröse, gouverneur général de Vilna, fit paraître un avis au peuple lituanien, dans lequel il reconnaissait que les exigences lituaniennes étaient justifiées et où il promettait qu'elles seraient prises en considération par le gouvernement. Sans doute il fallait qu'elles fussent encore examinées auparavant par la Douma. Entre temps, en vertu de l'ukase impérial du 17 octobre, il pouvait autoriser le lituanien dans les écoles primaires et dans les administrations communales.

Ainsi, il y eut beaucoup d'améliorations, et les Lituaniens purent regarder l'avenir avec joie.



Dr Jonas Basanavicius

VI. *La Lituanie après la Révolution*

En 1898 déjà, le gouverneur général de Varsovie, Imeritinski, dans un mémoire adressé au tsar et au conseil des ministres, avait remarqué que la politique suivie par la Russie dans tous les territoires de l'ouest ne produisait pas les résultats désirés. Imeritinski déclarait que le gouvernement ne pouvait appuyer que sur la population des campagnes sa domination en Pologne et en Lituanie. En supprimant le servage, le gouvernement avait créé parmi les paysans un courant d'opinion qui lui était favorable. Mais depuis plus de trente ans on n'avait plus rien fait en faveur des paysans, « aussi commencent-ils à écouter toutes sortes d'agitateurs ennemis du gouvernement ». Pour rendre inoffensive l'agitation chez les paysans, Imeritinski conseillait de changer, au moins partiellement, la politique gouvernementale, et par exemple de créer un plus grand nombre d'écoles de tous genres, pour élever le niveau intellectuel de la classe paysanne en Pologne comme en Lituanie, de faire une part plus grande à la langue du pays dans l'enseignement scolaire, de fonder des bibliothèques et d'y accepter des livres écrits dans la langue du pays, de ne pas blesser les sentiments religieux, de faciliter aux paysans l'acquisition

des terres à l'aide d'une banque rurale, de réglementer l'émigration, de fonder des caisses d'épargne, etc.

Sur l'ordre du tsar, des commissions ministérielles examinèrent longuement les propositions d'Imeritinski, mais tout resta comme auparavant.

Là-dessus eut lieu la guerre avec le Japon et peu après la Révolution de 1905.

Pendant la Révolution, les Lituaniens ne firent pas preuve d'une haine particulière envers les propriétaires de domaines, quoique ceux-ci fussent en majeure partie des Polonais ou des Lituaniens polonisés. Les ouvriers des domaines ne demandèrent la plupart du temps qu'un meilleur logement et un salaire plus élevé. Les Lituaniens ne firent pas non plus preuve d'hostilité envers les fonctionnaires subalternes (russes), car même aux temps des persécutions les plus acharnées, le gouvernement russe n'avait pas osé toucher aux institutions rurales, et les paysans choisissaient eux-mêmes, parmi eux, leurs chefs de fonctions, leurs anciens, leurs maires, de même que leurs juges de commune. Si les chancelleries furent détruites en plusieurs endroits, ce ne fut que pour anéantir les documents officiels rédigés dans cette langue russe exécrée. Ce que les Lituaniens détestaient le plus, c'étaient les écoles, surtout celles des gouvernements de Kovno et

de Vilna, où les maîtres étaient en général des Russes. Pendant la Révolution, les Lituaniens invitèrent un certain nombre de maîtres à partir, ils en chassèrent d'autres, ils mirent à la disposition de quelques-uns une voiture, les aidèrent à emballer leurs effets, les conduisirent à la gare la plus proche, et leur signifièrent de retourner chez eux pour ne plus revenir.

A la fin de 1905, on convoqua à Kovno un comité composé de trois Russes et de trois Lituaniens pour régler les affaires scolaires. On tomba d'accord pour déclarer que, dans les écoles primaires, tout l'enseignement devait être fait en lituanien, et que seuls devaient avoir lieu en russe le cours de langue russe, et dans les classes supérieures les cours d'histoire et de géographie. En ce qui concerne le calcul on ne put s'entendre, la décision en fut différée. Le gouvernement promit d'introduire un enseignement approprié en lituanien, également dans les gymnases et dans les écoles normales, et de permettre aux Lituaniens l'enseignement religieux dans leur langue maternelle. On devait aussi admettre des Lituaniens à l'école normale purement russe de Poneveje. Mais on ne trouva pas tout d'abord un nombre suffisant de maîtres lituaniens pour remplacer les russes qui avaient été chassés. Le gouvernement donna alors à la société nouvellement formée *Saulé* (Soleil) la permission d'organiser à

Kovno des cours préparatoires de pédagogie pour les maîtres et les maîtresses; il autorisa également la création d'une école normale lituanienne privée. Plus tard, la société *Rytas* (Matin) obtint aussi la permission de fonder à Vilna une école privée de pédagogie du même genre. Ces deux sociétés purent créer des écoles populaires privées dans les villes et dans les villages et en nommer les maîtres et les maîtresses. On pouvait y enseigner en lituanien ou en russe comme on le voulait. L'état n'exerçait aucune surveillance sur les écoles de ce genre.

En outre, les Lituaniens obtinrent l'autorisation de créer à Mariampol un gymnase lituanien privé pour les jeunes filles. Finalement, on put fonder dans toute la Lituanie des écoles lituaniennes privées de tous genres, rurales, commerciales, etc. Les dispositions gouvernementales autorisaient la création d'écoles, *inférieures, moyennes et supérieures*. En 1905, on obtint la permission de fonder à Vilna la *Société scientifique lituanienne* et d'organiser des congrès et des conférences; en 1906, on fonda une société artistique. En outre, on permit de créer des organisations sociales et d'économie rurale, de fonder des succursales, et de tenir des assemblées, de faire des conférences, des causeries, etc. On supprima les restrictions apportées aux associations religieuses, aux rap-

ports des ecclésiastiques entre eux, aux processions et même la défense de passer de l'Eglise orthodoxe ou uniate à l'Eglise catholique romaine. On permit aux chancelleries de district de rédiger les actes et les procès-verbaux en lituanien, à la seule condition d'y ajouter la traduction en russe. Toutefois, les autorités locales faisaient encore toutes sortes de difficultés et accumulaient les obstacles dans tous les cas de ce genre, surtout pour la création des écoles lituaniennes, pour l'éloignement des maîtres russes des écoles populaires et pour le passage de l'Eglise orthodoxe à l'Eglise catholique. On pouvait voir tous les jours des plaintes à ce sujet dans les journaux. Mais toutes les défenses émises il y a quarante ans au sujet de la presse, de l'enseignement dans la langue maternelle, de l'exercice de la religion, de l'organisation, etc., toutes ces défenses étaient supprimées en principe et ne purent jamais être remises en vigueur malgré les efforts de différents fonctionnaires russes chauvins.

C'est ainsi que se termina la prophétie de Mouravieff en 1864 : « Dans quarante ans, il n'y aura plus ni Lituanie, ni Lituaniens! »

VII. *L'essor national*

1905, l'année révolutionnaire, apporta au peuple beaucoup des libertés qu'il désirait ardem-

ment. Il les utilisa aussitôt. La presse se mit vivement et assidûment à l'œuvre. Les journaux et les brochures sortirent de terre comme des champignons. Encore pendant la domination russe, en 1915, eut lieu le jubilé décennal de la liberté de la presse, à Vilna; il y eut une exposition de librairie lituanienne dans laquelle on pouvait voir réunis 2.500 imprimés lituaniens divers et encore il manquait environ 500 exemplaires différents qu'on n'avait pas pu se procurer à temps. En outre, on ne pouvait pas exposer les nombreux écrits à tendances socialdémocratiques. Mais on voit à ce nombre d'imprimés quel rendement formidable avait fourni la presse lituanienne en l'espace de dix ans. Nulle part, il ne s'est trouvé de sol plus fertile au point de vue littéraire qu'en Lituanie après la Révolution. Ce désir d'instruction est véritablement sans exemple.

Les sociétés prirent une extension multiple et des plus florissantes. Venait au premier rang des sociétés éducatives la « *Saulé* » (Soleil) avec (1913) 63 ramifications et 3372 membres; elle entretenait 25 écoles primaires avec 42 maîtres et 1533 élèves. Puis venait le « *Ziburys* » (Lanterne), à Mariampol, avec 57 ramifications et environ 4.000 membres; il entretenait 7 écoles primaires, un gymnase de jeunes filles, une école d'agriculture, deux maisons de thé, deux asi-

les de pauvres; sa bibliothèque renfermait 1.800 volumes.

Le « *Rytas* » (Matin), ayant pour but le relèvement social de la Lituanie orientale avait 37 ramifications avec plus de 2.000 membres et entretenait des salles de lectures en différentes localités. La société de St-Casimir, à Kovno, avec une maison et une imprimerie particulières et environ 10.000 membres, publiait une grande quantité de brochures religieuses catholiques et instructives ; le « *Sietynas* » de Chavli aussi avait pris pour principal but la publication de livres.

La société artistique de Vilna avec 366 membres organisait tous les ans des expositions d'art (10 jusqu'à présent) qui avaient beaucoup de succès et étaient très courues.

La *Société scientifique* de Vilna (fondée en 1908) avait 250 membres. Elle publiait tous les ans une brochure assez épaisse renfermant des articles scientifiques. A Riga, où vivent environ 50.000 Lituaniens, existent la société d'éducation *Zvaigzdé* (Etoile), qui entretient 5 écoles la société de chant et de musique *Kanklés*, le club *Zaislas*, la société d'étudiants *Viltis*, etc. Comme sociétés économiques, il faut citer *Zagré* (Charrue), à Mariampol, fondée en 1907 avec des succursales et des magasins de vente pour produits et instruments agricoles à Vilkaviskis, Kalvaria, Pilviskis, Naumiestis (Vladislawo-

wo) et Schakés, plus vingt ramifications sans dépôts de marchandises. En 1913, le chiffre des affaires atteignait 300.000 roubles. La société subventionnait des cours d'économie rurale en trois localités. Le sydicat *Vilia*, pour la construction des machines agricoles à Vilna, avec succursale à Kovno, enregistra des succès très satisfaisants. La production comme la vente s'accroissait de façon importante d'année en année.

Il y avait des coopératives à Kovno *(Nemunas)* avec 191 membres, à Veksniaï avec 297 membres, à Plungé ou Plungiany avec 330 membres, à Svedasaï avec 220 membres, à Malétaï ou Maliaty, Velona, Riga, etc. Kovno seule comptait quatorze sociétés lituaniennes.

Plusieurs sociétés de banque et de caisses de prêts avaient leur siège dans des localités assez importantes.

Dans presque chaque paroisse s'étaient formées des sociétés de chant, de musique et de théâtre; des troupes spéciales d'acteurs parcouraient le pays. Non seulement il y avait des sociétés lituaniennes de secours mutuels dans la Lituanie proprement dite, mais il y en avait aussi à Riga (fondée en 1894, actuellement 1000 membres, environ 40.000 francs de capital, entretient une école populaire à deux classes et une caisse d'épargne), à Moscou, Libau, Pe-

trograd (1904), Odessa, Rostof, Tiflis et ailleurs.

La société de tempérance *Blaivybé*, à Kovno, avec 191 ramifications et 40.000 membres a publié en 1914 258.985 exemplaires de diverses brochures instructives. Grâce à son activité de nombreux cabarets et débits d'alcool ont été fermés. A Riga, il y a deux sociétés lituaniennes de tempérance et six autres sociétés.

Les servantes lituaniennes se sont aussi associées; la société *Ruta*, de Vilna, a plus de 350 membres. La société de Poneveje s'est acheté une maison particulière. Il y a des associations analogues à Libau, Petrograd et Odessa. A Vilkaviskis, il y avait même un club d'automobilistes lituaniens. A Libau, quatre Lituaniens avaient un mandat de conseiller municipal.

La vie fédérative était très active aussi à l'étranger : En Amérique, les médecins lituaniens, les écrivains et les gens d'autres professions se sont réunis pour former les sociétés les plus diverses, politiques, économiques, religieuses et corporatives. L'*Association des Lituaniens d'Amérique* a 15.000 membres, l'*Association des Lituaniens catholiques en Amérique* 14.000; en outre, il y a encore là-bas vingt associations lituaniennes différentes. Londres possède aussi son club lituanien.

Les femmes prennent une grande part à cet essor civilisateur; elles se font instruire en

masse dans les professions les plus diverses, et malgré une certaine pénurie d'établissements d'instruction, elles savent quand même se procurer les moyens d'acquérir l'instruction à laquelle elles aspirent. En 1914, six Lituaniennes avaient terminé leurs études de dentistes à Petrograd. Plusieurs pratiquent la médecine.

Ces brèves données peuvent suffire comme preuve de l'essor national et social qu'a pris le peuple lituanien depuis 1905.

V

La vie politique en Lituanie

En Russie, il ne peut être question d'une vie politique au sens moderne du mot que depuis l'introduction de la constitution. Toutefois, le système d'élection à la Douma ne présente pas du tout la même équité que dans les autres pays à régime constitutionnel. Il est gradué de telle sorte que, d'après les calculs d'un grand journal russe, une moyenne de 230 propriétaires fonciers élit un député, tandis qu'il faut mille voix d'électeurs urbains de première classe et 13.600 voix d'électeurs urbains de deuxième classe pour obtenir le même résultat. Dans les curies de paysans, il faut 60.000 électeurs pour un député et même 125.000 chez les ouvriers. En Russie, on n'a pas la moindre idée des campagnes électorales avec réunions, appels, journaux, comme cela se produit en Allemagne, et qui toutes contribuent à encourager l'intérêt que l'on porte à la vie publique. L'agitation pour les élections se réduisait de façon essentielle au travail personnel de sollicitation de la part des candidats ou des intéressés et aussi à celui des journaux, dans une certaine mesure.

A cet aspect, général dans toute la Russie, viennent encore s'ajouter en Lituanie, comme dans les autres pays de race étrangère, certains facteurs spéciaux, qui donnent à la vie politique une forme toute différente de celle qu'elle a en Allemagne. Ce sont avant tout les différences de nationalités et de classes qui donnent un cachet spécial à la vie politique lituanienne. A côté du noyau de population lituanienne il y a encore par endroits un pourcentage assez élevé d'individus d'autres nations, comme des Polonais, des Juifs et des Blancs Russiens. Le clergé des gouvernements de Kovno, de Suvalki et, en partie de Vilna, va la main dans la main avec la population indigène lituanienne qui appartient principalement à la classe paysanne. L'élément politique qui vient immédiatement après quant à la force est constitué par les nobles polonisés, propriétaires fonciers. A vrai dire, ce sont aussi des Lituaniens. Il est rare de rencontrer parmi eux de véritables Polonais; mais ils comprennent leur lituanisme d'autre façon que les Lituaniens nationaux. Aux temps polono-lituaniens ils se désignaient sous la rubrique de *gente Lituani, natione Poloni*, et c'est ainsi que la majorité des nobles propriétaires fonciers de Lituanie comprend encore aujourd'hui sa nationalité. La plupart sont adversaires du mouvement national lituanien, mais ceci plutôt à cause de leurs intérêts de classe qu'à

cause de la différence de nationalité. Les Juifs demeurent surtout dans les villes, où ils forment parfois plus de 50 pour 100 de la population. Le reste de la population urbaine, pour autant qu'elle est catholique a, elle aussi, adopté la langue polonaise du temps de la Pologne. Aux élections elle marchait de concert avec les propriétaires fonciers polonais. Ces derniers temps, les Lituaniens se sont fixés de plus en plus dans les villes; mais ils ne peuvent rien faire contre l'élément juif et polonais. Le nationalisme russe était représenté par les fonctionnaires et les autres privilégiés.

Ces nationalités différentes ne pouvaient pas entrer isolément en ligne de compte aux élections. Dans les gouvernements de Kovno et de Vilna les Russes choisissaient un député spécial. Le reste de la population de ces gouvernements, dont chacun est plus grand que la Prusse orientale, ne choisissait jamais que cinq députés. Ceux-ci ne sont pas élus par circonscriptions, mais par le gouvernement entier. Vilna, en tant que grande ville, choisit un député spécial. Suvalki, qui est presque aussi grand que l'Alsace-Lorraine, put envoyer deux députés à la première Douma; puis les droits des nationalités furent restreints, et depuis ce temps Suvalki n'a plus qu'un député.

Les électeurs sont divisés en trois catégories: les grands propriétaires fonciers, les paysans et

les habitants des villes. Chacune de ces trois classes nomme ses électeurs à part; ceux-ci nomment parmi eux, au scrutin secret, les députés dans le chef-lieu du gouvernement. La masse des grands propriétaires fonciers est polonaise, celle des petits propriétaires fonciers est lituanienne et celle des habitants des villes, juive. La plus forte classe d'électeurs peut choisir dans son sein tous les députés à élire. Le système censitaire est gradué partout en Lituanie, de telle sorte que la catégorie des grands propriétaires fonciers a plus d'électeurs que la classe des paysans.

Dans le gouvernement de Vilna, le pouvoir censitaire des grands propriétaires fonciers est si grand que leurs électeurs ont encore plus de voix que les paysans et les habitants des villes réunis. C'est pourquoi on n'a élu jusqu'à présent que des Polonais. Mais comme d'après le système d'élection il doit y avoir un député paysan, les Polonais ont choisi un paysan lituanien dévoué à leur cause et placé sous leur contrôle. Le député de Vilna est également polonais (nationaliste démocrate).

A Kovno aussi le pouvoir censitaire des grands propriétaires fonciers est plus grand que celui des paysans. Mais les électeurs de ces derniers, qui sont presque tous lituaniens, unis aux habitants des villes, ont un nombre de voix plus élevé que celui des grands propriétaires

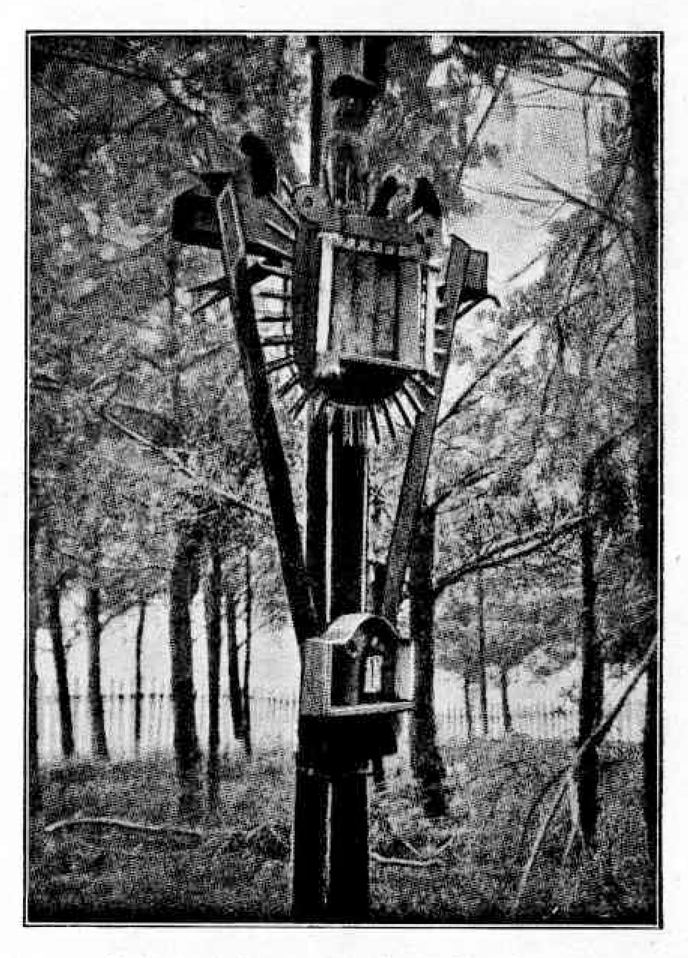
fonciers. A cet effet, les Lituaniens avaient l'habitude de s'arranger pour les élections avec les Juifs et garantissaient un député à ces derniers. De la sorte, les Lituaniens ont toujours eu la main à Kovno et les députés de ce gouvernement étaient et sont des Lituaniens nationalistes. Actuellement, ce sont les députés Itschas, Keinys et Januskevicius. Le cinquième député est un Polonais qui réussit à passer par suite de la désunion des Lituaniens et à cause de la faible majorité dont disposaient les Lituaniens et les Juifs réunis, environ trente-sept électeurs contre trente-cinq. Aux dernières élections de la Douma, les Lituaniens avaient aussi un électeur de la classe des grands propriétaires fonciers. Cela prouve que dans une partie du gouvernement (Birzé) la majorité des propriétaires fonciers se range parmi les Lituaniens et ne prend même pas ombrage de leur programme démocratique.

Malgré le nombre des grands propriétaires fonciers polonais et en dépit de ce fait que les deux districts sud d'Augustov et de Suvalki sont presque purement polonais et blancs-russiens, les Lituaniens sont si forts dans le gouvernement de Suvalki qu'ils firent passer leurs candidats sans peine aux quatre élections à la Douma. Le gouvernement est actuellement représenté par l'abbé Laukaïtis.

Aux quatre élections à la Douma on remar-

qua chez les Lituaniens cinq courants d'opinions divers : les social-démocrates, qui en Lituanie appartiennent à la branche radicale et glorifient le marxisme intégral, les démocrates qui penchent vers le socialisme réformateur soi-disant civilisateur, les libéraux aux tendances nationalistes, les catholiques nationalistes et les cléricaux. Seuls les social-démocrates et les démocrates se sont unis en des partis bien définis avec un programme déterminé jusque dans les détails. Pour le reste, on ne peut parler, en attendant, que de tendances. Parmi les députés lituaniens actuels, Keinys et Januskevicius appartiennent au parti démocratique, Ytschas appartient au parti national-libéral et Laukaïtis est clérical. Toutes les tendances politiques avaient leur presse, avant la guerre.

Les élections à la Douma ont donné les résultats suivants : A la première Douma (1906), on nomma en Lituanie quatre démocrates, deux libéraux et un clérical. Les social-démocrates boycottèrent les premières élections. Par contre furent élus à la seconde Douma cinq social-démocrates et deux démocrates. Les cinq députés du gouvernement de Kovno étaient des social-démocrates; ils furent choisis non comme représentants d'un parti déterminé, mais plutôt parce que les hommes les plus capables et les plus instruits étaient les plus grands en-



Croix funéraire au cimetière de Panosiskis.

(Du *Vaïras*)

nemis du gouvernement et se nommaient social-démocrates. Aux élections de la troisième Douma, le nombre des députés pour chaque nationalité fut abaissé. Au lieu de sept députés, les Lituaniens ne purent en avoir dorénavant que quatre. Ce furent trois démocrates et un social-démocrate. Il y a donc eu jusqu'à présent 22 mandats lituaniens, confiés à 14 personnes différentes. Pour les questions les plus importantes concernant le peuple lituanien, il y a union entre les députés, surtout au sujet de l'autonomie de la Lituanie, telle qu'elle a été proclamée au congrès de Vilna en 1905. Au début de la guerre, les députés lituaniens, anciens et actuels, formèrent une sorte de conseil national à Vilna. On remarqua à cette occasion que plusieurs anciens députés avaient au cours du temps fait la part des choses et qu'ils avaient évolué politiquement en bien des points. Sur les 14 députés, cinq étaient démocrates, trois libéraux-nationalistes, deux catholiques-nationalistes, deux social-démocrates, un clérical, et un sans parti défini. Il ressort de là avant tout que le nombre des social-démocrates s'est considérablement affaibli. Toutefois, le démocratisme est si général en Lituanie, qu'on n'attache plus aucune importance à cette étiquette. C'est une chose toute naturelle.

VI

L'église catholique en Lituanie

A l'occasion de son mariage avec Hedvige de Pologne, le souverain de Lituanie, Jagellon, s'était converti au catholicisme romain. Par des relations multiples avec les Russes et surtout par des alliances de mariages réciproques entre princes, son peuple s'était rapproché de la croyance orthodoxe. Toutefois la reine Hedvige chercha à gagner les Lituaniens à l'Eglise romaine. Jagellon en personne et son cousin Vytautas essayèrent de convertir les Lituaniens, naturellement rien que dans l'intérêt de l'Eglise romaine. De même, le Pape Grégoire XIII s'efforça plus tard de faire passer la Lituanie tout entière au catholicisme. Le Jésuite Pierre Skarga, célèbre orateur de la chaire polonais, fit des efforts dans le même sens. Le roi Sigismond III, catholique zélé, obtint en 1596 le retour de presque tous les évêques grecs de la métropole de Kiev à l'Eglise catholique. Ceci eut lieu au Synode de Brest-Lituanien (Brest-Litovsk) ; ils furent ainsi unis à l'Eglise romaine après que le Pape leur eut concédé le droit de garder le rite grec et le droit ecclésias-

tique oriental. A Vilna, l'Ordre des Basiliens renaquit à une vie nouvelle. Après le partage de la Pologne, Catherine II de Russie sévit énergiquement contre les diocèses uniates de Volhynie, de Podolie et d'Ukraine; ce n'est qu'en Lituanie que l'impératrice n'osa pas encore pousser jusqu'à l'extrême la démolition de l'Union en faisant fi des promesses qu'elle avait faites pendant les négociations du partage. Paul I fut doux. Par contre Nicolas I vit dans le catholicisme un grand danger politique pour l'état russe, et se promit bien de l'extirper le plus possible de son empire. Il trouva un aide approprié dans la personne du prêtre Siemaszko qui présenta au tsar un mémoire concernant la destruction de l'Eglise uniate et lui recommanda surtout de supprimer les cloîtres de Basiliens. Ce conseil fut suivi aussi rapidement que possible. 1831 fut une année de dures persécutions pour les Lituaniens, lorsqu'il fut clair que la population de Lituanie (surtout la noblesse et le clergé) sympathisait avec les Polonais dans leur révolte contre les Russes. On chercha, en russifiant l'Eglise, à transformer les catholiques *rétifs* en instruments dociles du gouvernement russe. Comme personne ne voulait se faire orthodoxe volontairement, on employa les moyens les plus simples et les plus primitifs pour inculquer aux catholiques la véritable conviction religieuse : des châtiments corporels et

de nombreux coups bien appliqués. Ce furent surtout les prêtres qui furent soumis à ce traitement. Les plus rétifs d'entre eux furent envoyés en Sibérie ou maintenus captifs dans des cloîtres orthodoxes. D'autres furent enterrés jusqu'au cou et comme ils ne se *convertissaient* pas, après une attente de plusieurs jours, on leur coupa la tête avec une faux. De 1830 à 1835, on força environ 3,5 millions de catholiques à passer à l'orthodoxie. L'Eglise catholique perdit d'énormes facteurs de civilisation. Le concordat qui depuis 1847 avait réglé la situation de l'Eglise catholique en Russie fut abrogé en 1866; depuis ce temps-là les relations avec le Saint-Siège sont rompues. Par conséquent seules les dispositions prises par le gouvernement russe sont déterminantes quant à la situation de l'Eglise catholique en Russie.

1864 marqua le début d'une nouvelle période d'oppression indicible. Le gouverneur général de Vilna, Mouravieff, s'est rendu digne du surnom impérissable de *« pendeur »* [1] grâce aux persécutions sanglantes de Lituanie. Il fit entre autres fermer toutes les écoles polono-lituaniennes; dans les écoles russes qu'on mit à la place, le maître, surtout le premier, devait être orthodoxe. Peu importait qu'il sût ou qu'il ne sût pas le lituanien. Le but de l'école était la russifica-

[1] Lors de la retraite de Vilna, les Russes ont aussi prudemment emporté la statue du *pendeur*. Sans quoi, la population lui aurait sûrement montré tout le respect qui lui était dû.

tion complète; on représentait la croyance orthodoxe aux enfants catholiques comme étant la plus désirable. Les faits historiques étaient déformés au mieux des intérêts russes. L'enseignement religieux aussi devait être fait en russe, l'histoire sainte devait être apprise en langue russe, même si elle n'était pas comprise du tout. Les prêtres avaient le droit de n'enseigner dans la langue maternelle que les prières populaires de tous les jours. Comme les enfants des écoles supérieures refusaient de prier en russe au commencement et à la fin des cours, les prières furent récitées en latin.

Le maître était la seule âme orthodoxe de l'école. Mais une icone russe devait y être pendue dans un coin. Cela agaçait les paysans religieux lituaniens, et à la première occasion ils mettaient un crucifix à l'école. Ils en étaient punis très sévèrement la plupart du temps. Pendant des années le prêtre n'eut pas le droit d'aller à l'école faire le cours de religion, car on voulait tenir éloignée de l'école l'influence du clergé. L'évêque, de son côté, défendait aux enfants catholiques d'aller à des écoles de ce genre. C'est ainsi que le système scolaire était complètement ravalé en Lituanie [1]. Les sermons catholiques

[1] Le 18 juin 1913, le prêtre député Laukaïtis a fait à la Douma les déclarations suivantes excessivement intéressantes au sujet du système scolaire en Lituanie et de l'insuccès de la politique de russification à l'école (le texte de ces déclarations est pris dans le *Journal de Prusse orientale*) : « Je m'en tiens à l'énumération des préjudices les plus grands, causés aux Lituaniens par l'administration scolaire et par les directeurs de l'enseignement

étaient presque toujours contrôlés par des agents à la solde de la police russe. L'ordonnance du 8 juin 1864 interdit non seulement la construction, mais aussi les réparations d'églises, de chapelles, d'autels et même des croix dans les campagnes sans l'autorisation des autorités civiles, autorisation qu'on devait parfois attendre

dans le pays lituanien. Le fameux système de russification appliqué en Lituanie de manière continue depuis les années soixante du siècle précédent, n'a rien amené de bon, hormis l'amère désillusion qu'ont éprouvée les sphères gouvernementales dans la poursuite de cette chimère irréalisable. Finalement, ce système n'a suscité parmi la population lituanienne que de l'amertume et du mécontentement pour le gouvernement. Au cours des siècles, l'âme lituanienne a eu à subir une lutte terrible; mais à l'époque de toutes les oppressions imaginables, non seulement le peuple lituanien n'a pas détruit son homogénéité, mais il l'a encore rendue plus étroite. Le sentiment national s'est renforcé de telle sorte que même les masses populaires lituaniennes sont, elles aussi, irréductiblement convaincues que la politique du gouvernement en général et celle du Ministère de l'Instruction publique en particulier a pour but final la russification et la conversion des Lituaniens à l'Eglise orthodoxe. En fait, les Lituaniens sont même frustrés des droits qui sont accordés aux autres peuples allogènes du nord-ouest qui habitent le sol lituanien. Dans les localités de population purement lituanienne on n'autorise exclusivement que les Russes orthodoxes à occuper les chaires d'enseignement, les Lituaniens n'en ont le droit que comme adjoints et là où il y a deux maitres. Toutefois le nombre de ces Lituaniens est excessivement infime. Ou bien les maitres russes ne savent pas du tout le lituanien ou bien ils ne savent que l'écorcher. En présence d'une telle composition du corps enseignant, les souverains ordres du 1/18 Mai 1905 et du 22 avril 1906 concernant l'enseignement en lituanien et en calcul n'ont eu naturellement qu'un résultat absolument nul.

Malgré les efforts faits par les instituteurs pour inculquer l'esprit russe aux jeunes Lituaniens dès leur plus tendre enfance, malgré toute leur pression et leur peine pour obtenir la russification, on n'atteint partout au contraire que des résultats négatifs, voire même totalement opposés. Dans les basses classes, les enfants lituaniens ne comprennent pas ce que le maitre veut leur expliquer. L'enseignement ne fait que végéter et l'école ne donne pas la moitié des résultats qu'on serait en droit d'attendre d'une bonne organisation du système scolaire. Quant les enfants lituaniens quittent l'école et laissent les livres d'école, ils demeurent ce qu'ils étaient auparavant: ils parlent leur langue maternelle,

des années et souvent même en vain. L'Etat ne donnait aucune subvention pour les dépenses, bien qu'il eût confisqué beaucoup de terres et de bâtiments ecclésiastiques. L'ordonnance du 24 janvier 1866 défendit aux catholiques d'organiser des processions publiques dans les villes et les villages où il y avait des églises orthodoxes. Là où il n'y en avait pas, des processions pouvaient avoir lieu plusieurs fois par an avec la permission du Gouverneur général. Conformément à la circulaire du 24 octobre 1894, on ne pouvait pas, aux cortèges d'enterrement, chanter des chants religieux ni porter des drapeaux ou des images saintes. On défendait aux ecclésiastiques non seulement les réunions, mais aussi les visites réciproques entre camarades, à moins de permission spéciale du commissaire de district ou du gouverneur. En 1861 le gouvernement avait ordonné que les soi-disant « *ser-*

chantent leurs lieds populaires, prient dans la langue qu'ils ont apprise au berceau; ils prennent les coutumes, les traditions et les mœurs de leur peuple. Rien, pas une trace de sentiment national russe ne reste dans cette jeunesse loyale. Elle ne rapporte de l'école que le sentiment amer de l'oppression que subit sa langue populaire et maintes fois aussi sa religion.

Les Lituaniens sentent dans le maître russe un homme qui n'est uni à eux par aucun lien, ni par son existence, ni par sa patrie. Bien plus, ils voient en lui un fonctionnaire qui cherche à russifier et qui veut faire de leurs enfants des orthodoxes. Le clergé lituanien se tient à l'écart de tous les efforts séparatistes, à l'écart de toute propagande politique ou confessionnelle quelconque, il n'a rien fait de repréhensible.

Les intérêts de l'empire russe et la dignité du peuple russe, j'ose l'espérer, exigent que le ministère de l'instruction publique renonce une fois pour toutes à la poursuite du rêve irréalisable que constitue la russification de la Lituanie, et emploie ses forces morales et intellectuelles aux besoins réels de l'Empire russe.

vices divins complémentaires » aient lieu en langue russe, au moins aux jours de fêtes, mais là il se heurta à une résistance des plus violentes. Naturellement toute société était interdite, qu'elle fût créée dans l'intérêt de la religion, de la bienfaisance, de la science, de l'agriculture ou des secours mutuels. Tous les enfants issus de mariages mixtes devaient être élevés dans l'orthodoxie, et le prêtre catholique qui baptisait un de ces enfants sur le désir des parents était sévèrement puni. Les cloîtres furent fermés et déclarés biens d'Etat ainsi que les terres qui en dépendaient. Seule une infime minorité resta maintenue à sa destination première. Le cloître des Bernardins à Kretinga fut transformé en pénitencier pour les ecclésiastiques catholiques. En 1893 on ferma par la force l'église du cloître catholique de Kraziaï et les cosaques blessèrent et tuèrent des centaines de catholiques qui défendaient leur vieille église; les survivants furent condamnés à des peines sévères de plusieurs années. A Kovno, l'hôpital municipal et le gymnase avec l'église orthodoxe étaient autrefois un couvent de Dominicains et le palais de l'évêque russe un cloître de Jésuites.

A la suite de l'ukase de Pâques 1905, qui autorise le passage de l'Eglise d'Etat russe à une autre confession, il y eut en Lituanie de nombreuses conversions à l'Eglise catholique. La circulaire du Ministère de l'Intérieur en date du

31 octobre 1905 fait connaître ce qui suit quant aux droits de l'Eglise orthodoxe : « En ce qui concerne le passage ou le retour à l'Eglise orthodoxe, l'Eglise dominant dans l'Empire a le droit imprescriptible de prendre toutes les mesures légales et d'employer toute son influence morale pour conserver ou ramener à l'orthodoxie ceux de ses membres qui se détournent ou se sont détournés d'elle. A ce point de vue l'administration du gouvernement doit prêter assistance de toute manière au clergé orthodoxe et veiller à ce que les rénégats de l'Eglise orthodoxe qui voudraient revenir dans son sein n'en soient pas retenus ou empêchés par des individus d'autres religions. La sortie de l'Eglise orthodoxe et le passage à une autre confession chrétienne n'entraînent pas de persécutions et n'ont pas de suites préjudiciables, ni au point de vue personnel, ni au point de vue du droit civil.

« Dans un mariage, si l'un des époux quitte l'orthodoxie et que l'autre y reste fidèle, tous les enfants restent aussi orthodoxes; mais si toutefois les deux époux quittent cette religion, les enfants au-dessous de quatorze ans suivent leurs parents, les autres restent fidèles aux croyances qu'ils ont eues jusqu'alors. Quiconque veut passer de l'orthodoxie à une autre confession doit en faire part au gouverneur, lequel en réfère d'abord à l'évêque orthodoxe et quatre

semaines après aux autorités ecclésiastiques de l'autre religion. Dans l'intervalle, les autorités orthodoxes peuvent user de leur influence sur le converti. » — On voit que la conversion n'était pas encore devenue chose tout à fait simple.

L'Eglise catholique de Lituanie comprend trois grands évêchés, celui de Vilna (gouvernements de Vilna et de Grodno), celui de Samogitie (gouvernements de Kovno et Courlande) et celui de Seïnaï (Suvalki et une partie de Lomza). L'évêché de Vilna, fondé à l'instigation de Jagellon, par une bulle du Pape en date du 12 mars 1388, comprend 14 doyennés avec 200 paroisses pour le gouvernement de Vilna et 9 doyennés avec 111 paroisses pour le gouvernement de Grodno. La population catholique est de 1.392.341 âmes, ayant à leur tête 535 prêtres; un prêtre doit donc s'occuper d'une moyenne de 2.603 âmes. Il y a quatre couvents : un couvent de moines à Grodno et trois couvents de nonnes à Vilna, Grodno et Slonim avec 19 sœurs.

La fondation de l'évêché de Samogitie a été décidée au Concile de Constance. Le premier évêque, Mathias de Trakaï fut présenté par le grand-duc Vytautas et consacré en 1417. Le siège de l'évêché fut d'abord à Medininkaï, puis à Varniaï et depuis 1865 à Kovno. Le diocèse a une superficie de 67.927 km² et comprend dans

le gouvernement de Kovno 17 doyennés avec 108 paroisses et 1.262.857 âmes dirigées par 594 ecclésiastiques. En Courlande, il y a deux doyennés, 18 paroisses avec 43 prêtres et 93.524 âmes. Dans tout le diocèse il y a 219 églises et 152 églises filiales ; chaque prêtre doit s'occuper de 2.129 âmes. Il y a un couvent de moines avec deux moines à Kretinga (pénitencier) ; les deux couvents de nonnes (à Kovno et à Krakés) hébergent 35 religieuses. 70 ecclésiastiques environ ont dû abandonner leurs paroisses pendant la guerre et partir avec les Russes. En chiffres ronds il y a 25 bâtiments d'églises qui sont complètement démolis.

L'Evêché de Seinaï ou d'Augustov comprend 7 doyennés avec 93 paroisses et 446.367 âmes dans le gouvernement de Suvalki, et 4 doyennés avec 56 paroisses et 249.056 âmes dans le gouvernement de Lomza. Il y a dans le diocèse 128 églises paroissiales, 21 églises filiales et 91 chapelles. Chacun des 352 ecclésiastiques a 1.976 âmes à sa charge. Parmi les ecclésiastiques, il y a 273 Lituaniens et 79 Polonais. A Lomza et à Szczuczyn il y a des couvents de nonnes avec 23 religieuses. Il y a donc en tout pour les trois diocèses lituaniens catholiques 44 doyennés, 658 églises paroissiales, 173 églises filiales, 91 chapelles publiques, 1.524 ecclésiastiques, 3.444.136 fidèles, 2 couvents de moines avec 2 moines et 7 couvents de nonnes avec 77

religieuses. Chaque prêtre a à sa charge 2.274 âmes, chaque paroisse 5.234, chaque église 4711.

Les curés sont des fonctionnaires de l'état civil qui doivent tenir et remplir les registres officiels de l'état civil. Les églises possèdent la plupart du temps des terres dont le prêtre doit tirer parti. En outre, ce dernier reçoit de l'Etat un traitement de 275 roubles; les vicaires et les chapelains n'ont habituellement pas de traitement, ils subviennent à leurs besoins grâce aux menus dons des fidèles. Les ecclésiastiques sont nommés par l'évêque et confirmés dans leurs fonctions par le gouverneur civil. La formation de paroisses nouvelles est subordonnée à l'assentiment du Ministre de l'Intérieur. Les paroisses sont parfois très grandes, elles ont jusqu'à plus de 10.000 âmes, avec une superficie correspondante. Le Pape choisit l'évêque parmi les candidats que lui présente le gouvernement russe. L'évêque a le rang de général, l'Etat lui accorde un traitement et il a la jouissance des terres qui dépendent de l'évêché. Les nominations d'ecclésiastiques faites par l'évêque ont besoin d'être confirmées par le Gouverneur; les nominations des membres du chapitre et des professeurs au séminaire doivent être approuvées par le Ministre. Le consistoire du diocèse, composé de cinq ecclésiastiques, a à sa charge tout ce qui concerne l'état civil. Le clergé est préparé dans les séminaires du diocèse, dont les matières d'en-

seignement correspondent en Lituanie à celles des autres pays; on y ajoute seulement la littérature et l'histoire russes. Les séminaires ont des propriétés foncières et reçoivent des subsides de l'Etat. En 1913, il y avait à Seinaï 93 séminaristes; à Vilna et à Kovno on ne doit pas préparer plus de 150 ecclésiastiques. La plupart du temps les séminaristes sont surveillés par des agents du gouvernement; plusieurs ont été chassés du séminaire parce qu'ils n'étaient pas sûrs. Le Saint-Siège ne peut avoir de relations directes avec les évêques de Lituanie, il doit passer par le département des affaires confessionnelles au Ministère de l'Intérieur. Il manque un centre religieux à la Lituanie, car la question de la création d'un archevêché soulevée au XVIII[e] siècle est tombée à l'eau depuis. Les synodes provinciaux ont besoin, eux aussi, de l'autorisation des autorités supérieures. Les synodes diocésains sont inconnus en Lituanie.

Le clergé s'acquitte de ses fonctions dans le soin des âmes en administrant les sacrements, en prêchant et en faisant le catéchisme; ces derniers temps, il a aussi collaboré au service de l'organisation et de la presse. L'ecclésiastique a sur la population lituanienne une influence énorme qui est due surtout à la confession. Le Lituanien est pieux en général, porté à la contemplation mystique et plein de confiance pour son directeur de conscience. Le soin des âmes est souvent rendu plus pénible par ce fait qu'il

y a des ecclésiastiques qui ne connaissent pas ou pas toujours suffisamment la langue du peuple (ce cas n'est pas rare non plus en Lituanie prussienne); les visites aux malades sont souvent rendues très pénibles par la distance et le mauvais état des routes. Le sermon surtout est très apprécié des Lituaniens. Malheureusement il n'y a pas eu de livres de sermons modèles pendant la défense d'imprimer. Aux séminaires de Kovno et de Seïnaï, les séminaristes se sont servis de manuels de sermons écrits à la main et il n'y a que dix ans que le lituanien est réintroduit au séminaire de Vilna.

L'enseignement du catéchisme ne se fait pas qu'à l'église, les visites pastorales d'usage en Avent, que font les prêtres chez les fidèles de la paroisse, sont de bonnes occasions pour eux d'enseigner le catéchisme aux enfants.

Depuis 1905, le clergé catholique lituanien participe avec zèle à la création de bibliothèques et de salles de lecture paroissiales, à la formation de sociétés pour la fréquentation scolaire et pour la lutte contre l'alcoolisme et aussi pour la publication de journaux catholiques. La sociétéd'éducation *Saulé*, dirigée par des prêtres, outre une école normale à Kovno, entretenait comme l'établissent de nouveaux rapports, environ cinquante écoles moyennes et environ quarante bibliothèques. La société catholique de tempérance *Blaivybé* a 40.000 membres, la so-

ciété de *St-Casimir* pour propager les bonnes lectures, 10.000 membres. Le clergé s'occupe aussi activement des sociétés économiques. Ces dernières années, quelques ecclésiastiques avaient fait de la colonisation avec succès, ils avaient acheté des domaines, les avaient partagés et les avaient recédés à de petits propriétaires lituaniens. Les prêtres sont aussi au premier rang en ce qui concerne le relèvement du peuple au point de vue national. Des ecclésiastiques sont toujours mêlés, en tant que promoteurs, aux représentations théâtrales lituaniennes, aux concerts, aux fêtes populaires, et aux autres manifestations. Ce sont de véritables porteurs de l'idée nationale lituanienne, et par suite ce sont eux aussi que les chauvins polonais haïssent le plus.

VII

Le protestantisme en Lituanie

Dès le début de la Réforme, la Lituanie et la Pologne devinrent un refuge pour beaucoup de protestants persécutés à cause de leurs croyances dans les différents pays de l'ouest. Sigismond-Auguste, grand-duc de Lituanie depuis 1544 et, depuis 1548, également roi de Pologne, était, bien que catholique, très indifférent en matière de religion. Nicolas Radziwill (le Noir), prince lituanien qui inclinait au protestantisme, jouissait auprès de lui d'une faveur illimitée. Grâce à sa puissance et à sa richesse, il exerçait une influence sur la noblesse lituanienne qui, en partie, était à son service, ou bien en dépendait d'autre façon et espérait obtenir des avantages grâce à lui. Lorsqu'en 1553 Radziwill passa ouvertement à l'Eglise réformée, la noblesse lituanienne se joignit à lui, d'autant plus que le prince faisait de la propagande pour le calvinisme par tous les moyens dont il disposait et qu'il avait introduit cette croyance dans ses vastes domaines et dans les



Antanas Zemaïtis (Zmudzinavicius). Sur le Tumulus.

(Du *Vaïras*)

biens d'Etat soumis à sa surveillance. On fonda vite un certain nombre d'écoles protestantes (gymnases à Kédaïniaï ou Keïdany, Vilna, Loutzk) et plusieurs imprimeries, qui donnèrent une littérature protestante considérable. Des artisans protestants allemands étaient venus aussi auparavant en assez grand nombre en Lituanie pour obtenir un salaire rémunérateur auprès des magnats qui y vivaient dans une plantureuse abondance. Ils ne s'étaient pas trompés non plus; mais, dans les villes qui jouissaient du droit de Magdebourg, ils étaient devenus des bourgeois et des marchands de marque et avaient acquis une belle fortune.

Outre les flagellés et les béguines, la doctrine de Jean Huss avait acquis une influence particulière, La doctrine de Luther s'était introduite également en Lituanie, surtout grâce aux relations actives avec l'Allemagne. Elle devint prépondérante dans les villes, alors que la doctrine de Calvin dominait à la campagne; la noblesse s'était ralliée en partie à cette dernière et aussi en partie à la doctrine de Bohême. Toutefois, l'union ne régnait pas parmi les protestants.

Ce fut surtout le duc Albert de Prusse qui s'intéressa à l'expansion de la doctrine protestante en Lituanie; il entretint une correspondance active avec Nicolas Radziwill et avec quelques érudits lituaniens de Vilna, aussi avec

la communauté allemande de cette ville qui lui demanda des prédicateurs allemands [1].

La situation des protestants devint mauvaise lorsque Sigismond III, catholique zélé, monta sur le trône de Pologne. Sans doute avait-on assuré, à la diète de Varsovie, en 1873, des droits égaux pour toutes les confessions chrétiennes, toutefois l'évêque de Vilna avait déjà appelé les Jésuites à son aide, lesquels ouvrirent, en 1570, le premier collège pour trente membres de la Compagnie. A leur instigation, l'école de Vilna fut élevée au rang d'université.

Le gouvernement prit des mesures rigoureuses contre les dissidents. En vertu de la loi, les temples durent être mis de nouveau à la disposition des catholiques. On confisqua chez les marchands les livres protestants et on les détruisit; les hauts emplois royaux ne furent accordés pour ainsi dire qu'aux catholiques, et les protestants n'eurent accès qu'aux charges inférieures. Des masses de protestants revinrent à l'Eglise catholique et parmi eux aussi quatre fils du prince Nicolas Radziwill sur cinq. Les luthériens furent les plus courageux; ils élevèrent de nouveaux temples et bâtirent des écoles, bien que pauvrement aménagées. Christophe Radziwill institua une église de la confession d'Augsbourg à Birzé.

[1] Cf. la monographie de Wotschke sur Abraham Culvensis. *Documents pour l'histoire de la Réforme en Lituanie*. Altpr. Monatschrift XLII, 3 et 4.

Les protestants espéraient toujours être de nouveau protégés par l'Etat. Mais en vain. En 1640, on ferma le temple et l'école des calvinistes à Vilna. Ils ne purent avoir de chapelle pour le service divin qu'au cimetière et leurs pasteurs furent molestés à maintes reprises.

Malgré trente-six séances, le Colloquium charitativum de Thorn (1645), entre catholiques et trois sectes protestantes, ne put établir l'union.

En dépit des terribles invasions des Tatars et des Cosaques (sous Chmielnitzki), qui emmenèrent 800.000 prisonniers de Lituanie et de Pologne, les calvinistes lituaniens étaient très actifs. Ils tenaient régulièrement des synodes à Vilna, et fondaient des écoles et des églises. Après l'invasion suédoise, l'oppression devint plus forte que jamais. Un temple démoli put être rebâti à Vilna grâce à une subvention considérable de la margrave Anne de Brandebourg née princesse Radziwill. En 1702, à Schoden, les Polonais catholiques massacrèrent presque tous les luthériens, un pasteur succomba à leurs mauvais traitements. Un édit de Pierre le Grand contre l'oppression des protestants (1724) ne put pas davantage amener d'amélioration durable de leur situation.

Ce n'est qu'après les partages de la Pologne à la fin du XVIIIe siècle, que la situation religieuse de Pologne s'apaisa. Un *Synode provin-*

cial du grand-duché de Lituanie à Birzé (1784) s'appuie sur la volonté « de notre très auguste monarque et des puissances garantissantes, volonté d'après laquelle les fidèles de la confession d'Augsbourg doivent avoir et instituer leur propre forum sans immixtion de la confession helvétique! » Plus tard, il se fonda à Vilna un consistoire sur le modèle d'un synode général, aussi bien pour les communautés luthériennes que pour les très nombreuses communautés réformées. Toutefois, en 1830, les communautés luthériennes furent rattachées au consistoire de Courlande, alors que les réformées gardaient leur consistoire de Vilna. Depuis, le protestantisme s'est quelque peu figé en Lituanie. La plupart du temps les communautés protestantes n'avaient pas de noyau parmi les gens du pays et leurs membres, accourus de tous les pays du monde, n'étaient nullement sédentaires. Ce n'est qu'à partir de 1885 que la vie religieuse s'accroît par la création d'un synode à Bialystok, auquel se rallient dix-sept communautés avec dix-huit pasteurs. On discutait sur un thème religieux devant l'assemblée des membres de la communauté, on cherchait à élever le niveau du peuple au point de vue civilisation et morale et on s'efforçait surtout de réformer l'enseignement religieux. Ce dernier était en de très mauvaises conditions, car le gouvernement russe avait prescrit l'emploi du

russe pour l'enseignement et n'avait réservé qu'un petit nombre d'heures pour l'éducation religieuse de la jeunesse. Ce n'est qu'à partir de 1905 que l'on put employer la langue maternelle pour l'enseignement. Les livres lituaniens étant défendus de la façon la plus sévère depuis 1865, les protestants lituaniens ne pouvaient employer ni bible ni livres de chants; les livres liturgiques furent aussi confisqués aux prêtres sans autre forme de procès. Ils n'avaient qu'à se féliciter de s'en tirer sans être punis. Ce n'est qu'en 1904 que cette défense sévère fut levée et alors le clergé s'efforça avec zèle de rattraper le temps perdu. Des journaux de communauté et des calendriers chrétiens furent répandus en quantité et lus volontiers. Une vie nouvelle et fraiche était en train de naitre lorsque survint la guerre.

Le diocèse actuel de Vilna, à la tête duquel se trouve le vieil et vénérable Prévôt Dobbert à Kovno, est immense quant à sa superficie. Dix-sept communautés sont de son ressort (Vilna, Zeymelé, Kovno, Neudorf, Tauragé, Schoden, Birzé, Kédaïniaï ou Keïdany, Vitebsk, Mohilev, Chavli, Bialystok, Grodno, Minsk, Kretinga, Poneveje et Struschan) parmi lesquelles certaines comptent plus de 14.000 membres (Tauragé). Elles constituent un assemblage bigarré de nationalités et de classes diverses; on y trouve des fonctionnaires, des bour-

geois, des paysans et des ouvriers, des Lituaniens, des Allemands, des Polonais, des Lettons, des Esthoniens et même un petit groupe de Russes qui étaient français à l'origine. Le chiffre total des protestants du diocèse de Vilna s'élève à 77.850, dont la moitié environ a pour langue le lituanien.

Pendant ces dernières années, la politique du gouvernement russe s'est efforcée ouvertement de refouler l'élément protestant et surtout l'élément allemand en employant tous les moyens possibles. Cette politique est maintenant enrayée dans la plus grande partie du territoire.

VIII

Langue et littérature lituaniennes

Les profanes classent souvent, mais complètement à tort, la langue lituanienne parmi les langues slaves. Sans doute il fut probablement un temps où les peuples lituaniens ou baltes avaient des rapports plus étroits avec les peuples slaves. Cependant, une scission s'est déjà opérée à l'époque préhistorique dans cette unité lituano-slave, et aussitôt après les deux nationalités se sont développées tout à fait séparément et différemment pour donner les unités également préhistoriques des peuples slaves et des peuples baltes. Puis de l'une des branches est sortie la foule des peuples et des langues slaves, de l'autre quatre variétés du groupement ethnographique lituanien, les Prussiens (détruits dans des combats contre l'Ordre et complètement disparus au XVII[e] siècle), les Jotvingiens, qui semblent s'être maintenus en partie dans le sud de la Lituanie (Dzoukiens), les Lettons et les Lituaniens proprement dits.

«En ce qui concerne l'euphonie et l'antiquité, la langue lituanienne se place bien au dessus de toutes les langues modernes » (Bezzenberg)

et constitue un trésor sans pareil aussi bien pour la science que pour les Lituaniens en tant que peuple. Elle est véritablement un des principaux moyens de reconstruction des anciens rapports linguistiques et ethnographiques. [1]

C'est justement à leur langue que les Lituaniens doivent l'attention qu'on leur a prêtée ces derniers temps. Le professeur Schleicher dit : (Grammaire lituanienne, introd.) : « Le slave, le lituanien et l'allemand sont particulièrement proches et forment un tout. Le lituanien est à un très ancien degré de flexion, c'est-à-dire

[1] On se rend compte de la richesse de formes de la langue lituanienne par ce fait qu'elle possède 7 cas de déclinaisons, et à côté du singulier et du pluriel encore un duel, et plusieurs suffixes tenant lieu de prépositions; dans la conjugaison les verbes sont en « mi » (comme en grec); les diverses constructions des participes sont remarquables. Parmi les langues actuellement disparues, le trakien et le phrygien en étaient les plus rapprochés. Un bon observateur des Lituaniens écrivit un jour : Par ses formes pleines et sonores, leur langue rappelle le grec de façon si frappante que dans un sermon lituanien on s'efforce de comprendre de façon aussi inutile que continuelle, car on se figure que l'orateur parle grec. La sonorité douce et harmonieuse, plus encore la vie sensitive manifestées par la langue rendent celle-ci chère et précieuse — L'érudit philologue polonais Karlovicz déclare : Si on cherche à se rendre compte de ce qui caractérise les mots purement lituaniens, on ressent une impression puissante : les sons et les terminaisons rappellent à chaque pas les tons antiques des Hindous, des Perses, des Grecs, des Romains, des Goths, des Celtes et de nos ancêtres, les fils de Slava. Beaucoup d'expressions lituaniennes sonnent exactement comme en sanscrit; cette impression devient plus vivante si l'on entend de la bouche d'un simple paysan des formes que, grâce au charme de l'antiquité, nous sommes habitués à considérer comme des choses de l'histoire ancienne, des choses mystérieuses et vénérables, des mots que la grande aïeule aryenne chuchotait à nos ancêtres au berceau de notre race glorieuse ! — Et le géographe français Elisée Reclus écrivait dans sa *Nouvelle géographie universelle* (1880) : « Si, dans l'ensemble général des peuples on devait juger de la valeur d'un peuple d'après la beauté de sa langue, les Lituaniens seraient au premier rang des habitants de l'Europe. »

qu'il s'est en grande partie tenu à l'écart de ces changements flexionnels qui, au cours des âges, se sont opérés dans les autres langues; sous ce rapport il est surtout supérieur au slave; de toutes les langues vivantes indo-européennes, c'est le lituanien qui présente de beaucoup la plus grande ancienneté de flexion.» Des philologues de renom se sont occupés de recherches linguistiques lituaniennes, parmi eux les érudits allemands Schleicher, Leskien, Brugmann, Geitler, Kurschat, Bezzenberger, Wiedemann, etc; les Français de Saussure, Meillet, Gauthiot, etc.; les Russes Fortunatoff, Alexandroff, Sokoloff, etc .

A côté de la langue, la littérature populaire lituanienne est extraordinairement intéressante et captivante. Nous y rencontrons une abondance formidable de chants populaires (daïnos), de contes, de dictons et de devinettes. Lessing s'est *«infiniment amusé»* en lisant des daïnos : « Quel esprit naïf! Quelle attrayante simplicité! » Herder publia une traduction libre de huit daïnos dans ses chants populaires (1769). Dans son opéra *La Pêcheuse*, Goethe a introduit une daïna (celle que l'on caractérise du nom de *poème de situation)*. Le chant lituanien qui décrit presque toutes les situations de la vie humaine, qui entonne toutes les modalités du sentiment, qui touche à tous les genres poétiques affecte pour la plupart du temps un

caractère lyrique; toutefois on y trouve assez fréquemment des échos épiques ayant trait au cours de l'histoire lituanienne, à des vieux faits héroïques [1]. Le chant populaire lituanien est noble et pur; on y chercherait en vain des choses triviales. Il présente de petits tableaux tout éclatants de gentillesse et de charme. Le caractère de mélancolie, de passivité, de naturel domine en lui. Il vous fait jeter un regard profond sur le caractère délicat et sensible du peuple lituanien, dans sa conception toute simple de la vie, sa tranquille résignation dans le malheur et son fidèle attachement aux mœurs et coutumes de sa patrie. Les daïnos nous révèlent l'âme du peuple lituanien telle qu'elle est, qui, si on l'observe bien, est tantôt poussée à la raillerie, tantôt mélancolique, mais reste toujours fidèle aux vrais sentiments intimes. Le professeur Baudouin de Courtenay a édité (1880) à Kasan trois volumes de 1032 chants populaires lituaniens, l'Académie des sciences à Pétersbourg (1883) 1.100 chants de noces, la Société littéraire lituanienne à Tilsit 592 *Dainû balsaï*, mélodies lituaniennes (1886 et 1889, l'Académie

[1] Le chroniqueur samogitien lituanien Stryjkovski raconte dans sa chronique que, dans son temps (au 16e siècle), les paysans lituaniens chantaient des lieds populaires à sujets historiques sur le prince Daumantas (Dowmont), Hurda Ginvilovicz et la bataille de Kovno (1362) contre l'Ordre et qu'ils élevaient une complainte de guerre (Rauda), où l'on disait : « Ce que nous déplorons, ce n'est pas tant le château que les braves guerriers qui y trouvèrent la mort dans les flammes. » Ces plaintes à propos des 3000 Lituaniens brûlés vifs, subsistent encore aujourd'hui dans les daïnos.

de Cracovie (1900) 1.785 mélodies et chants populaires, l'Académie des sciences finnoises, par l'intermédiaire du professeur Niemi (1912), 1.145 chants populaires. L'abbé Juszkievicz a compilé et publié plusieurs milliers de chants; des érudits allemands aussi, comme Rhesa, Nesselmann, Schleicher, Bezzenberger, Tetzner, etc., leur ont porté l'intérêt le plus grand.

Les œuvres populaires en prose ne sont pas beaucoup moindres que la tradition poétique du peuple lituanien. Ce sont surtout des contes, des fables, des devinettes et des dictons. A côté des actifs collectionneurs allemands Schleicher, Bezzenberger, etc., le Dr Basanavicius a publié (1902-1904) cinq volumes de légendes et de contes. Ces recueils sont surtout continués aujourd'hui par la jeunesse estudiantine et publiés dans les organes *Ateitis*, *Pavasaris* et *Ausriné*. Les autres matériaux sont gardés par la *Société scientifique des Lituaniens* de Vilna.

Ce que les Lituaniens possédaient de temps immémorial comme trésor intellectuel se réduisait aux traditions verbales populaires, ils n'avaient pas de littérature nationale écrite. Ce n'est qu'en 1547 que parut le premier livre lituanine à Königsberg; c'était une traduction du petit catéchisme luthérien de Martin Vaitkunas-Mazvydis, plus tard curé lituanien de Ragnit. Jusqu'au XIXe siècle et même au commencement de celui-ci, la littérature prusso-litua-

nienne a presque exclusivement des tendances religieuses, si l'on fait exception des poésies de Christian Donalitius [1], curé de Tolminkiemis († 1780) qui, encore avant Klopstock, composa un assez gros ouvrage, l'*Année*, où il décrit de très intéressante façon les souffrances et les joies, les fêtes et les coutumes des paysans au dur travail. La littérature nationale lituanienne doit sa naissance surtout au travail de grands lituaniens à culture académique, dont plusieurs sont même devenus professeurs à la jeune uni-

[1] A l'occasion de l'inauguration du monument élevé en mémoire de Donalitius au Parc de Lasdyneliaï, district de Pilkalnis ou Pillkalen, lieu de naissance du poète, son biographe, le Dr Tetzner, de Leipzig, l'a chanté en ces vers :

La foule des poètes lituaniens garde un silence glacial [peuples.
Cependant que dans la gracieuse ronde retentit le chant des
Ce pays était pour le peuple allemand un monde lointain,
Entouré de sombres nuages, inhospitalier, sillonné de loups.
— Alors une étoile auguste, toi, Donalitius,
Vint nous saluer, annonciateur et glorificateur de ton peuple.
Fils de paysan, tu t'élevas devant nos yeux,
Entouré de pourpre éclatante, et devins roi des poètes. [lande,
— Voilà que s'ébat aux champs, au jardin, à la maison, sur la
Malgré la corvée pénible, une race vaillante dans la joie et la
douleur.
Le maire abrège les durs travaux par son esprit et ses farces.
Qui chevauche là dans la rue ? Celui qui vient inviter aux noces
[s'approche.
— La quenouille se tait; allons, de l'alus, de l'hydromel et de la
La jeune fille court à la klété et tresse la couronne de rues. [danse!
La kanklys retentit. Elle a un son mélancolique, doux et intime.
Le chant de la daïna se module comme celui d'un rossignol.
— C'est ainsi qu'en de riches couleurs tu nous a dépeint ta patrie
Fidèlement et avec force. Sois en remercié !
Et les figures de tes œuvres, elles prouvent joyeusement
Malgré des puissances contraires (que) Tu vivras éternellement.
— Nous cependant, nous te consacrons des couronnes aux chênes
et aux bouleaux
Où au printemps de ta poésie tu as rêvé ton rêve de jeunesse.
Près de ton monument, l'Allemagne aujourd'hui tend la main à
La grande patrie te salue de toutes ses contrées [la Lituanie

versité de Königsberg (St-Rapagelanus, Abraham Culvensis, etc.). En Lituanie proprement dite, deux tendances littéraires se sont fait jour, mais toutes les deux de caractère religieux : une tendance protestante et une tendance catholique. Peu après la Réforme, la croyance protestante s'était répandue surtout parmi la noblesse, mais aussi chez les paysans, grâce principalement à l'action du prince Radziwill de Samogitie.

Les protestants lituaniens ont édité dans leurs imprimeries spéciales divers ouvrages considérables à sujets édifiants. Ils n'avaient même pas craint d'aborder une édition complète de la Bible, mais leurs moyens ne furent pas suffisants et l'ouvrage resta inachevé. La tendance catholique dépendait, elle aussi, complètement de l'Eglise. Dauksza, chanoine de Samogitie, qui édita d'abord le catéchisme des Jésuites de Ledesme (1595) et ensuite un gros *postillarum liber* de valeur, demanda pour le lituanien les mêmes prérogatives littéraires que pour le polonais et le latin; il voulait voir dans la langue d'un peuple le véritable joyau de sa puissance, la gloire du pays et le premier pas vers son instruction. Dans l'avant-propos de son « *postillarum liber* », il déclare composer et publier ses écrits en lituanien dans le but d'éveiller chez ses frères, les boïards de Lituanie, l'amour de la langue maternelle délaissée. Singer les langues

étrangères et délaisser la sienne lui semble une chose contre nature, et c'est pour lui comme « si le bouc voulait rugir comme le lion, le corbeau chanter comme un rossignol et le rossignol croasser comme le corbeau ». Le Jésuite Sirvydas ou Szyrwid de Vilna composa en 1629 le premier dictionnaire lituanien et édita le premier recueil de sermons, *Punktai Sakymû*. L'évêque lituanien Giedraïtis donna le Nouveau Testament à ses compatriotes en 1816. A cette époque il ne manqua pas non plus déjà de travailleurs théoriques de la langue lituanienne. La première grammaire lituanienne parut en 1633. Le boïard de Raseïniaï, D. Poska composa des poésies en style pseudo-classique. Simon Stanevicz, professeur à l'université de Vilna publia en 1829 un recueil de daïnos lituaniennes et en écrivit aussi lui-même.

Ont travaillé à la littérature profane lituanienne avec un succès particulier Simon Daukantas, auteur de l'*Histoire de Lituanie* et *Manière d'être (tableau de mœurs) des Lituaniens*, l'évêque Valancius ou Wolonczwski, auteur extrêmement fécond de récits religieux et moralisateurs (Zemaicziû Vyskupysté = Evêché de Samogitie), l'évêque Baranauskas, auteur de la merveilleuse poésie de grand style *Anyksciû Silelis* (la lande de Anyksciaï), le Dr Kudirka, feuilletonniste, poète moderne et nationaliste, anticlérical, traducteur de Schiller (Pucelle

d'Orléans et Guillaume Tell) et de Byron, le Dr Pietaris, auteur du grand récit historique *Algimuntas ou les Lituaniens au XIIIe siècle*, A. Guzutis, dramaturge, auteur de plusieurs pièces historiques *La prise de Kovno, La mort de Keĭstutas, Le seigneur et les paysans, Le Palais au fond de la mer*, etc.). Tous ces livres furent très peu répandus à cause de la défense d'imprimer.

Ce n'est que du 24 avril 1904 que part la nouvelle période d'activité littéraire lituanienne, lorsqu'on eut proclamé le droit d'imprimer de nouveau en lituanien. Maintenant, ce n'est plus le caractère édifiant qui donne son cachet à la littérature lituanienne; quoique le livre de chants et de prières occupe toujours la première place chez la plupart des Lituaniens, c'est le caractère moderne et, ce qui faisait totalement défaut dans l'ancienne littérature, le patriotisme, une idée d'unité nationale, un besoin de valoir son propre caractère national. Voilà de quoi sont remplis les *Lieder* des intellectuels lituaniens de nos jours, enthousiastes de leur nationalité. Bezzenberger voit plutôt les causes de cet essor littéraire inattendu de la part des Lituaniens, dans l'attention que la science a prêtée depuis 50 ans à la langue et aux traditions populaires lituaniennes, attention qui n'est pas restée sans exercer une grande influence sur l'amour-propre de ce peuple très bien doué, en ou-

tre dans l'encouragement que les Lituaniens émigrés en Amérique donnent à leur littérature, en particulier à celle qui est politiquement démocrate et antireligieuse. Cette littérature a surtout été bien accueillie en Russie, où, par l'accroissement du nihilisme un besoin de lire formidable s'était emparé du peuple lituanien. Depuis déjà plusieurs années, il y avait partout en Lituanie des cercles secrets de lecture, qui recevaient des subsides de loin. Il me semble que ce désir d'instruction qui s'est fait jour si puissamment, ainsi que les progrès littéraires du peuple lituanien, dont on remarque si peu de chose parmi les Lituaniens de Prusse, il me semble plutôt que ces choses sont en rapport étroit avec le réveil politique des petites nations que l'on remarque partout pendant ces dernières décades.

Dans ses productions littéraires, la vieille langue lituanienne s'est montrée comme étant fortement déformée par des slavismes. En regard, la langue littéraire actuelle est pure et noble. Comment cela s'est-il fait? Les écrivains sont allés parmi le peuple et ils ont trouvé dans les divers dialectes tant de vocables vraiment lituaniens, aussi pour les choses de la civilisation, que le lituanien se passe maintenant complètement de mots étrangers, même dans les traités philosophiques.

Parmi les écrivains et poètes modernes lituaniens il faut citer Maïronis (pseudonyme du

prélat J. Matsulevicius), auteur des magnifiques poèmes *La jeune Lituanie*, *Notre misère*, *Où se trouve la délivrance*, etc.; les poètes lyriques A. Jakstas (prélat Dambrauskas à Kovno), Vaicaïtis, L. Gira, Gustaïtis, M. Vaitkus, Putinas, etc.; les conteurs V. Krevé, K. Puida, Scheynius; les femmes Bité, Satrijos Ragana, Lazdynû Péléda, Zemaïté, etc.; les poètes dramatiques Keturakis, Vidunas, Vargsas, etc. Le journalisme se développa puissamment et comptait environ soixante-dix périodiques; il en paraissait à Vilna jusqu'au début de la guerre :

1. *Lietuvos Ukininkas* (L'agriculteur lituanien (avec les suppléments *Zémé* (Terre), *Sveikata* (Santé), *Jauninas* (Jeunesse), *Zibuté* (Lanterne).

2. *Lietuvos Zinios* (Nouvelles lituaniennes), quotidien à tendance démocrate-progressiste, avec les suppléments *Ausriné* (Aurore) et *Mokykla* (Ecole), anticlérical.

3. *Bendrija* (Société) pour les associations.

4. *Viltis* (Espérance), quotidien littéraire et politique (clérical).

5. *Zemdirbis (Travailleur des champs).*

6. *Lietuviû Tauta* (La Nation lituanienne), revue scientifique.

7. *Ausra* (Aurore), revue hebdomadaire pour Vilna.

8. *Vairas* (Gouvernail), revue instructive illustrée.

9. *Vaivorykstė* (Arc-en-ciel), journal d'art et de littérature.

10. *Teatras* (Théâtre), revue mensuelle pour les théâtres [1].

Il paraissait six revues analogues à Kovno, trois à Seinaï, etc.

Plusieurs sociétés s'étaient fondées, ayant pour but la publication d'œuvres littéraires lituaniennes. La plus importante est la société de St-Casimir à Kovno qui, depuis 1905, a répandu une grande quantité de livres, brochures et écrits, non seulement parmi ses 10.000 membres, mais d'une façon générale dans toute la Lituanie.

La littérature profane lituanienne s'étend à presque tous les domaines de la pensée, de la poésie et de la science, aussi bien au domaine entier des belles-lettres qu'à celui de la Géographie, de l'Histoire, de la Politique, de l'Economie rurale, de la Médecine, de la Linguistique et de l'Ethnographie. A peine besoin de mentionner que dans cette abondance il y a des perles et que plusieurs des érudits lituaniens, écrivains et poètes, peuvent se mesurer au point de vue du talent avec beaucoup de littérateurs allemands. Mais cette littérature a surgi rapidement; elle n'a pas mûri lentement sur un terrain préparé peu à peu par l'action combinée de la Science et de l'Art; en général, elle n'est calcu-

[1] Il y a actuellement environ 200 pièces de théâtre lituaniennes.

lée que pour les besoins du jour et présente souvent la note du chauvinisme, ce qui fait qu'elle n'a pas en elle beaucoup de ce qui précisément pourrait avoir de l'influence sur l'étranger; et ce ne sont pas les poésies originales, parmi celles que le Lituanien peut lire aujourd'hui en sa langue, qui ont la plus grande valeur artistique, mais bien les traductions dont il y a un grand nombre. Et c'est justement dans celles-ci que se manifeste le contraste immense qui sépare aujourd'hui d'autrefois : n'y trouve-t-on pas le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, le *Caïn* de Biron, *Monna Vanna* de Maiterling, le *Feu de la St-Jean*, de Sudermann et un nombre assez grand de chefs-d'œuvre littéraires modernes (Bezzenberger)?

Ces livres sont lus naturellement, et même lus avec avidité. Que reste-t-il alors (telle est la question que l'on se pose) du mépris polonais pour le manque de civilisation des Lituaniens?

Les Lituaniens émigrés, eux aussi, se sont activement occupés au point de vue littéraire. Il suffit d'indiquer qu'ils publient des revues en Ecosse comme *L'ami de l'émigré*, en Amérique *Médecine et Nature*, *l'Erudit*, etc.

La guerre fut pour la vie littéraire un coup qui l'a complètement paralysée. La vie est éteinte; mais que la paix revienne dans le pays et elle se redéveloppera plus florissante que jamais. Car les forces créatrices et bienfaisantes sont là et ne resteront pas inactives.

IX

L'art lituanien

On rencontre très souvent un art lituanien populaire, réel, appliqué aux objets d'un usage journalier, aux ustensiles de maison et de cuisine, aux meubles, aux caisses, aux cannes, fuseaux, souliers, boîtes et autres objets de première nécessité faits et ciselés dans le bois ou dans l'écorce. On trouve des dessins originaux lituaniens sur des poteries et des œufs de Pâques. Très singuliers et artistiques sont aussi les rubans bigarrés (Juostos, Pakélés) faits par les jeunes filles et les femmes avec un soin infini et un sens artistique étonnant et dans lesquels sont tissés divers modèles variés, y compris des vers ou des proverbes. Les femmes s'en servent pour fixer leurs jupes ou leurs tabliers, et, exécutés sous un plus grand modèle, les hommes les emploient comme ceintures de fourrures. Les étoffes, le linge et en particulier les tabliers nous offrent les modèles les plus divers et les plus satisfaisants comme goût, rappelant souvent les types scandinaves. La délicatesse et la réserve du dessin proprement dit sont surmontées par l'emploi très habile et hardi des

couleurs. Le goût pour ce qui est clair, vif, étincelant et plein s'exprime ici très heureusement. Les statuettes saintes et les croix sont une des plus grandes et des plus frappantes spécialités de l'ébénisterie lituanienne. Les croix sont exécutées avec des dimensions gigantesques, on peut les comparer à de grands mâts; on les dresse non seulement dans les cimetières, mais aussi dans les champs, sur les routes et fréquemment dans les lieux habités. Des niches sont posées sur les croix. Elles sont pourvues de toutes sortes d'ornements en fer forgé; elles sont des plus étranges, faites de bois sculpté et souvent peintes de diverses couleurs. On y fixe des statuettes de saints. Ces grandes croix, au cimetière ou le long des routes, portent encore à leur sommet la plupart du temps une petite croix d'acier. La Société artistique de Vilna a édité en 1912 un album artistique de croix de ce genre, avec texte explicatif en lituanien et en français sous le titre de : « *Croix lituaniennes recueillies et dessinées d'après nature par A. Jarosevicius, avec une étude archéologique à leur sujet par J. Basanavicius, et vignettes d'après des motifs nationaux par A. Zmudzinavicius.* » Cet album renferme plus de 200 gravures de diverses croix lituaniennes et de leurs ornements particuliers. Par leur originalité elles pourraient être utiles à tout artiste, puisqu'elles lui offrent des motifs tout à fait nou-

veaux, surtout dans le domaine de l'art décoratif. La Société artistique déjà nommée possède une collection considérable des produits les plus divers de l'art populaire lituanien ancien et moderne. Il en est de même du musée principal de Kovno.

D'une façon générale l'art populaire lituanien ancien et moderne aime les couleurs et présente un caractère de sérénité, alors que l'art plastique des artistes lituaniens ne peut céler qu'il est la reproduction de la vie des Lituaniens opprimés; il s'ensuit que ses œuvres semblent être pénétrées d'un certain souffle de mélancolie comme c'est le cas pour les daïnos et leurs mélodies.

L'art lituanien, produit par la civilisation, est encore tout jeune et ne s'est manifesté comme tel qu'après 1904, lorsque les souffles d'une liberté plus grande se levèrent en Russie. L'appui principal de l'art lituanien est la Société artistique de Vilna que nous avons mentionnée plus haut, laquelle fait depuis 1907 un travail fécond et organise tous les ans des expositions d'objets d'art lituaniens. Jusqu'à présent il y a eu six expositions à Vilna, trois à Kovno et une à Riga. La première exposition de Vilna en 1907 avait déjà reçu 242 œuvres d'art de la part de 23 artistes. En outre, on pouvait y admirer une foule de produits les plus divers de l'art populaire lituanien. Le fondateur de la

société artistique est K. Ciurlionis, artiste et compositeur fécond, qui est mort il y a quelques années dans la force de l'âge. Ses tableaux présentent un caractère de fantastique symbolique. D'une originalité très grande, il a souvent cherché à rendre en peinture des motifs musicaux divers (sonates, préludes, etc.). On peut constater la beauté de ses créations, mais elles sont uniques en leur genre. On a l'intention d'acheter tous les tableaux de Ciurlionis, que beaucoup glorifient comme génie national lituanien, et de les exposer dans la maison nationale de Vilna, encore à bâtir, mais dont l'emplacement est acheté, et pour laquelle on a déjà recueilli 60.000 roubles. A côté de Ciurlionis existe un sculpteur et dessinateur fécond et plein de talent, P. Rimsa, dont « *L'Ecole* » (une mère lituanienne apprenant à lire à son enfant près de la quenouille) et « *Le Laboureur* », tirés des motifs de la vie populaire, garderont une importance documentaire [1]. Citons comme autres artistes-peintres de valeur: Zmudzinavicius, Stabrauskas, Daugirdas, Varnas, Kalpokas.

La musique lituanienne eut aussi pour base le populaire, et les compositeurs lituaniens ont remonté à de vieilles mélodies populaires pour en faire des œuvres modernes, opérettes et au-

[1] Pour la dernière exposition artistique de Vilna, Rimsa avait composé un tableau qui représentait le chevalier (Vytis) lituanien abattant l'aigle polonais. D'où formidable indignation chez les Polonais, qui dura jusqu'à ce que Rimsa détruisit à coups de hache son chef-d'œuvre à l'exposition.

tres. Le plaisir inné que le Lituanien prend au chant et qui se manifeste dans les soli, mais aussi particulièrement dans les chœurs, a été dirigé dans des voies plus artistiques. Sasnaukas, Petrauskas, Ciurlionis et Simkus ont publié un grand nombre de compositions populaires. Des sociétés de musique, de chant, et de théâtre se formèrent partout. Des chœurs firent des tournées à travers la Lituanie; des fêtes de chant furent organisées en de beaux sites; en été elles avaient lieu la plupart du temps à ciel découvert. Le chant a toujours éclairci de nouveau les heures sombres des Lituaniens et il a toujours ravivé leur espérance.

X

L'état de la Lituanie au point de vue économique

A l'égalité du climat du sol de toute la Lituanie correspond à l'uniformité de la flore et de la faune, de même que la similitude des procédés d'exploitation dans l'agriculture, l'élevage, l'arboriculture et l'exploitation des forêts. La température moyenne à Vilna est de 6,5°. La ligne isotherme de — 6° pour la température moyenne de janvier passe à l'est de Riga et de Vilna, celle de — 2° suit la côte kourique jusqu'au delta de la Vistule. L'écart entre les températures extrêmes de janvier et de juillet est compris pour Vilna entre — 5,6° et + 18,6°, ainsi à peu près la température de l'Europe centrale. A Kovno, il y a environ 100 jours de gel par an. Le niveau de la pluie est de 50 à 60 cm. La situation géographique de la Lituanie n'est pas défavorable aux relations économiques avec les peuples voisins. Toutefois, les productions des pays ne proviennent uniquement que de l'agriculture. La Lituanie manque complètement de minéraux comme le fer et le charbon; un échange doit donc se faire des produits de l'agriculture contre ceux de l'industrie. Le territoire lituanien

a toujours été mal partagé dans le processus des échanges. L'étranger, l'Allemagne en l'occurrence, s'est protégé contre l'importation sur une grande échelle des céréales lituaniennes en établissant de forts droits d'entrée. D'autre part, par suite du bas tarif des chemnins de fer, la Russie inondait de ses céréales les villes de Lituanie, si bien que le paysan lituanien devait vendre son surplus de blé à bon marché, et, par contre, à cause des droits d'entrée, payer un prix élevé pour les produits industriels importés d'Allemagne, principalement les machines agricoles. Sans doute, l'exportation des céréales de Lituanie n'a jamais été très grande, la production n'arrivant pas même à satisfaire aux besoins du pays.

Le sol de la Lituanie est de formation normale, composé surtout d'argile et de sable dévoniens de la même période glaciaire avec de vieilles parties constitutives organiques. Ensuite sous la couche diluvienne s'étendent sur une assez grande largeur les couches de la base montagneuse qui est de formation jurassique. Ce terrain n'est pas aussi fertile que la terre noire qui ne demande pas de culture intensive, ou que la terre argileuse travaillée intensivement, mais il est de bon rapport s'il est cultivé suffisamment. Le paysan lituanien s'est accoutumé à une culture tenace et il ne fait pour ainsi dire qu'un avec le sol.

Le territoire lituanien a une superficie de

9.366.143 ha, dont 36,03 % de champs, 17,54 % de forêts, 13,36 % de prairies, 7,17 % de pâturages, 2,49 % de jardins et 23, 41 % de terres incultes, chemins, etc. Le quart des champs environ reste tous les ans en friche à cause de l'assolement triennal en usage. Par suite de la culture extensive, le rendement du sol est médiocre; il n'est en moyenne que la moitié du rapport en Prusse orientale [1]. C'est pourquoi maintenant on porte davantage d'intérêt à la laiterie. Dans ce domaine économique, la concurrence de la Russie a moins d'effet que pour la culture des céréales; car d'une part l'industrie laitière n'est pas assez développée en Russie, pour permettre une exportation considérable; d'autre part, le lait ne peut être transporté à de grandes distances. Cette industrie est de bon rapport pour la Lituanie, aussi bien pour les paysans que pour les propriétaires fonciers. Car, pendant que les premiers approvisionnent les villes, les autres exportent leurs produits en Pologne et à l'étranger. Beaucoup de paysans se sont déjà réunis en sociétés coopératives de laiterie. Actuellement s'opère de plus en plus en Lituanie le passage de la culture extensive à la culture intensive.

[1] Dans le gouvernement de Kovno, on a récolté en même temps par tête d'habitant : seigle 180 kg; froment 28,5 kg; orge 60,5 kg; avoine 98 kg; pommes de terre 262 kg; dans le gouvernement de Vilna : seigle 145 kg; froment 4,6; orge 32 kg; avoine 68,4 kg; pommes de terre 362 kg (Gothein. *La Pologne indépendante en tant qu'Etat de nationalités diverses*. Stuttgart 1917).

En ce qui concerne l'élevage du bétail, indiquons qu'il y a suivant le gouvernement de 172 à 334 pièces de bétail par 1000 habitants; en Allemagne, cette proportion est de 318, en Autriche 320, en Russie 297. En Lituanie, pour les porcs, la proportion est, selon le gouvernement, de 104 à 222 têtes, en Allemagne 341, en Autriche 325 et 99 en Russie. Ces chiffres nous permettent de conclure que l'élevage en Lituanie est moins développé qu'en Allemagne et en Autriche, mais un peu plus qu'en Russie.

Comme autres sources de revenus pour les paysans, il y a la culture du lin et du chanvre, qui, il est vrai, enlève au sol ses meilleures forces, l'arboriculture qui, par endroits, surtout dans les domaines fonciers est tout à fait florissante, et enfin la culture des pommes de terre pour la fabrication de l'eau-de-vie. Ainsi, l'économie rurale n'a pas un caractère d'universalité bien grande. La raison en est dans la forme extensive de la culture, les conditions d'exportation défavorables et la concurrence des contrées de l'intérieur de la Russie.

Le partage du sol en Lituanie se présente à peu près de la façon suivante : Les paysans possèdent 50 à 65 % de la superficie totale, les propriétaires fonciers 35 à 40 %, les terres de la couronne russe et autres propriétaires environ 10 %. Un tiers de la population ne possède pas de terres. La grandeur moyenne d'une propriété de paysan est d'environ 12 à 163 ha, la limite

inférieure d'un domaine de 400 ha à peu près. Si l'économie rurale était à un degré de développement supérieur on ne pourrait pas dire que la propriété du paysan est absolument petite, mais comme la forme extensive domine, et que par suite le rapport du sol et le bénéfice sont minimes, il est réel que les paysans manquent de terre et la plupart d'entre eux sont contraints de mener une vie vraiment misérable.

Si l'on compare les domaines des propriétaires fonciers et ceux des paysans on est frappé de ce fait que ces derniers sont en proportion plus travaillés que les premiers; le pourcentage du terrain cultivé chez les propriétaires fonciers est moindre que chez les paysans. Par contre, les paysans ont moins de forêts que les autres. Afin de se nourrir, lui et sa famille, le paysan doit cultiver également des terrains moins productifs que ceux des propriétaires fonciers. A la séparation, après la suppression du servage, le paysan n'a pour ainsi dire rien reçu en fait de forêts, si ce n'est des fractions insignifiantes. Pour les besoins de la population paysanne, on a créé des servitudes aux forêts domaniales; il y avait aussi des servitudes analogues aux prairies des propriétaires fonciers. Mais les servitudes ne suffisaient pas aux besoins de la population rurale et ne servaient qu'à augmenter le contraste entre celle-ci et les propriétaires. Le rapport net du territoire domanial est en général plus grand que celui des terres des paysans,

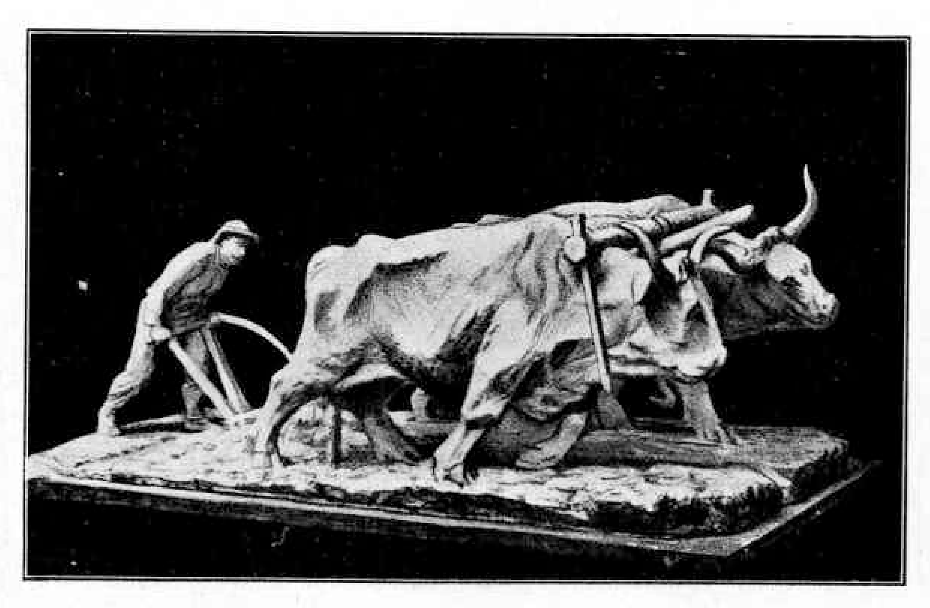
bien que les paysans aient en général plus de bétail et produisent par suite plus d'engrais naturel. Mais, comme nous l'avons dit, le paysan doit également cultiver le sol de moindre valeur et par contre il ne peut se procurer que rarement les outils et machines nécessaires. Ses connaissances techniques sont également faibles. Le capital et la main-d'œuvre lui manquent souvent. Ce qu'il y a surtout de désavantageux pour l'exploitation rurale de la part des paysans, c'est la communauté des terres; les terres du village sont divisées en bandes étroites et données chacune à leurs possesseurs. Le partage change à d'assez grands intervalles. La conséquence en est que les paysans dépendent les uns des autres et n'ont intérêt qu'à une médiocre culture du sol. Ces derniers temps, dans ses efforts pour relever l'agriculture de façon générale, la commission agraire de l'Etat russe a commencé à opérer la division des terres communales en terres particulières, dans les gouvernements autres que celui de Suvalki où cela avait déjà eu lieu. Mais même ces changements heureux au point de vue économique n'ont pu parer au manque de terrain, parce que les propriétés foncières paysannes sont d'ordinaire partagées entre les descendants mâles du propriétaire. Normalement, les enfants qui ne reçoivent pas de terres devraient chercher asile dans l'industrie et dans les domaines. Mais l'industrie est trop peu développée en Lituanie, et

à cause des revenus modestes les domaines ne peuvent donner de salaires appropriés. C'est pourquoi la partie la plus forte et la plus travailleuse de la population rurale doit aller chercher asile et gain soit dans les fabriques des grandes villes de la Baltique ou de l'intérieur de la Russie, soit dans le nord de la Prusse orientale, ou même, ce qui a lieu le plus souvent, aux Etats-Unis d'Amérique. Des Lituaniens émigrés se sont également établis dans le bassin houiller de la Ruhr, en Angleterre, en Ecosse et même dans l'Afrique du sud. Un tiers de la population totale lituanienne habite actuellement l'Amérique; et pendant ce temps-là, les travailleurs manquent sur les terres nationales. Ce n'est que par suite du manque de terres que ces émigrés ont dû abandonner la patrie à laquelle ils sont si attachés. Les partisans de la colonisation devraient noter cela. Beaucoup d'émigrés reviennent, lorsqu'ils ont économisé de grosses sommes d'argent à l'étranger. Des milliers d'entre eux attendent en Amérique un revirement des conditions économiques en Lituanie pour revenir et acheter des terres. La politique nationale suivie par les Russes a empêché la cession des parcelles de terrain provenant du morcellement des domaines à des paysans non Russes et par là chassé du pays des dizaines de milliers de travailleurs émérites. Dans ces dernières années, après la Révolution, les paysans ont acheté beaucoup de parcelles de domaines.

Maintenant, les paysans les plus éveillés cherchent à s'unir en syndicats d'intérêt général pour l'achat de bétail de race, de machines, d'engrais artificiels, pour encourager l'industrie laitière, etc.

Les gros propriétaires fonciers et la population rurale n'entretiennent pas de bonnes relations la plupart du temps. Les servitudes devraient unir les intérêts des deux classes, mais, au contraire, elles sont devenues l'objet de frottements continuels. En outre, les propriétaires fonciers et les paysans ont des organisations séparées et n'ont presque nulle part de champ d'activité commun. Si l'on considère encore que les propriétaires fonciers sont les représentants de la civilisation polonaise, alors que les paysans forment le noyau du lituanisme, on comprendra aisément que de fortes oppositions sociales, politiques et nationales aient pu surgir entre ces deux classes.

Outre un certain nombre de sociétés de crédit, il y a encore deux banques d'Etat pour le crédit agricole, une pour les propriétaires fonciers, une autre pour les paysans, ainsi que plusieurs instituts de crédit privés. Les deux banques d'Etat ne pouvaient satisfaire au besoin de crédit, d'autant plus qu'elles poursuivaient en même temps des tendances russificatrices. Pour cette dernière raison, non seulement elles n'ont été d'aucune utilité à la Lituanie, mais elles ont



Petras Rimsa. Le Laboureur.

(Du *Vaĩras*)

même nui à l'économie rurale. En effet, la banque des propriétaires fonciers ne cherchait à vendre les biens à limite de bail ou qu'elle avait achetés qu'à des personnes d'origine russe. La banque des paysans partageait ces biens à des colons venus de l'intérieur de la Russie. Les Russes, envoyés en Lituanie dans des conditions pécuniaires précaires et inconnues, n'avaient pas la même force de résistance au point de vue économique que la population indigène. Ils firent un moment de l'exploitation sans compensations et finalement laissèrent le sol dans un état lamentable. Alors la terre vint aux mains des paysans lituaniens, qui eux non plus n'en purent rien faire de bon.

Ce n'est que ces dernières années qu'on a pu fonder à Kovno et à Vilna des banques privées qui accordèrent aux paysans un crédit hypothécaire.

Les recettes ordinaires de l'Etat de 1907 à 1911 sont les suivantes pour les gouvernements lituaniens : [1]

L'industrie qui, ces derniers temps, a pris un peu d'extension, s'est développée de façon complètement indépendante, en s'adaptant aux conditions économiques locales. Comme la Lituanie manque de minéraux, une industrie ne pouvait se développer qu'en s'appuyant sur l'agriculture, l'élevage et l'économie forestière. Ce furent la fabri-

[1] D'après Ballod. *Recettes de l'Etat russe, par gouvernements et contrées*, dans « *Revue du bureau rural de statistique* », 1915.

cation de l'alcool, la brasserie, l'industrie meunière, les tissages et les filatures, l'industrie des bois, la tannerie, etc. Dans les gouvernements de Kovno, de Vilna et de Grodno réunis l'industrie du tissage occupait 8045 ouvriers dans 113 fabriques. A remarquer plusieurs fabriques de l'industrie du fer à Kovno qui occupent 9.000 ouvriers et qui produisent des clous, des rivets, des vis, des serrures, des wagons, etc., de même pour Vilna, où l'on fabrique surtout des instruments aratoires. Dans le domaine du gouvernement de Suvalki il y a 631 usines avec 2.300 ouvriers pour la fabrication du savon, des bougies, des brosses, pour travailler le cuir; il y a aussi des usines de broyage, des brûleries, des moulins, etc. La production représente une valeur de trois millions de roubles. Ces branches industrielles prourraient être à un degré de développement relativement élevé, si les communications étaient meilleures et les villes plus grandes et plus nombreuses. En Lituanie prussienne, il y a trois fois plus de chemins de fer et quinze fois plus de routes qu'en Lituanie russe. En Lituanie 11 à 12 % de la population totale habitent les villes, donc moins encore qu'en Russie (13 %). Même dans le voisinage immédiat le nombre des habitants des villes est bien plus éle vé. En pays letton il y en a 24 %, en Pologne 22,8 %, en Allemagne même 54 %.

L'industrie paysanne de la construction des maisons en est à peine au delà de ses premiers

GOUVERNEMENTS	ANNÉES	Recettes totales	Dont							
			Impôt foncier	Impôt de monopoles	Impôt sur le revenu	Droits	Impôt de circulation	Recettes des postes	Recettes des télégraphes et téléphones	Monopole de l'eau-de-vie
		Millions de roubles								
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
Suvalki	1907	13,7	0,8	0,1	0,01	0,2	0,1	0,2	0,1	1,4
	1908	15,0	0,8	0,1	0.00	0,2	0,1	0,2	0,1	1.4
	1909	16,5	0.8	0,1	0,01	0,2	0,2	0,2	0.1	1.3
	1910	17,5	0,8	0,1	0.01	0,2	0,1	0,2	0,1	1,3
	1911	21,7	0,8	0,1	0,01	0,2	0,1	0,2	0,1	1,3
Kovno	1907	9,0	0,4	0,4	0,00	0,3	0,1	0,4	0,1	4,5
	1908	8,8	0,4	0,5	0,04	0,3	0,2	0,4	0,1	4,5
	1909	8,9	0,4	0,5	0,00	0,3	0,2	0,4	0,1	4,5
	1910	9,3	0,4	0,5	0,01	0,3	0,2	0,5	0,1	4,5
	1911	9,9	0,4	0,5	0,01	0,3	0,2	0,5	0,1	4,7
Vilna	1907	12,5	0,4	0,7	0,3	0,5	0,3	0,6	0,3	5,2
	1908	12,3	0,4	0,8	0,3	0,5	0,3	0,7	0,3	5,2
	1909	12,4	0,4	0,8	0,4	0,6	0,4	0,7	0,3	5,1
	1910	13,4	0,4	0,9	0,4	0,7	0,4	0,8	0,3	5,2
	1911	15,1	0,4	0,9	0,4	0,7	0,4	0,9	0,3	5,5

débuts. Elle sert ordinairement aux besoins de la maison familiale. Ces derniers temps seulement, le peuple lituanien a commencé à prendre part au développement d'une industrie indépendante, comme du reste il commence à se rendre compte de plus en plus des conditions économiques populaires. Ainsi, des Lituaniens fondèrent ces dernières années la fabrique de machines et fonderie «*Vilia*», la fabrique de bonbons «*Biruté*», une fabrique de ciment, des banques populaires à Kovno et à Vilna, etc. Ils prennent déjà part également au commerce; ainsi, avant la guerre, il y avait à Kovno 70 maisons lituaniennes.

Mais on manque de capitaux, de crédits, de spécialistes et de l'aide du gouvernement. Des raisons, naturelles aussi bien que politiques, ne permettent pas à l'industrie de franchir le stade du début.

L'importation s'étend principalement aux machines agricoles, aux engrais artificiels, aux articles de mode et aux jouets, etc.; l'exportation se rapporte aux bois, peaux, céréales, lin et colle, et, à part le commerce des bois avec l'Allemagne, elle se dirige en majeure partie sur Libau. En Lituanie, le commerce, comme aussi la plus grande partie de l'industrie, se trouve entre les mains des Juifs. De cette façon il est centralisé. Sans doute il a sa base dans certaines grandes maisons, mais il passe par une foule de petites maisons indépendantes. Les Juifs se voient for-

cés de chercher à gagner leur vie dans le commerce et l'industrie. D'où il suit que la forme que prend le commerce n'est pas adaptée aux besoins économiques du pays, mais à ceux des Juifs. Mais le Juif, qui sait bien épargner et qui s'entend à employer son capital à toutes sortes d'opérations financières, fait aussi crédit à ses clients et devient ainsi leur créancier. Ces particularités du commerce sont cause que le commerce intermédiaire en arrive à être bien onéreux pour le paysan. La partie de la population qui est la plus éveillée cherche à se protéger de ces formes préjudiciables en fondant des syndicats. En 1880 on fonda les premières sociétés d'épargne et de prêt. En 1900 naquit la première coopérative. En l'espace de dix ans on fonda plus de 20 coopératives, qui ont plusieurs dizaines de milliers de membres et font un chiffre d'affaires de quelques millions de roubles. L'organisation et le fonctionnement des coopératives présentent encore bien des défauts. On manque de directeurs exercés, et le peuple ne s'y intéresse pas non plus assez. Le gouvernement russe ne permit pas la réunion des coopératives entre elles pour émettre en commun des actions et fournir du crédit. C'est justement cette question du crédit qui a une importance particulière, car on ne pouvait s'en procurer que dans les villes principales comme Kovno, Vilna, Libau et Mitau, alors que ce n'est que dans ces tout derniers temps que se créèrent des filiales de ban-

ques en des villes plus petites telles que Chavli, Poneveje, Mariampol, etc. Enfin les Lituaniens s'efforcent aussi eux-mêmes depuis peu d'apporter une solution à la question du crédit.

XI

Les Lituaniens et les Allemands

Les premières prises de contact des Allemands et des Lituaniens furent les mesures hostiles que prit l'Ordre teutonique contre la Lituanie. De Courlande, l'Ordre des frère du glaive intervint aussi dans ces combats. Mais c'est à peine si, à cette époque, on pouvait trouver quelque chose chez les Lituaniens d'une haine profondément enracinée pour tout ce qui était allemand. Bien qu'ils fussent païens, les Lituaniens se distinguaient à la guerre par un certain esprit chevaleresque. Et puis les princes lituaniens étaient assez perspicaces pour savoir que les marchands, les artisans et les savants allemands apportaient dans leur pays une civilisation supérieure et donnaient de l'essor à beaucoup de choses. C'est pourquoi Mindaugas appela déjà des artisans allemands dans son pays. Au XVe siècle la ligue hanséatique allemande étendit son activité à la Lituanie. L'artisan allemand s'occupa moins des métiers domestiques que de la fabrication de certains objets de luxe, de l'orfèvrerie en étain et en laiton. L'exploitation des forêts, le développement économique des villes tombèrent de plus en plus sous l'in-

fluence allemande. Les sages souverains de Lituanie ayant accordé aux immigrés allemands le droit de Magdebourg et de Lübeck, ceux-ci eurent une autonomie très grande. C'est ainsi qu'en 1408 le grand duc Vytautas accorda à la communauté allemande de Kovno le droit de Magdebourg, en vertu duquel celle-ci choisit elle-même ses autorités avec un bailli à la tête, possède sa juridiction propre et dans un litige entre Allemands et non Allemands peut en appeler directement au grand-duc. On accorda aussi aux Allemands une forte solidité financière en leur donnant des recettes particulières à percevoir sur le commerce total et sur les fabriques. Outre de grands territoires, ils reçurent une exemption d'impôts de dix années et d'autres privilèges.

Plus tard (1463) ces droits furent diminués ou même complètement supprimés, lorsque les habitants du pays devinrent plus indépendants économiquement et industriellement. Cependant le commerce continua de prospérer, surtout par voie fluviale avec Dantzig. Aux temps de la Réforme et aussi plus tard, pendant la contre-Réformation il y a des communautés allemandes avec des églises propres dans les grandes villes de Lituanie. La communauté de Vilna entretient une correspondance active avec le duc Albert de Prusse. Les influences allemandes se continuent jusqu'au XVII[e] siècle. Plus tard, des magnats lituaniens font venir des artisans et aussi des

paysans allemands dans leurs fiefs pour y installer des exploitations modèles. Le prince Christophe Radzivill donna une place à des colons allemands dans sa résidence de Kédaïniaï ou Keïdany pour y construire une église, une école et un hôpital.

Jusqu'à ces derniers temps, l'influence allemande a eu une très grande importance pour le développement industriel de la Lituanie. Les plus grandes fabriques de Kovno ont été construites par des immigrés allemands (Tillmanns et Schmidt); une école allemande était installée pour les ouvriers dans le faubourg de Nijni-Chantzy.

Les pasteurs de Lituanie avaient reçu une éducation allemande; dans les temples, le service divin se faisait la plupart du temps en allemand. Il est vrai qu'à Kovno les protestants lituaniens se plaignaient qu'on ne prenait pas soin d'eux au point de vue spirituel, parce que le pasteur de Kovno ne comprenait pas le lituanien et que, par suite, le service divin n'avait lieu qu'en allemand. Un certain nombre de propriétés dans le pays de Suvalki et dans le nord de la Samogitie est aux mains des Allemands qui, il est vrai, comprennent pour la plupart également le lituanien. Malgré la proximité, les relations entre la population lituanienne et l'Allemagne étaient restreintes au strict minimum, sous la domination russe. Seuls les lieux de marché étaient fréquentés par les habitants de la fron-

tière, et un grand trafic de bois était fait en hiver pour les besoins des voisins de la frontière prussienne. Les rapports nationaux entre les Lituaniens prussiens et russes se sont développés de façon plus appréciable ces derniers temps.

XII

Les Lituaniens et les Polonais

De même que les Russes avaient coutume de désigner le territoire lituanien comme *« un pays vraiment russe depuis des temps immémoriaux»*, et lui ont aussi donné le nom de *« Provinces du Nord-Ouest »*, de même les Polonais cherchèrent habituellement à désigner dans leurs publications la Lituanie comme province de l'ancien Etat polonais, voire même comme une vieille contrée polonaise. Ces deux points de vue sont erronés. L'histoire a montré clairement que les souverains lituaniens, véritables fils du peuple qui habite de temps immémorial la Lituanie ethnographique actuelle, par de nombreuses expéditions avaient ajouté à la Lituanie proprement dite de grands territoires appartenant aux peuplades avoisinantes, et avaient ainsi créé un puissant empire dont la Lituanie proprement dite ne constituait que la partie la plus petite. Dans cet empire toutes les hautes fonctions étaient confiées à des Lituaniens; la noblesse lituanienne avait la direction, et l'armée était composée surtout de Lituaniens. Les ennemis mortels des Lituaniens, c'étaient les Moscovites (c'est ainsi qu'ils désignaient les Grands Rus-

siens d'aujourd'hui) ; dans des luttes séculaires les Lituaniens avaient éprouvé leurs forces contre les princes tatars et moscovites; elles étaient restées intactes, et s'étaient même encore accrues. Par contre, les voisins des Lituaniens au sud, les Polonais, avaient perdu de leurs forces par suite de la discorde entre les partis de leur noblesse après la disparition des Piastes. Ils ne purent pas non plus résister à la longue à l'Ordre des chevaliers teutoniques qui opérait une poussée de l'ouest. C'est pourquoi ils dirigèrent leurs regards suppliants vers la forte et grande Lituanie, avec laquelle, il est vrai, ils avaient eu tout un temps des luttes terribles, pour pouvoir défier tous les ennemis par la réunion des deux pays. Par des représentations pressantes et des menaces, la noblesse et le clergé polonais obligèrent la jeune reine Hedvige à épouser le souverain lituanien Jagellon (1386). Avant le mariage, Jagellon avait promis de réunir pour toujours ses territoires, la Lituanie et la Russie, ainsi que ses revenus et ses trésors à la couronne de Pologne, d'inciter ses sujets païens à se faire baptiser et enfin à rendre les provinces qu'il avait prises aux Polonais.[1] La noblesse lituanienne et le clergé ne tardèrent pas à devenir de bons amis; beaucoup de nobles Lituaniens appartenaient déjà à l'Eglise grec-

[1] La dynastie des Jagellons (lituaniens) surpassa en vertu et en sagesse la maison des Piastes. Tous ces rois furent une bénédiction pour le peuple. » (Buszczynski. *Joyau de liberté*, Cracovie 1917).

que, d'autres furent attirés au christianisme par la remise de privilèges. Cependant la grande masse populaire faisait des difficultés, car elle ne comprenait pas la langue des missionnaires polonais. Alors Jagellon et Vytautas ou Vitold se mirent eux-mêmes à l'œuvre; ils expliquèrent au peuple dans sa langue maternelle les rites et les prières du christianisme, aspergèrent d'eau bénite des groupes entiers d'hommes et de femmes et donnèrent à chaque groupe un nom particulier. C'est ainsi que les Lituaniens (en 1387, en Samogitie seulement en 1413) étaient devenus chrétiens de nom, mais en réalité étaient restés païens. Les Polonais s'occupèrent de donner un évêque à la Lituanie. Et qui aurait-ce été, sinon un des leurs? Celui-ci (André Vasillo) chercha à faire de nouveaux adeptes en envoyant des missionnaires polonais. Bien entendu, ce fut en vain, car les envoyés polonais ne crurent pas nécessaire d'apprendre la langue populaire. Les évêques qui suivirent, à l'exception d'un seul, furent des Polonais pur sang, si bien que l'Eglise lituanienne prit dès l'abord un caractère polonais très prononcé. L'évêque Mathieu de Trakaï se vit forcé de prescrire énergiquement à son clergé d'apprendre la langue lituanienne. Le peuple devint hostile à un clergé qui lui restait étranger, si bien que celui-ci fut obligé de circuler en armes. L'évêque Jean (1519-1536) introduisit déjà le polonais dans les écoles de Lituanie. Par contre, la

noblesse lituanienne insista pour qu'on prêchât et priât en lituanien, parfois en refusant de l'argent pour les constructions. Une telle polonisation de la Lituanie eut pour effet que, deux siècles après, des Lituaniens adoraient encore le feu sacré dans la région de Chavli. Bien que, conformément aux privilèges du grand duché de Lituanie, les charges ecclésiastiques et laïques ne pussent être accordées qu'à des Lituaniens, les Polonais essayèrent toujours à nouveau de s'introduire dans des fonctions de ce genre. En 1595, Comuleo, le légat du Pape rapporta de son voyage d'inspection à travers le diocèse de Vilna que les prêtres polonais n'étaient utiles ni pour la religion, ni pour le peuple, puisqu'ils ne comprenaient pas la langue. Là-dessus il fonda plusieurs bourses pour de jeunes clercs lituaniens. En 1685, dans un synode à Vilna, l'évêque Kotovicz déclara que des étrangers mangeaient indûment dans ce diocèse le pain lituanien, pendant que les prêtres lituaniens devaient souffrir de la faim. A partir de 1737, la langue lituanienne semble avoir disparu des églises de Vilna, jusqu'à ce qu'en 1901, après une chaude lutte, elle retentit à nouveau à l'Eglise St-Nicolas. L'évêque Korvin Kossakovski (1796-1808) inonda le diocèse de Vilna d'une quantité de livres polonais, qu'on introduisit également dans les séminaires, pour évincer le lituanien avec d'autant plus de certitude. Avec sa permission, de grands propriétaires fonciers polonais firent

venir des ecclésiastiques de Pologne, pour faire de la propagande en faveur du polonisme [1]. Une part importante de la polonisation de l'Eglise et de l'Ecole de Lituanie revient à l'université de Vilna, qui devint en se développant un foyer intellectuel de nationalisme polonais à l'instar du clergé; elle déploya plutôt une activité politique et ne s'occupa nullement du développement de la civilisation lituanienne. Elle ne publia qu'un seul livre lituanien : *Les Abeilles* de Niezabitovski (1823). Les écoles moyennes placées sous la direction de l'université n'étaient fréquentées que par la noblesse. Les fils de paysans étaient obligés de modifier leur nom de famille et de lui donner une terminaison polonaise, ou bien ils devaient prendre un nom complètement polonais, pour cacher ainsi leur origine lituanienne et paysanne. La population rurale lituanienne resta dans le servage et la misère. Le cri qui s'est fait entendre à plusieurs reprises, ces derniers temps du côté polonais, réclamant l'ouverture d'une université polonaise à Vilna, est la manifestation du désir de prendre en mains tous les efforts de civilisation nationale qui se font jour en Lituanie, c'est-à-dire, en d'autres termes, de bâillonner les Lituaniens au point de vue intellectuel. Les Polonais font valoir qu'à

[1] Le professeur Brückner soutient cependant mordicus qu'on ne peut pas trouver, dans toute l'ancienne histoire polono-lituanienne, ne serait-ce même que l'ombre d'une contrainte quelconque exercée par les Polonais sur les Lituaniens pour les poloniser. (*Feuilles polonaises*, fascicule 60.)

Vilna le pourcentage de la population polonaise est de 49, mais ils taisent sagement ce fait qu'une université ne doit pas être instituée pour les besoins d'une seule ville, mais pour tout le pays. En ce qui concerne Vilna, les rapports sont ceux-ci : tout le grand territoire à l'ouest et au nord de la ville n'est peuplé que de Lituaniens, celui à l'est de Blancs Russiens. A côté des nombreux Juifs de Vilna (47 %), les Lituaniens ont actuellement une civilisation supérieure à celle des Blancs Russiens; c'est pourquoi au cas où on créerait une université à Vilna, le caractère de celle-ci, eu égard à toutes ces circonstances, devrait n'être que lituanien en tenant compte au même titre du blanc russien et le cas échéant aussi du letton. Toutefois on ne peut espérer sa réalisation durant la guerre, comme me l'a du reste déclaré S. E. v. Ludendorff : « Les Polonais n'auront pas d'université à Vilna; il est vrai que les Lituaniens n'en auront pas non plus. » Pendant la guerre, une université lituanienne n'aurait pas précisément une grande importance pour la Lituanie, car 500 étudiants lituaniens environ et la plupart des savants qui entreraient en ligne de compte comme professeurs ont quitté le pays. En tout cas, ce qu'il y aurait de plus mal à propos, ce serait de montrer aussi de la prévenance dans cette question pour les convoitises peu timides des Polonais.

En 1908 déjà, des représentants des villes,



Antanas Zemaïtis (Zmudzinavicius). La Vision.
(Du *Vaïras)*
Exposition d'art de Vilnius (Vilna), 1912.

des classes paysannes, des fonctionnaires et de la presse avaient organisé une conférence générale à Vilna pour se concerter au sujet de la création d'une université dans cette même ville. On ne prit pas de décisions précises, on ne formula que des vœux. La majorité se prononça pour la création d'une université de plein exercice. Du côté polonais, on désirait plutôt une école polytechnique avec section d'économie rurale. Une université contribuerait davantage à l'émancipation nationale, et les Polonais ne le souhaitaient pas, parce qu'ils savaient bien que le gouvernement russe ne laisserait pas leur élément s'implanter complètement à l'université de Vilna. Les Polonais ont plus de confiance en l'administration allemande pour ce qui concerne leurs aspirations nationales.

Le désir des Lituaniens en tant que tels devrait avoir en vue provisoirement la création d'écoles rurales et bourgeoises primaires, d'écoles normales lituaniennes, d'écoles industrielles et d'agriculture, plutôt qu'une université indigène.

Pendant le XIX[e] siècle tout entier, la propagande polonaise a été faite activement par la grande majorité des ecclésiastiques, sous l'égide de l'évêque qui était alors à Vilna. Des prêtres purement polonais officiaient dans des paroisses purement lituaniennes. Le bas clergé chercha à imiter l'exemple du haut clergé; il méprisait sa langue maternelle et croyait pécher contre le bon ton, quand il devait s'en servir

dans ses rapports avec le peuple. Les laïques aussi cherchaient à écorcher le plus possible le polonais. Mais voilà que vers 1880 apparurent des prêtres lituaniens qui se souvinrent de leur nationalité et qui commencèrent à prêcher en lituanien à ce peuple dépouillé de sa propre langue. Pour cette raison le prêtre A. Burba à Zosliaï eut un succès immense; bientôt le chant lituanien y retentit aussi de nouveau. Mais aussitôt le clergé et les propriétaires fonciers s'en plaignirent à la curie du diocèse, et là-dessus Burba fut déplacé et envoyé dans un endroit où il eut à subir tant de persécutions de la part des Polonais qu'il se vit obligé d'émigrer en Amérique.

A partir de 1890, les Lituaniens commencèrent à respirer, grâce aux efforts de ces prêtres qui ne rougissaient pas de leur langue maternelle et qui comprenaient les besoins et les droits de leur peuple. A Vilna on céda aux Lituaniens en 1901 la petite église de St-Nicolas qui était abandonnée. Mais lorsque le recteur de l'église des Lazaristes,Kontrym, permit des prières en lituanien en son église, il reçut un blâme de la curie pour l'hospitalité qu'il avait accordée à l'idiome polythéiste. Sous l'évêque Zwierowicz on dressa une liste des« *Litvomanes* » où figuraient tous les ecclésiastiques qui prêchaient en lituanien. Beaucoup de ces ecclésiastiques « *criminels* » étaient déportés de leurs paroisses lituaniennes en Russie Blanche et à leur place

on mettait des Polonais pur sang *« pasteurs muets »*, qui ne pouvaient s'entendre avec le peuple.

En 1905 l'évêque von der Ropp fonda le parti démocrate catholique, qui sous le couvert du catholicisme devait poloniser les Lituaniens et les Blancs Russiens. Pour atteindre ce but on fit paraître plusieurs journaux lituaniens; on travailla aussi à gagner les deux évêques voisins (en vain, il est vrai). Les persécutions et les déplacements disciplinaires de prêtres lituaniens, les attaques de Polonais excités contre des Lituaniens pendant l'office lituanien ou pendant les processions étaient à l'ordre du jour. Cette activité de l'évêque polonais ou non allemand en avait tellement imposé aux Polonais qu'ils le choisirent pour député à la première Douma. Naturellement, cette politique n'est pas restée sans succès, surtout auprès de la population paysanne de niveau intellectuel peu élevé. Les Polonais ont procédé de façon analogue avec les Blancs Russiens, qui du reste n'ont absolument pas le droit de se servir de leur langue maternelle à l'Eglise.

L'administrateur actuel du diocèse de Vilna, Mgr. Michalkievicz, aussitôt après son entrée en fonctions, fit dresser des listes dans toutes les églises de Vilna afin de savoir exactement par là le nombre des Lituaniens dans chaque paroisse [1]. Comme justement la plupart

[1] On trouve des détails sur ces choses dans le *Mémoire du clergé catholique en Lituanie. Situation des catholiques lituaniens dans le diocèse de Vilna et les excès du panpolonisme*. 1913

des Lituaniens de Vilna sont en service chez des Polonais, par conséquent en dépendent, et souvent ne sont pas non plus libres le dimanche, on ne pouvait compter sur une statistique exacte par l'établissement de listes de ce genre. Les Polonais firent aussi de l'obstruction à ceux qui voulaient se faire inscrire sur ces listes; ils troublèrent le sermon lituanien en poussant des hurlements et menacèrent de voies de fait. Malgré cela 2.250 Lituaniens s'inscrivirent. Michalkievicz promit d'ouvrir deux à trois églises aux Lituaniens. Il ne tint pas sa parole. Alors Michalkievicz convoqua une commission mixte qui devait aplanir le différend entre les deux nationalités; mais cette action se dévoila bientôt comme étant une manœuvre, car Michalkievicz suivit visiblement la politique de ses prédécesseurs, comme cela ressort de plusieurs cas de polonisation complète de paroisses mixtes. Bientôt de Vilna la propagande panpolonaise s'étendit aux campagnes. Des scènes terrifiantes se déroulèrent à l'église de Janiszki pendant le service divin en 1910. Là-dessus, Michalkievicz refoula l'élément lituanien de Janiszki; il renvoya le Lituanien Lajewski de la paroisse mixte de Radun, et pourvut par contre la cure de Malétaï ou Maliaty (5000 Lituaniens)du prêtre polonisant Davidovicz. Comme les Lituaniens ne trouvaient pas protection auprès de l'administrateur du diocèse, ils en appelèrent au tribunal laïque qui condamna trois Polonais chacun à

un mois de prison pour avoir provoqué des scènes scandaleuses à l'église de Giedraïciaï.

A la fin de février 1911, les Lituaniens tourmentés adressèrent une supplique au Pape, où ils décrivaient leur misère[1]. Le procureur général avait aussi appris dans les journaux les attaques sanglantes exécutées par les panpolonistes, et il avait requis une peine contre un propriétaire foncier polonais, son fermier et neuf paysans. Là-dessus, le propriétaire fut condamné à un an de prison, son acolyte à huit mois et six paysans chacun à six mois. Et en présence de faits de ce genre, Brückner, professeur à l'université de Berlin écrit quand même dans la *Gazette de Francfort :* « La civilisation polonaise a conquis en se jouant les habitants et le pays (des Lituaniens) ; les Polonais n'ont jamais employé à cet effet la moindre mesure de violence. » Les succès de la polonisation dans le diocèse de Vilna n'ont été rendus possibles que par l'attitude partiale et sectaire du clergé dirigeant, que par l'agitation violente et sans scrupules du parti national-démocrate *(Ende-*

[1] On y dit entre autres : L'année dernière, la langue lituanienne a été bannie de l'église paroissiale de Radun. En effet, aussitôt que le prédicateur eut commencé à lire l'Evangile en notre langue, les Polonais le forcèrent de cesser en poussant des cris désordonnés. Depuis deux ans, nous n'entendons plus notre langue à l'église. Nous nous sommes adressés à l'administrateur apostolique Mgr. Michalkievicz, et nous l'avons prié de mettre un frein à l'effronterie des fauteurs de désordres à l'église et de permettre l'emploi du lituanien à l'église, parce que la majorité des fidèles parle cette langue. Nos prières n'ont jamais été exaucées. L'administrateur apostolique n'a pris aucune mesure pour parer aux troubles ; il n'a même pas blâmé leurs auteurs.

ke) et en tenant compte de l'état de civilisation inférieure des Lituaniens de cette région. « Le parti national polonais — dit le comte polonais Korvin-Milevski — est une vaste spéculation bâtie par de misérables menteurs sur la négation de toutes les nobles qualités du cœur humain. » C'est une société de ce genre qu'on avait lâchée sur les Lituaniens. D'autre part, les Polonais ne manquèrent pas non plus de faire miroiter des appâts aux yeux des Lituaniens.

Dans les deux autres diocèses lituaniens, les choses se passèrent relativement avec plus de calme, parce que la population lituanienne y est à un degré de civilisation plus élevé, qu'elle y est plus consciente au point de vue national, et que le nombre des Polonais y est insignifiant. Pourtant, là aussi, les Polonais ont cherché à calmer leurs nerfs, à Kalvaria (gouvernement de Suvalki) par exemple, en 1906, où l'on dut même appeler de la troupe pour établir l'ordre; de plus, dans le pays samogitien, où des différends désagréables se produisirent dans la paroisse de Czekiszkis au sujet des *offices divins complémentaires*, qui, après un recensement où l'on vit que le nombre des Lituaniens était trois fois plus grand que celui des Polonais, furent solutionnés équitablement en faveur de la majorité lituanienne.

Les Lituaniens contestent énergiquement que la Pologne et la Lituanie se soient autrefois unies sacramentellement, c'est-à-dire indissolu-

blement. La Lituanie n'a jamais été une province polonaise. On ne pourrait tout au plus constater de conquête de la Lituanie au point de vue civilisation par les Polonais qu'en ce qui concerne l'introduction du christianisme, la polonisation de la noblesse, la création de quelques écoles polonaises et l'occupation des emplois ecclésiastiques par le clergé polonais, si l'on ne veut toutefois pas y ranger aussi l'introduction du servage. L'essor national des Lituaniens est dû surtout à la population rurale. Celle-ci n'a rien de commun avec la manière d'être polonaise. Les Polonais ne forment en Lituanie que le 8 % de la population; s'ils se donnaient pour des Lituaniens parlant polonais, on pourrait les considérer comme parti propolonais, mais s'ils ne se tenaient pas pour Polonais, ce n'étaient alors que des immigrants sans privilèges. Le *Statut lituanien* interdisait aux non Lituaniens l'exercice de fonctions publiques; il ne devait pas y avoir non plus de colonisation de nationaux polonais en Lituanie. L'élément polonais en Lituanie doit être envisagé comme y étant de fraiche date. On devrait mettre en vigueur ce principe : La Lituanie aux Lituaniens et la Pologne aux Polonais. De fait, en tant que peuple, les Lituaniens n'ont pas le plus petit point commun avec les Polonais; au point de vue linguistique, ils en sont presque aussi éloignés que des Allemands, d'ailleurs. Les soldats qui, dans leur va-

et-vient à travers la Pologne et la Lituanie, ont appris à connaître les paysans des deux nations, ont déclaré à plusieurs reprises que le paysan lituanien est supérieur au Polonais en ce qui concerne la propreté, l'exploitation normale et les efforts fournis.

C'est aussi un fait que beaucoup de biens polonais en Lituanie ont dû être vendus aux enchères et sont revenus ensuite à la banque agraire russe, qui livrait ces biens à la colonisation dans le sens nationaliste russe. De telles manifestations de la civilisation polonaise en Lituanie ont dû contribuer à russifier les Lituaniens. Mais si la russification ne fit pas de progrès sensibles en Lituanie, cela est dû à la conscience nationale et à la persévérance des Lituaniens vis-à-vis des appâts et des oppressions terribles dont faisaient usages les Russes. Et cependant le professeur Brückner écrit : « Les Lituaniens se russifieraient encore bien plus vite que leurs aïeux ne se sont polonisés » [1]. L'avenir des Polonais en Lituanie leur apparaît sous un jour peu réjouissant, aussi emploient-ils tous les moyens possibles pour sauver ce qui peut encore l'être. Numériquement les Lituaniens sont en général beaucoup supérieurs, et chose plus importante, ils ont pris conscience de leur nationalité, si bien que main-

[1] H. v. Revelstein déclare dans *Misère des peuples allogènes :* Le danger d'une polonisation progressante était tout proche, alors qu'on peut être certain que pas un Lituanien n'a couru le danger de devenir Russe.

tenant on peut considérer comme tout à fait vains les efforts que font les Polonais pour faire passer les Lituaniens de leur côté. Il est intéressant de savoir ce que dit à ce sujet un très grand connaisseur des Polonais, Vl. Gumplovicz *(La question polonaise et le socialisme)* : « Dans la Lituanie démocratique, un Polonais parlera dix fois plus lituanien avec un Lituanien que polonais avec un Polonais, car il y a dix fois plus de Lituaniens; par suite, tôt ou tard la langue lituanienne deviendra sa langue maternelle. »

En ce qui concerne les rapports des Lituaniens et des Polonais, des représentants du peuple lituanien, à l'occasion d'une séance à Berne en février 1916 ont publié les décisions suivantes :

Considérant *a)* que du côté polonais on présente la Lituanie comme étant une province polonaise, *b)* que les Polonais tendent à se poser en représentants légitimes de la Lituanie, nous, représentants de la Lituanie, croyons pouvoir déclarer que l'union des deux Etats, dissoute par leur partage entre les puissances voisines à la fin du XVIII[e] siècle, a cessé d'exister ipso facto, en fait comme en droit. Le peuple lituanien accorde volontiers au peuple polonais le rétablissement de son indépendance dans ses limites ethnographiques, mais il veut être son propre maître sur son propre territoire.

Une autre décision réclame que l'université à

créer éventuellement à Vilna, capitale de Lituanie soit faite pour les besoins sociaux du peuple lituanien. Par là, les Lituaniens repoussent catégoriquement toute tutelle de la part des Polonais; ils ne désirent pas non plus avoir des rapports gouvernementaux quels qu'ils soient avec l'Etat polonais; car ils savent qu'une disposition profondément enracinée pousse invinciblement les Polonais à faire de l'expansion nationale, partout où c'est tant soit peu possible. Ils n'ont même pas voulu en démordre pendant la guerre. Une preuve en est la création d'écoles polonaises dans la Samogitie presque purement lituanienne à Vilkomir (5 classes), à Poneveje (4 classes), à Kédaïniaï ou Keïdany, en outre à Survilischkis, Lapés, etc. Il convient de faire ressortir la gestion équitable de la surveillance scolaire allemande vis-à-vis des empiétements polonais, qui a fait fermer ces écoles destinées surtout à la polonisation des enfants lituaniens ainsi que quatre autres établissements du même genre à Kovno. *(Bulletins polonais, fasc. 60.)* Les Polonais devraient bien s'enfoncer dans la tête le principe *cuique suum*, et agir en conséquence en Lituanie. On pourrait alors enterrer la hache de guerre et la population pourrait continuer à développer sa civilisation en paix.

XIII

Les Lituaniens et les Blancs Russiens

Les Blancs Russiens ou Blancs Ruthéniens qui habitent à l'est des territoires lituaniens ont eu une destinée analogue à celle des Lituaniens. Dès les temps les plus reculés, ils se trouvaient déjà en relations étroites les uns avec les autres. Lorsque l'Etat de Kiev succomba sous les attaques des Mongols, les Lituaniens étendirent leur domination sur tout le territoire blanc russien. Le blanc russien devint la langue officielle du grand duché de Lituanie, et il en fut de même après la formation de l'union lituano-polonaise jusque sous Stephane Bathory. Le *Statut lituanien* est rédigé en blanc russien. Toutefois, *« le blanc russien n'était qu'une chose greffée artificiellement à la vie publique en Lituanie »*, car les territoires très vastes appartenant à la dynastie lituanienne avaient le besoin pressant d'une langue officielle unique qui ne pouvait guère être le lituanien, cette langue n'étant courante que dans une partie de la population. Ce n'est que vers la fin du XVII[e] siècle que le blanc russien fut remplacé par le polonais. Dans l'Eglise, les Blancs Russiens gardèrent leur indépendance. Ils avaient adopté le

christianisme de Byzance et n'avaient rien de commun avec Rome. Plus tard se forma chez eux l'Eglise uniate qui conserva le mariage des prêtres, la communion sous les deux espèces et l'usage de la langue slave au service divin, mais qui reconnut aussi la suprématie du Pape. Les Blancs Russiens, dont le nombre est d'environ 7 à 8 millions, furent persécutés par les Russes comme les Lituaniens. En 1839 la confession uniate fut déclarée simplement non existante et ses adeptes persévérants furent poursuivis de la façon la plus rigoureuse.

De même qu'aux Lituaniens on avait interdit sévèrement depuis 1865 aux Blancs Russiens l'usage de leur langue, non seulement à l'école, mais aussi dans la presse. Toutefois, tout comme chez les Lituaniens, par leurs mesures sévères les Russes n'ont réussi à atteindre que le résultat opposé. Les Blancs Russiens commencèrent à s'agiter au point de vue national. Les intellectuels prirent la direction en mains, formèrent des sociétés nationales secrètes comme l'« *Alliance socialiste blanc-russienne* », en 1903, qui mit à son programme la libération économique et politique des masses ouvrières blanc-russiennes ainsi que l'autonomie politique et sociale de tous les peuples habitant les territoires nord-ouest de l'Empire russe. Elle chercha aussi à répandre secrètement et publiquement parmi le peuple des revues et des livres instructifs. Pendant la révolution de 1905, de

concert avec les Lituaniens, les Blancs Russiens organisèrent une séance nationale à Vilna où ils réclamèrent la reconnaissance de leurs droits nationaux, leur indépendance politique, l'autonomie administrative avec une diète particulière et une organisation scolaire nationale. Toutefois, ils ont moins obtenu que les Lituaniens. Leurs sociétés continuèrent d'être persécutées, on ne leur accorda pas d'écoles particulières, leurs chefs furent exilés. Ils n'ont pu obtenir que la liberté de la presse.

Ils sont au mieux avec les Lituaniens et travaillent souvent de concert avec eux pour atteindre leurs buts nationaux. Chose singulière, on ne peut rien remarquer d'une opposition entre Lituaniens et Blancs Russiens telle qu'elle existe entre Lituaniens et Polonais, et cela bien que les Blancs Russiens aient assimilé différentes contrées de la Lituanie de l'est, en dépit du niveau inférieur de leur civilisation actuelle. Pourquoi, telle est la question qui se pose, pourquoi n'y a-t-il donc pas d'animosité chez les Lituaniens contre les Blancs Russiens et y en a-t-il seulement contre les Polonais? Uniquement parce que les Polonais cherchèrent à poloniser les Lituaniens, alors que les Blancs Russiens et les Lituaniens vécurent paisiblement côte à côte. Il semble que cette entente paisible remonte encore à l'ancienne concorde historique du temps de la dynastie des souverains lituaniens. A cette époque, la liberté de develop-

pement la plus grande régnait pour toutes les races dans le puissant empire lituano-russien qui englobait trois peuples : les Lituaniens, les Blancs Russiens et les Ukraniens ou Petits Russiens. « Nous ne touchons pas à ce qui est ancien et nous n'introduisons pas non plus de nouveautés », tel était le mot d'ordre de la dynastie lituanienne vis-à-vis des pays blancs russiens et ukraniens (Podlachie, Volhynie, Kiev, Czernigof, Podolie, Galicie), qui gardèrent intactes leur vieille constitution, leur langue, leur civilisation, leur religion, etc.

Malheureusement, cette vie paisible côte à côte fut troublée par l'union avec la Pologne (1569). Cette Union interrompit également les relations directes de la Lituanie et des pays russiens avec l'Allemagne, et, au lieu de l'influence paisible et civilisatrice de l'ouest, amena l'intolérance nationale-religieuse, la domination systématique, et entrava le développement national des Lituaniens ainsi que la civilisation russienne. De même qu'aux Lituaniens, l'union avec la Pologne a été nuisible aux Blancs Russiens au point de vue national. Ce sont des faits dont l'exactitude ne peut être ébranlée par aucun fanatique polonais.

Comme les Lituaniens, les Blancs Russiens regardent avec grande confiance dans un avenir dispensateur des libertés dont ils ont besoin, eux aussi.

XIV

Les Lituaniens et les Lettons

D'après les statistiques de 1897, les Lettons comptaient environ 1.380.200 âmes, dont 505.994 (donc 75 % de la population totale) habitaient la Courlande. Ils constituaient en général la classe paysanne et ouvrière du pays qu'ils habitaient, pendant que la grande propriété foncière et l'administration étaient aux mains de la noblesse balto-allemande. Ils furent libérés du servage exercé généralement de façon patriarcale à l'instigation de la noblesse, déjà en 1818, alors que le reste de la Russie ne reçut ce bienfait qu'en 1861. Les barons et les pasteurs allemands ont contribué puissamment à élever le niveau social du peuple letton, et ils ont, en particulier, si bien encouragé le système scolaire qu'en 1881 déjà 98 % des enfants fréquentaient les écoles (avec le letton comme langue d'enseignement), cependant qu'en Russie on comptait encore en 1896 70 % d'illettrés parmi les recrues. En fréquentant les gymnases allemands et l'université, les Lettons, grâce aux aptitudes et à la diligence qui leur sont propres, se sont créé un noyau considérable d'intellectuels et de fonctionnaires. Malheureusement, le

gouvernement russe s'est efforcé d'opposer le lettonisme au germanisme et a créé ainsi un état de choses peu réjouissant dans les provinces baltiques qui se fit jour surtout pendant l'année révolutionnaire de 1905 et qui créa aussi pour la suite une tension dans les relations entre Allemands et Lettons.

Les Lettons ont vécu en bonne intelligence avec les Lituaniens et dans une certaine estime réciproque. Il ne saurait être question de cette haine réciproque dont on soutient l'existence dans beaucoup d'écrits [1] et qu'on a exploitée en vue de certains buts politiques. Les Lettons ont considéré avec intérêt l'essor social des Lituaniens et, seuls, les propriétaires fonciers lettons habitant dans le voisinage du territoire lituanien avaient l'habitude de s'exprimer en termes un peu méprisants au sujet des Lituaniens de cette frontière nord de Samogitie, qui ne sont pas précisément à un degré bien particulier de civilisation. Du côté lituanien on a toujours cherché à entretenir des relations amicales avec

[1] Il est impossible de trouver comment le Dr Rosen (dans les communications de Petermann 62: *Les rapports ethnographiques dans les provinces baltiques et en Lituanie*) a pu soutenir qu'il existait une haine entre ces deux peuples apparentés comme entre chien et loup, haine qui se serait encore accrue par les efforts que font les Lituaniens pour obtenir leur indépendance. Depuis 30 ans, je lis des journaux grands-lituaniens, mais je n'ai encore rien trouvé nulle part d'une animosité marquante des Lituaniens contre les Lettons. Personnellement non plus je n'ai pas pu avoir l'impression qu'une antipathie quelconque existât entre Lettons et Lituaniens. Au contraire, je trouvai chez beaucoup de Lettons une certaine sympathie pour les aspirations lituaniennes.

les Lettons. Sans doute, les Lituaniens et les Lettons sont apparentés de très près; cependant la religion est un très grand facteur de division entre eux. Les Lettons sont protestants, à l'exception des 300.000 catholiques du gouvernement de Vitebsk, de la partie de la Livonie restée autrefois sous la Pologne et de quelques milliers d'orthodoxes, alors que les Samogitiens de la frontière passent pour des catholiques particulièrement fervents, qui se sentent tellement unis à leur religion qu'ils qualifient directement de *catholique* leur nation et leur langue. Mais une preuve que sous ce rapport ils ont aussi des vues plus larges c'est qu'ils ont choisi à la Douma l'avocat protestant Ytchas [1]. Il se pourrait que la nation lettonne ait une quantité non insignifiante de sang finnois dans les veines. On ne voit pas très bien pourquoi les Lituaniens franchissant les limites du principe des nationalités devraient aspirer à une fédération avec les Lettons et au bonheur problématique d'un Etat quelque peu mélangé au point de vue population. Sans aucun doute, entrent également ici en ligne de compte des questions financières, de civilisation et de puissance. Les Lituaniens semblent avoir oublié quelle grande importance leur roi Mindaugas attachait déjà au principe des nationalités, puisque c'est justement en s'appuyant sur ce prin-

[1] Remplit actuellement les fonctions de directeur au ministère de l'instruction publique en Russie.

cipe qu'il réclama de l'Ordre teutonique la restitution de la Sudavie. Un rapprochement futur des deux peuples sous n'importe quelle forme politique pourrait toujours être un bienfait pour les deux nations .

XV

Les Lituaniens et les Juifs

Le sémitisme en Lituanie remonte déjà aux temps de Vytautas (Vitold) qui attira dans son pays un assez grand nombre de Juifs des régions de la mer Noire et du Caucase. En 1388, il accorda des privilèges spéciaux aux Juifs de Trakaï. Le Juif jouit alors d'une considération telle que l'on punissait de mort ou de la confiscation des biens celui qui l'assassinait ou le blessait. Outre les Juifs ordinaires, Vytautas avait aussi amené de Crimée une secte spéciale, les Karaïtiens (Karaïmiens, Karéens) qui parlaient tatar. Encore maintenant il y a quelques Karaïtiens à Trakaï, et çà et là en Lituanie[1]. Ils s'en tiennent fermement et strictement à l'Ecriture et ne veulent rien savoir du Talmud. Pendant le sabbat, ils évitent aussi le moindre travail. On ne doit même allumer ni lumière ni feu. Ils vivent daus une calme tranquillité et s'adonnent souvent à l'agriculture. Les Juifs polonais sont pour la plupart origi-

[1] Les Karaïtiens sont fortement russifiés et ils parlent grand russien. Ils s'habillent à l'ancienne mode moscovite : cheveux et barbe longs, de grandes bottes, vètement de dessous rouge en forme de blouse, au-dessus un long caftan de drap bleu, et une ceinture de laine rouge.

naires de l'ouest. En Pologne, on leur a accordé une certaine autonomie, et ils ont été placés sous la juridiction de la couronne. Ils apportèrent de l'argent dans le pays, aidèrent à créer l'industrie de la banque et entretinrent des relations précieuses avec des pays d'un degré supérieur de civilisation; c'est pourquoi ils furent les bienvenus pour les princes polonais. La finance passa entièrement entre leurs mains. Le roi Sigismond ne nommait que des Juifs comme fermiers des douanes. Beaucoup devinrent bientôt très aisés, ils prirent les mœurs de la noblesse, et s'habillèrent de façon recherchée. Plus tard, après les invasions cosaques sous Chmielnitzki, dont ils eurent à souffrir terriblement, les Juifs baissèrent de plus en plus et ils ne se sont jamais bien ressaisis; de banquiers royaux et fermiers de douanes ils descendirent jusqu'à être colporteurs et même serfs de la noblesse.

Une certaine antipathie existe entre les Juifs polonais et lituaniens (les Litvaques). Zievier dit dans *La Question des races et des Juifs de l'Est* (Posen 1916) : « Le Juif polonais se sent plus élevé au point de vue civilisation, il se sent davantage Européen de l'ouest, et il ne regarde le Litvaque que comme un demi-frère de race, infecté par le barbarisme russe. Par contre, le Juif lituanien est fier de ses connaissances en hébreu, où il est beaucoup supérieur au Juif polonais, de ses relations plus étroites avec la domination russe et du sens politique plus élevé

qu'il s'attribue par opposition au Juif polonais, qui marche souvent avec les Polonais à son détriment. » En ce qui concerne l'esprit d'entreprise, les Litvaques sont supérieurs aux Juifs polonais; ils tiennent aussi plus fermement qu'eux à l'antiquité hébraïque, et s'en distinguent de façon assez importante aussi bien par des particularités mystiques de race que par le costume et la langue. En Lituanie, le talmudisme pur est prédominant. A Vilna, Kovno et Grodno, il y a de célèbres écoles de Talmud. Mais ceux qui habitent plus au sud sont Chassidim, c'est-à-dire pieux et adeptes de la doctrine secrète cabalistique. Au point de vue civilisation, les Juifs de l'est peuvent être classés comme suit : lituaniens, polonais, volyniens, ukraniens.

Linguistiquement, les Litvaques ont subi des influences lituaniennes, polonaises et blanc-russiennes. Il se forma en Lituanie un dialecte spécial qui s'écarte de façon importante du yiddisch allemand. Les yiddisch polonais et lituanien se différencient aussi tellement dans la prononciation, la grammaire et le vocabulaire, qu'on ne peut les regarder que comme deux dialectes distincts. Du reste, le yiddisch qui, à côté du noyau hébrao-rabbinique, a emprunté beaucoup de mots aux langues des peuples environnants, ne passe pas pour la langue maternelle, mais est seulement regardé comme un moyen de compréhension, et on en change aussi souvent que les circonstances l'exigent. Bien que sa lit-

térature ne soit pas restreinte, le yiddisch n'a pas d'avenir, car la création d'une université « yiddisch » pourrait bien toujours rester un fantôme. A vrai dire, du côté lituano-polonais, les Juifs n'ont jamais eu à subir de persécutions d'aucune sorte; même lorsque beaucoup d'entre eux devinrent la propriété de la noblesse, ils surent se maintenir puisqu'ils ont gardé en mains jusqu'à présent presque toutes les opérations commerciales en Lituanie et en Pologne. C'est à peine s'il existe une chose qu'ils ne fassent pas rentrer dans le domaine de leurs entreprises commerciales. Ils font du commerce avec tout ce qu'il est possible d'imaginer : « depuis le fumier pour les champs ou les fleurs jusqu'à la chair des filles juives et non juives, depuis les vieilles culottes jusqu'aux livres de prières et aux passeports plus ou moins authentiques, toute une gamme chromatique d'affaires loyales et véreuses, propres et malpropres.[1] » L'exportation du bois vers l'Allemagne est exclusivement entre les mains des Juifs. Tous les intéressés sont des Juifs, depuis le marchand en gros de la province jusqu'aux petits agents qui s'enquièrent des occasions de ventes de forêts et jusqu'au patron de chaque radeau. Les Lituaniens et les Blancs Russiens (dzimkiens) ne servent que comme garçons mariniers. Les Juifs sont entrepreneurs de la couronne, intermédiaires pour les céréales, marchands d'eau-

[1] Bischof. *Clarté dans la question des Juifs de l'Est*. 1916.

de-vie, cabaretiers, exportateurs d'œufs et de volaille et tout ce qu'il est possible d'être dans le commerce. Dans les grandes villes de Lituanie où les Juifs constituent jusqu'à 80 % de la population (à Kovno 35,8 %, à Vilna 41,3 %, à Suvalki 54,8 %), le travail manuel est aussi entre leurs mains [1]. En moyenne, les artisans gagnent 250 à 300 roubles par an. Mais comme le commerce offre plus de chances de gagner de l'argent sans peine, la grande masse de la population juive en majorité de sang pauvre et de constitution faible se jette sur cette branche et ne se laisse nullement influencer par les considérations morales dans ses rapports commerciaux avec les non Juifs. Par l'affermage du débit de l'eau-de-vie, ils sont devenus un véritable fléau pour la population indigène, et plus d'un paysan lituanien a bu chez le mastroquet juif son bétail, ses terres, tout son avoir et s'est mis, lui et sa famille dans la misère. On s'est vivement plaint de cet état de choses dans de nombreuses brochures lituaniennes, et on a prêché l'émancipation de la cruche juive. Ce que le cabaretier juif ne pouvait arriver à faire lui-même, sa moitié avait l'habitude de le mener à bien avec les paysannes au moyen de toutes sortes d'affaires de pacotilles et de troc. Les Juifs ont aussi souvent exploité la population par des affaires d'usure. D'autre part, on ne doit pas ca-

[1] Les Juifs constituent 17 % (d'après d'autres données 14 %) de la population totale en Lituanie.

cher qu'ils ont apporté une certaine civilisation parmi la population. Jusqu'à il y a environ quinze ans, la population lituanienne n'avait du reste jamais essayé d'entrer en lice contre la puissance commerciale des Juifs pour ainsi dire consolidée fédérativement. Et lorsque, alors, quelques-uns commencèrent quand même à entamer le combat de la concurrence, les Juifs employèrent tous les moyens pour étouffer l'émancipation menaçante des Lituaniens, ce qui leur réussit d'autant mieux que le commerce en gros se trouvait également aux mains du Juif et qu'il avait l'habitude d'accorder un crédit plus fort à ses coreligionnaires. Les débutants lituaniens n'avaient pas un capital suffisant pour tenir tête aux Juifs du premier coup. Seules les coopératives lituaniennes, les syndicats d'achat et de vente, les caisses d'épargne et de prêt purent concurrencer les Juifs avec quelque succès. Toutefois, grâce à son habileté commerciale particulière et à sa façon propre de négocier, le Juif a encore un champ d'activité immense pour son commerce. Bien que le séjour prolongé dans les villages leur ait été interdit par le gouvernement russe, ils ont su souvent tourner de façon adroite les prescriptions du gouvernement. L'un louait quelque part une maison d'été, ce qui lui était permis, mais il y restait aussi pendant l'hiver et faisait ses affaires dans les environs. Il n'y avait pas d'occasion qu'il n'utilisât alors pour faire du commerce. Aux élections

politiques, les Lituaniens ont marché de concert avec les Juifs, pour pouvoir, ainsi réunis, lutter contre les gros propriétaires fonciers. Maintenant, toutefois, les Juifs se détournent des Lituaniens dans l'attente de pouvoir, le cas échéant, et dans des conditions nouvelles, obtenir plus de faveurs pour eux-mêmes. La « Fédération juive ouvrière pour la Pologne et la Lituanie », fondée en 1897, et qui rend hommage au marxisme radical, a acquis une influence non insignifiante en Lituanie. Les Juifs sont un problème difficile à résoudre en ce qui concerne la forme que prendra plus tard la Lituanie. Une immigration en masse des Juifs en Allemagne pourrait bien paraître partout, dans ce pays extrêmement indésirable. Le conseiller secret Fritz écrit dans sa « *Question des Juifs de l'Est* », p. 43 : « Il ne s'agit pas dans la question des Juifs de l'Est de l'accueil et de l'assimilation de quelques centaines ou de quelques milliers, mais de millions d'êtres humains, non seulement pauvres, dégénérés physiquement et moralement, mais bien de Mongols hébraïsés, de race étrangère, dont l'accueil en masse aurait une influence unilatérale et désavantageuse sur le caractère général du peuple allemand, abaisserait le niveau économique de la classe moyenne inférieure grâce à leurs exigences modestes, par leur expansion à la campagne ébranlerait la classe paysanne, bref nous poserait la question des Juifs avec une recru-

descence aggravée. Nos Juifs allemands seraient les plus menacés. Un poids mort s'accrocherait à l'égalité sociale et politique qu'ils ont acquise avec peine. »

Bischof non plus (a. a. O. S. 45) ne sait pas dire grand bien des Juifs de l'Est, en particulier de la Lituanie : « C'est en majorité un prolétariat enfoncé dans la saleté, la pauvreté et parvenu à un degré très bas de moralité commerciale d'esprit en partie politiquement radical, éduqué et dirigé depuis des générations uniquement vers le commerce et vers un travail de marché primitif, isolé volontairement au point de vue religieux et ethnique, répugnant aux influences de la civilisation occidentale, adversaire de l'ordre et de la hiérarchie sociale par un penchant presque pathologique d'indépendance individuelle, par suite également incapable de s'industrialiser et ne le voulant pas non plus, et en général peu apte aux travaux des champs et de l'industrie à cause de sa constitution physique, supérieur commercialement à la population non juive et surtout rurale, souvent malsain, en général antipathique et même haï, et, par-dessus le marché, en partie plein de sympathie pour les Russes à cause de relations de parenté ou de commerce, ce que Brödrich Kurmahlen prétend très catégoriquement de la majorité des Juifs lituaniens. »

XVI

Les Lituaniens pendant la guerre

Vis-à-vis de la guerre, les Lituaniens ont cherché à conserver une neutralité complète. Lorsque au début de la guerre, les Juifs et les Polonais organisèrent des cortèges patriotiques dans l'intérêt de la victoire des Russes, l'élément lituanien n'y prit absolument aucune part. La presse également observa une attitude relativement froide et neutre, autant que les circonstances le permettaient, alors qu'au contraire les organes lituaniens d'Amérique, exception faite des radicaux-démocrates, passèrent du côté de l'Entente avec armes et bagages. Sans doute, au début, quelques personnalités lituaniennes, comme aussi Ytschas, député à la Douma, se sont prononcés pour une victoire de la Russie. Et c'était également tout naturel. Les hommes lituaniens aptes au service militaire étaient dans l'armée russe; de puissantes armées russes occupaient la Lituanie. Les représentants du peuple lituanien voulurent et durent alors prouver leur loyalisme, afin d'être bien traités par leur propre armée, pour ne pas passer de prime abord pour des adversaires de l'idée russe et éviter ainsi l'oppression et la violence. En

outre, la presse russe répandait les nouvelles les plus effroyables sur la barbarie et les actes de sauvagerie des soldats allemands. C'est ainsi que grâce aux mensonges de la presse et, ne l'oublions pas, aussi à l'action des agents russes, s'accrut de façon formidable la peur des Allemands. Par suite, maints Lituaniens s'enfuirent volontairement, d'autres furent forcés de fuir et furent évacués par les Russes surtout après les combats de la Doubissa. La plupart s'arrêtèrent à Vilna; là, les intellectuels s'opposèrent à l'ordre d'évacuation des autorités russes et par des proclamations secrètes invitèrent les fugitifs lituaniens à faire halte et, autant que possible, à revenir. Une assemblée secrète des politiciens lituaniens à Vilna déclara que l'on devait opposer la plus grande résistance aux excitations des agents russes, qu'on ne devait pas fuir devant les troupes allemandes, mais au contraire les accueillir amicalement. Les appels publiés par le « *Comité pour l'encouragement et l'appui du lituanisme* » mettaient en garde de la façon la plus formelle contre l'hypocrisie moscovite qui, ces derniers temps, s'était montrée particulièrement bienveillante à l'égard des Lituaniens, et ils exhortaient tout d'abord à la confiance à l'égard des Allemands.

En réalité, jusqu'alors les Lituaniens n'avaient eu aucun rapport avec les Allemands; ils avaient bien entendu parler de leur esprit de méthode, de leur aisance et de leur intelligence;

ils avaient ouï dire que l'Eglise catholique avait une liberté plus grande en Allemagne que dans maint Etat purement catholique; ils avaient fait aussi la connaissance de protestants allemands qui vivaient parmi eux comme artisans, rarement comme propriétaires fonciers, mais qu'ils n'aimaient pas beaucoup à cause de leur religion; ils ne savaient du reste pas quelle attitude adopter à l'égard des Allemands. D'autre part, ils n'aimaient pas du tout les Russes; ceux-ci s'étaient fait détester universellement par leur politique connue de russification; et quand bien même après 1905 les Lituaniens avaient obtenu des libertés relativement grandes, les blessures antérieures n'avaient cependant pas pu se cicatriser si facilement.

Ainsi donc, la population lituanienne a montré une certaine confiance à l'égard des troupes allemandes envahissantes et les a saluées et accueillies en libératrices. Beaucoup de soldats ont écrit dans des lettres à des journaux : « Le Lituanien a accueilli l'Allemand loyalement et à bras ouverts », et aussi: « Ces gens calmes devinrent fous de joie, lorsque vinrent les libérateurs allemands. Celui qui a vécu cela y pensera lorsqu'un jour la paix devra être signée avec la Russie. » E. Kraus, l'écrivain germano-balte connu, déclare aussi que les Lituaniens n'attendaient qu'un résultat fécond pour leur nationalisme de la marche en avant des Allemands qu'ils souhaitaient déjà pendant les années révo-

lutionnaires. Ils ont également aidé des prisonniers allemands à s'évader, comme je l'ai appris à plusieurs reprises, et ils ont donné asile à des soldats coupés de leur unité et poursuivis par les Russes, en risquant leur propre vie; et cette confiante prévenance se montrait aussi bien chez le peuple que chez les intellectuels, puisque du reste les Lituaniens sont presque tous d'opinion foncièrement radicale-démocrate.

Sans doute était-on rempli d'anxiété dans le désir violent de la liberté, si longtemps absente d'avoir une certaine autonomie et dans l'attente de la tournure que prendraient les événements à tous les points de vue. On craignait — et certains articles de la presse y autorisaient — que les Allemands victorieux n'imposassent aux Lituaniens un joug nouveau, encore plus pénible, en cherchant à étouffer complètement leur nationalité, à faire occuper leur pays par des colonies allemandes et à germaniser leurs enfants dans des écoles purement allemandes, ce qui forcerait les Lituaniens à prendre une certaine attitude belliqueuse dont ils avaient précisément assez. La lutte incessante contre l'oppression russe leur avait donné de la perspicacité et un jugement pondéré dans les choses politiques; maintenant ils voulaient faire valoir leur civilisation, et ils étaient dans la meilleure voie pour y arriver, bien qu'ils eussent dû faire pour cela les sacrifices les plus durs. Ils voulaient bien se joindre aux Allemands, mais ils

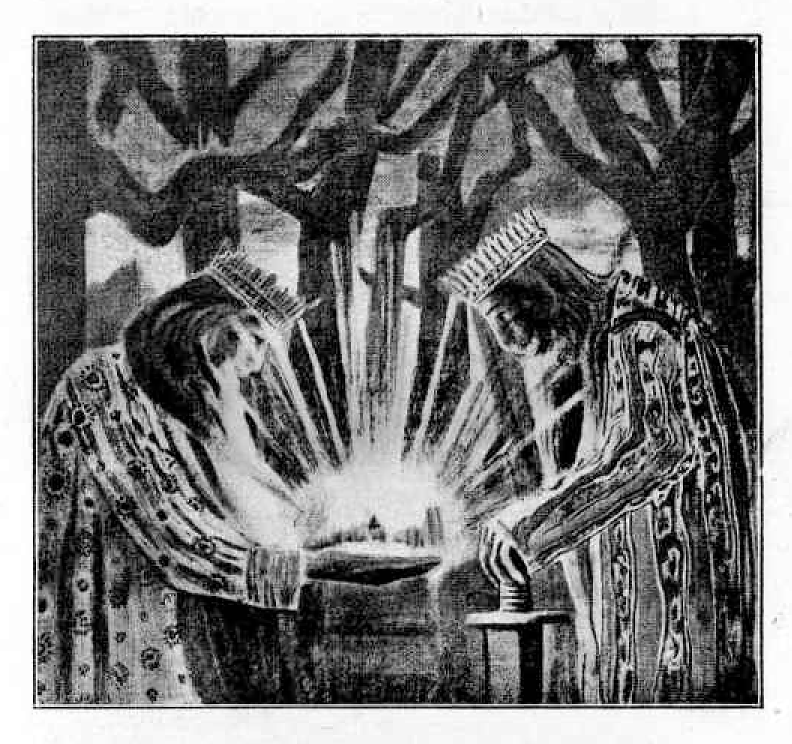
exigeaient l'inviolabilité de leur nationalité et la liberté de continuer à se développer dans le sens national.

Les intellectuels lituaniens s'étaient sans doute attendus à ce qu'on les appelât, dans une certaine mesure, au gouvernement du territoire occupé, comme c'est le cas en Belgique et en Pologne, que tout au moins les sociétés de secours pour les sinistrés de la guerre continueraient leur action, mais l'administration allemande prit tout en mains. Souvent, le vainqueur ne peut pas agir autrement en pays ennemi. Et les Lituaniens faisaient partie du territoire ennemi, si loyale que pouvait être la grande majorité d'entre eux à l'égard des Allemands. Ils se virent condamnés à l'inaction par les mesures sévères que la guerre amène avec elle. Grâce aux petites manières qui leur sont propres, les Polonais surent s'insinuer au premier plan. Les Lituaniens restèrent à l'arrière-plan, dans l'expectative. Par sa proclamation aux Polonais à Vilna, le gouverneur allemand Pfeil avait donné courage aux Polonais en une certaine mesure, en leur souhaitant la prospérité, mais il oublia les Lituaniens.

Mais bientôt les Lituaniens obtinrent la régie de quelque chose de très important : l'institution d'écoles et de gymnases, et ils se mirent à l'œuvre avec zèle, quand bien même les moyens pécuniaires leur faisaient presque entièrement défaut, tandis que dans le même but

les Polonais avaient reçu des fonds importants, résultat des collectes générales faites dans les églises catholiques.

Les Lituaniens avaient créé un grand nombre de comités et de stations sanitaires avec l'appui du comité Tatiana pour les soins et les secours à apporter aux fugitifs, ainsi que pour l'approvisionnement des sinistrés de la guerre et de ceux qui n'avaient plus de logis, L'ex-député Bulat et l'épouse du général Rennenkampf avaient fait les premiers pas. Ensuite, des comités lituaniens chargés de cela par le gouvernement russe ont parcouru les régions endommagées et estimé les dégâts de guerre. Sous la présidence de Mme Bortkievicz se fonda à Vilna une société de secours pour venir en aide aux prisonniers civils prussiens; cette société réunit dans ce but des fonds relativement élevés et installa également pour eux des stations de secours dans les grandes gares de Russie. Ces prisonniers civils ayant parmi eux des vieillards, des enfants et des malades étaient souvent complètement sans argent, sans nourriture et vêtus insuffisamment, tels qu'ils avaient été entraînés par les soldats et souffraient terriblement de la faim et du froid. Les Lituaniens de Vilna cherchèrent à pourvoir du nécessaire les prisonniers, sans se demander s'ils étaient allemands ou lituaniens. Par là ils couraient le danger d'être suspectés et regardés par les Russes comme des partisans des



Michel Ciurlonis. Conte.
(Du *Vaïras*)

Allemands. Plus tard Keinys, député à la Douma, et Kairys, ingénieur, firent un voyage circulaire de vingt-quatre jours pour visiter les principaux dépôts d'Allemands et leur porter secours. D'après leurs rapports, publiés dans les *Nouvelles* lituaniennes de Vilna, ils ont fondé dans différentes villes des comités de secours dans l'intérêt des prisonniers civils; ils ont discuté longuement avec le consul des Etats-Unis à Moscou et, ainsi, ont cherché de façon variée et toute désintéressée à être utiles à nos compatriotes. Les Lituaniens d'Amérique également ont donné plusieurs milliers de dollars pour nos évacués [1]. Ce sont des choses que l'on ne devrait pas oublier comme cela et qui ne devraient pas non plus être cachées à l'*Administration allemande de la Lituanie.* Une grande partie de la population lituanienne fut chassée de chez elle pendant la retraite des armées russes et le territoire fut évacué [2]. Après des voyages pénibles de plusieurs semaines, faits à pied et en voiture, au cours desquels beaucoup périrent de maladie et de privations, les fugitifs trouvèrent asile dans les villes et les

[1] Peu après la déclaration de guerre, les Lituaniens d'Amérique ont créé trois fonds: les fonds nationaux, les fonds de secours pour les Lituaniens sinistrés de la guerre et les fonds de secours des socialistes. L'argent que l'on réunit doit servir à aider la patrie lituanienne de n'importe quelle façon.

[2] En ce qui concerne le nombre des évacués, les données diffèrent beaucoup entre elles; une source indique un chiffre de 56.097 évacués lituaniens (dont 26.812 hommes et 26.854 femmes) à savoir 27.105 du gouv. de Kovno, 9.215 du gouv. de Suvalki, 1902 de Courlande. Dans les données postérieures ces chiffres sont bien plus élevés.

villages de Russie et de Sibérie. Aussitôt Ytschas fonda à Petrograd la revue hebdomadaire *Lietuviu Balsas* (Voix des Lituaniens) qui, de concert avec le comité lituanien de cette ville se chargea de l'organisation et des secours pour les fugitifs [1].

Si dès l'abord le républicain Bulat avait dirigé l'action charitable, bientôt le baron Schilling, constitutionnel, entra en ligne et il organisa plus tard le comité central. Partout se fondèrent dans les villes des comités de secours qui s'occupèrent de même façon des évacués allemands. Bientôt ils se mirent aussi à construire des établissements d'instruction pour les fugitifs. Ainsi à Voroneje on installa un gymnase de garçons avec 498 élèves et un gymnase de filles ainsi que des cours pour les maîtresses de travaux manuels et de jardins d'enfants. A Tamboff, on créa un gymnase lituanien de filles, à Rostof une école de travaux manuels, à Yaroslav un progymnase et une école normale d'instituteurs, à Bogorodizk une école d'agriculture, à Petrograd des cours de technologie, à Sorotschin une école normale d'instituteurs avec trente élèves. A cela s'ajoutèrent les cours de la *Saulé*, avec septante-sept élèves pour les écoles primaires, trente-deux élèves comptables, deux écoles primaires à deux classes, un jardin d'enfants, etc.

[1] En mars 1916 un congrès de toutes les organisations lituaniennes de secours aux fugitifs en Russie eut lieu sous la prési-

Sous l'administration allemande, le système scolaire en Lituanie est particulièrement prospère, autant que c'est possible dans les circonstances actuelles. Le *Lietuviu Balsas* de Petrograd rapporte qu'il y aurait actuellement en Lituanie beaucoup plus de cent écoles avec le lituanien comme langue d'enseignement, l'allemand formant une matière d'enseignement à part. On aurait ouvert à Vilna un gymnase lituanien à six classes avec 150 élèves (garçons et filles), en outre des cours pour instituteurs,

dence d'Ytschas, député à la Douma. 100 personnes environ y prirent part, entre autres des délégués de la société de secours centrale lituanienne de Petrograd, de ses ramifications; de plus, ceux des sociétés de secours lituaniennes de Petrograd, Moscou, Smolensk, Odessa, Riga, de la société de secours aux évacués prussiens, etc. Le rapport du comité central de secours lituanien fut rédigé par son secrétaire, le baron Schilling. Faisons remarquer que les recettes principales sont venues du Comité Tatiana et du conseil des réfugiés russes. Le comité central reçut environ 900.000 roubles du premier, du dernier 1.660.000 roubles. Respectables aussi sont les sommes données par les Lituaniens eux-mêmes, surtout par ceux d'Amérique et puis par des organisations publiques et des personnes privées.

L'avocat Leonas, ex-député à la Douma, rendit compte de l'activité de la société de Moscou. Il y aurait là environ 15.000 réfugiés dont la plupart ont dû recevoir des secours. La société aurait entretenu 155 asiles, créé 3 asiles d'enfants, fondé 10 écoles primaires, 8 écoles professionnelles, des cours sanitaires, un hôpital, etc. Cette société recevait ses fonds de personnes privées, d'organisations publiques, de l'administration municipale, du Comité Tatiana et du comité central de secours lituanien.

L'abbé Laukaïtis, député à la Douma, fit un rapport sur l'action du comité lituanien de Petrograd. Il y a là environ 20.000 fugitifs, dont la moitié est secourue. On aurait fondé 4 asiles, 8 asiles d'enfants où l'on héberge 940 enfants, 12 écoles primaires avec 1150 élèves, 6 pensions de collégiens, 4 ateliers, 2 restaurants, 1 hôpital, etc.

A Smolensk, il y aurait environ 1000 fugitifs lituaniens dans la ville et 2500 dans le gouvernement; on donne des secours et des conseils aux fugitifs passant par Smolensk. — On s'occupa aussi en détail de l'aide à apporter aux déportés prussiens. Il se forma ensuite encore différentes sections, pour l'hygiène, l'éducation populaire, les secours, l'organisation, etc.

six écoles élémentaires, six crèches avec 350 enfants, deux internats, un asile de vieillards, etc. L'entretien exigerait une dépense mensuelle de 20.000 marks.

Peu après l'occupation du pays par les troupes allemandes, un journal lituanien *Dabartis* (Présent) fut publié deux fois par semaine pour les territoires occupés, d'abord à Tilsit puis à Kovno. Il paraît actuellement à Bialystok. Toutefois, il ne semble pas satisfaire les désirs des Lituaniens qui demandent un organe à eux avec une rédaction propre. Les négociations au sujet de la publication d'un quotidien lituanien à Vilna ont beaucoup traîné en longueur, car les restrictions fixées par l'administration pour la publication du journal ne semblaient pas en garantir aux éditeurs le développement prospère. Le prélat Dambrauskas édite à Kovno une revue pour la jeunesse.

Trois délégués lituaniens vinrent à Lausanne en Suisse au congrès des nations opprimées de Russie, avec l'autorisation des autorités allemandes. Pendant leur retour ils ont appris à connaître l'Allemagne et les résultats qu'elle a atteints au point de vue industriel et agricole.

Plusieurs protestations ou décisions rédigées par des représentants du peuple lituanien dans des pays neutres et qui ont la valeur de documents véridiques montrent bien de quels sentiments les Lituaniens sont actuellement animés vis-à-vis de la Russie.

Voici le texte des résolutions prises à La Haye (1916) par l'assemblée des délégués lituaniens :

Les délégués lituaniens réunis à La Haye du 20 au 25 avril ont entre autres discuté aussi la déclaration du 5 avril du chancelier allemand disant que la Lituanie ne serait plus jamais rendue à la Russie réactionnaire, et ils regardent comme un devoir sacré, à l'occasion de ces paroles du chancelier, et au nom de leur patrie, de déclarer au monde civilisé qui commence à reconnaître le principe des nationalités que le joug russe est devenu insupportable au peuple lituanien, car :

1. La Russie a opprimé de façon injuste la Lituanie pendant 120 ans (depuis 1796), et a même supprimé son nom en l'appelant *« Territoire du Nord-Ouest »*.

2. L'administration nationale de la Lituanie et ses lois (le célèbre *« Statut lituanien »)* ont été remplacées par les lois et l'administration russes, qui sont toujours restées et resteront toujours étrangères au peuple lituanien.

3. L'université de Vilna fut supprimée (1832), de nombreuses écoles furent fermées, d'autres ont été transformées en instruments de russification. Dans ces écoles on interdit aussi sévèrement l'enseignement de la langue, de la littérature et de l'histoire de la Lituanie.

4. Le gouvernement russe à cherché à imposer par la force l'orthodoxie au peuple lituanien

qui est et veut rester catholique. De nombreuses églises furent fermées à main armée et même avec effusion de sang (Kraziaï, 1894) et transformées en chapelles orthodoxes. Des milliers d'uniates furent arrachés au catholicisme et incorporés à l'orthodoxie au moyen de persécutions sanglantes.

5. La Lituanie fut livrée à de cruels satrapes (comme Mouravief, le bourreau) qui torturèrent les habitants et retardèrent d'un siècle le développement social du pays.

6. L'interdiction absolue pendant 40 ans (1864-1904) d'imprimer des livres et des journaux lituaniens a porté le plus grand coup au peuple lituanien. Malgré cette mesure barbare, le niveau intellectuel du peuple lituanien est plus élevé que celui du peuple russe.

7. Après avoir détruit les institutions sociales du pays, le gouvernement russe résolut d'attirer complètement à lui ce sol abreuvé depuis des siècles par le sang et la sueur du peuple lituanien, et, à cet effet, il inonda systématiquement la Lituanie de colons russes.

8. Depuis le début de la guerre la Lituanie a également accompli son devoir envers la Russie en envoyant sous les drapeaux russes des centaines de mille de ses fils, qui luttèrent et luttent encore dans les rangs de l'armée russe; toutefois le gouvernement russe n'a pas cru de son devoir de montrer une prévenance quelconque pour les tendances nationales lituaniennes.

9. Le gouvernement russe, non satisfait de tous les sacrifices du peuple lituanien pendant la guerre, donna à ses troupes l'ordre de tout détruire en Lituanie pendant leur retraite; des milliers d'habitants lituaniens furent déportés en Sibérie.

Les Lituaniens ont fait les déclarations suivantes dans le télégramme adressé au président Wilson par la ligue des peuples allogènes de Russie :

« Nous autres Lituaniens, nous avons perdu notre indépendance nationale par la violation des promesses solennelles données dans le *«Statut lituanien»*. Notre religion a été persécutée. Des églises catholiques ont été transformées par la force en églises orthodoxes. Les biens d'églises furent volés. L'éducation et l'instruction ont été empêchées par la force et on a essayé d'évincer la langue maternelle lituanienne; celui qui possédait un livre de prières lituanien était puni de prison ou déporté en Sibérie. Une grande partie du pays a été prise et distribuée à des favoris russes ou transformée en territoires de la couronne. Maintenant, l'armée russe a plongé dans la misère et emmené par la force une grande partie de notre population et a saccagé un pays autrefois aisé. » A cela, les représentants du peuple lituanien ont encore ajouté et publié cette déclaration plus détaillée : « Les Lituaniens, peuple autrefois puissant qui avait formé entre l'ouest et l'est de l'Europe un

état solide et qui avait défendu tout seul pendant des siècles son régime politique, sa civilisation propre et sa langue, les Lituaniens tombèrent finalement sous la domination russe ainsi que leurs voisins unis à eux par les liens d'un passé commun. Pour leur pays, qui perdit alors définitivement son caractère d'Etat, commença, à partir de cette époque, toute une série de temps durs, très durs. Le territoire habité par les Lituaniens fut divisé en districts spéciaux d'administration, afin d'effacer ses limites ethnographiques. Son héritage des temps anciens, le *« Statut lituanien »*, qui avait été en vigueur pendant des siècles en Lituanie et dans les pays limitrophes, ne fut pas adapté au changement de situation, mais remplacé purement et simplement par le Code étranger russe. Le droit coûtumier lituanien fut étouffé; partout où l'on put, on enleva au peuple la liberté de conscience et de religion. Par la violence, on obligea le peuple à adopter la croyance étrangère orthodoxe, et l'on confisqua au profit des orthodoxes les biens des Eglises catholiques, uniates et protestantes. La vie économique lituanienne fut ruinée sans le moindre égard. Dans ce but, le gouvernement russe prit les mesures les plus diverses; il édicta des lois rendant impossible aux catholiques et, en général aux gens du pays, l'achat ou tout autre moyen d'acquisition de terrains en Lituanie. Encore tout récemment on achetait les terres aux frais de l'E-

tat et on les revendait à des colons russes, pendant que des centaines de mille Lituaniens ne trouvaient pas de travail pour leurs mains laborieuses, et devaient émigrer, surtout en Amérique. Enfin, pour ruiner complètement le pays, on établit le tarif inégal des chemins de fer qui favorisait les pays habités par les Russes.

Pendant quelques dizaines d'années, il fut interdit sévèrement d'imprimer des écrits lituaniens en Russie. On considéra même comme délit le fait de lire des livres de prières lituaniens importés de l'étranger. La langue lituanienne ne devait pas être employée publiquement, ni à l'école, ni dans l'administration, ni au tribunal; de même il était défendu de fonder des écoles lituaniennes où l'enseignement devait avoir lieu dans la langue maternelle. La classe intellectuelle lituanienne ne pouvait prendre part en Lituanie ni à la juridiction, ni à l'administration. Il lui était également interdit d'accepter des postes de professeurs en Lituanie, même dans les écoles russes. La Lituanie attendit vainement son *self-government*, bien que les territoires habités par les Russes l'aient déjà eu en grande partie. Le droit de décision individuelle n'existait pas dans les domaines de l'économie générale, de l'instruction, du commerce et des autres branches de la vie sociale. Encore tout récemment il était interdit aux Lituaniens de créer des banques agricoles à leur usage.

La situation de la Lituanie ne s'est que peu

améliorée après la Révolution de 1905, malgré l'assemblée générale de Vilna qui se réunit alors, à laquelle prirent part les représentants de toutes les classes, et qui exigea l'autonomie de la Lituanie. »

Dr J. Schaulis,
A. Zmudzinavicius,
S. Kairys.

Ainsi, au milieu des charges inouïes de la guerre qui fit rage si longtemps dans leur pays, les Lituaniens se sont efforcés activement, en observant la plus grande neutralité possible, de travailler au point de vue social et de panser les blessures causées par la guerre, et, en faisant cela, ils n'ont jamais perdu de vue leurs buts sociaux et nationaux.

XVII

Coup d'œil sur la configuration et le régime futur de la Lituanie

Depuis l'occupation de la Lituanie, une foule de voix diverses se sont élevées évaluant le nombre des colons allemands, de sinistrés de la guerre, d'émigrants de retour de Wolhynie et d'autres régions, que l'on pourrait caser en Courlande et en Lituanie. Von Rohrbach et d'autres encore estiment que les Lituaniens du ci-devant territoire russe se rallieraient aussi facilement au germanisme que les Lituaniens prussiens. Mais il se pourrait bien que Rohrbach ne connaisse pas suffisamment les Lituaniens, prussiens ou russes, pour pouvoir donner un jugement de poids sur leurs aspirations politiques, leurs tendances et leurs aptitudes intellectuelles. Il faut vivre parmi le peuple, comprendre sa langue, connaître les œuvres qu'a produites son intelligence pour juger de sa force intérieure, de sa faculté d'adaptation et de ses possibilités de développement. Les Lituaniens prussiens sont un des peuples les plus indifférents au point de vue national qui, à l'exception

d'une petite minorité, n'a jamais eu une claire conscience de sa nationalité, ou, en tout cas, ne l'a jamais représentée vigoureusement. Il lui manque l'idéalisme national; par contre, le matérialisme occupe une place importante chez lui.

Il en va tout autrement des Grands Lituaniens (Lituaniens russes) qui, pendant 40 années d'une oppression vraiment cruelle, se sont montrés si fermes au point de vue national que la russification, essayée sur eux par tous les moyens, a passé sans presque laisser de traces. Quiconque en douterait n'aurait qu'à se renseigner auprès des soldats allemands, s'il ne peut obtenir personnellement de passeports dans le but de prendre personnellement connaissance de l'opinion populaire qui règne là-bas. Les assertions du professeur Brückner, le pionnier polonais de la « *Vérité sur la Lituanie* », s'écroulent également. Il prétend que, sans l'intervention de la Pologne, la Lituanie serait depuis longtemps russifiée ou tout au moins réduite à l'état de curiosité nationale. Si les Lituaniens avaient jamais dû être russifiés, c'était bien dans la période qui va de 1865 à 1905. Mais où trouve-t-on des Lituaniens orthodoxes parlant russe? Sans doute, dans la période de l'union polonaise (plus de 500 ans), le polonisme a fait des progrès en Lituanie, mais ces progrès ont été dus bien moins à sa civilisation ou à sa langue « *majestueuse* » qu'au clergé polonisant sans scrupules. Si l'on y regarde de plus près, on voit

que l'élément polonais est actuellement minime en Lituanie, abstraction faite des villes. Il est vrai qu'à l'arrivée des armées allemandes, la plupart des intellectuels lituaniens ont dû fuir, alors que les intellectuels polonais ont vu leur nombre se compléter ensuite sous l'administration allemande par un appoint venu de Pologne, de sorte que maintenant ils dominent à nouveau dans les villes.

Il est incontestable que les Lituaniens, qu'on les appelle ou non un *chétif petit peuple de paysans*, ainsi que Brückner[1] se plaît à les désigner, ont maintenu intact leur territoire ethnographique contre toutes les attaques, menaces et oppressions de puissants adversaires, et, ce qu'il y a de plus important, sont en état de le maintenir actuellement avec encore plus de fermeté et d'énergie; car on est tout de même en droit de supposer qu'on n'emploiera plus des mesures barbares comme celles qu'a employées la Russie. Mais voilà que divers publicistes allemands, et parmi eux le conseiller archiviste de Königsberg, le D[r] Karge, exigent sans trop dorer la pilule que la Lituanie soit germanisée à tout prix. Dans le but de faire de la propagande pour la colonisation du nouveau pays à

[1] On a véritablement envie de rire lorsqu'on lit le jugement *scientifique* du professeur Brückner sur la Lituanie: « (Les Lituaniens sont) un petit peuple pauvre, sans civilisation ni littérature, voire même sans histoire propre, dont le seul mérite est d'avoir conservé une langue antique dans son misérable isolement. » (Archives de phil. slave, XXXV, p. 613).

l'est on a publié la revue *L'Est* (Charlottenbourg) qui avait appelé à la vie une société *L'aide des colons*, et qui cherchait par des réunions à créer un courant favorable à ses buts et à recruter des adhérents. Mais appréciant la situation à sa juste valeur et par une vue nette de l'état des choses, le public allemand s'est montré assez froid à l'égard des tendances de ce genre, si bien que l'*Aide des colons* pour le nouveau pays s'est rendormie.

Plusieurs Allemands baltes propagent aussi l'idée d'une colonisation de la Lituanie, qui pourrait être recommandable et faisable en une certaine mesure pour la Courlande dont la population est clairsemée. La société germano-balte, fondée à Berlin le 15 mai 1817, s'est aussi posé pour but de faire comprendre dans les milieux allemands les plus étendus qu'on aurait dans la Lituanie et la Courlande un pays de colonisation tel qu'il est impossible d'en imaginer de meilleur (!). Dans sa brochure *L'Avenir de l'Allemagne*, répandue à 50.000 exemplaires, le Munichois J. F. Lehmann opère même avec des chiffres faux dans l'intérêt de la colonisation de la Lituanie et de la Courlande; il indique une densité de seulement 25 habitants par kilomètre carré contre 120 en Allemagne. Il faudrait en dix ans fixer là-bas 221.000 familles allemandes. Il désire aussi débarrasser une bande de terrain d'environ 1.600.000 hectares de superficie à la frontière de l'est de la popu-

lation indigène, qu'il faudrait alors chasser de sa patrie pour faire place à 145.000 familles de colons allemands. Une telle politique de violence pourrait bien ne pas servir les intérêts de l'empire allemand, sans compter que ce serait un soufflet à tout sentiment d'humanité.

Actuellement, de telles publications ne servent qu'à remplir de soupçons et de méfiance le peuple lituanien à l'égard de l'Allemagne, surtout que les voix s'élevant pour accorder aux Lituaniens la continuation de leur développement national et économique sont étouffées la plupart du temps et ne peuvent même pas se faire entendre en Lituanie. Une colonisation de la Lituanie selon les désirs de ces pubicistes et de leurs acolytes se heurterait à des difficultés pour les raisons suivantes :

1. En Lituanie, règne une véritable soif de possession des terres dans la population indigène elle-même. Pendant des dizaines d'années, il lui a été impossible d'acquérir des terres. Par suite, elle dut émigrer ou morceler encore sa propriété foncière déjà petite. La plupart du temps, les familles des enfants restaient à la maison de leurs parents (surtout dans la partie nord-est du territoire), si bien qu'à la fin et grâce à la prolificité bien connue des Lituaniens, ces maisons ressemblaient à des ruches. En de telles conditions, il ne pouvait être question de progrès économique. La pauvreté, les privations et le manque de confort devaient en

être les conséquences. Après la guerre, il ne faudra pas que cet état de choses subsiste. Les surfaces étendues des domaines fonciers, souvent peu exploitées devront être rendues accessibles aux paysans indigènes lituaniens qui les travailleront avec joie et amour, surtout qu'il ne manque pas d'exploitations modèles chez les propriétaires lituaniens mêmes. Un soldat allemand écrivait au *Leipziger Tageblatt* : « Il y a ici, parmi les Lituaniens, plusieurs besoins : du sel, du pétrole, des allumettes et... des terres. »

Les colonisateurs reviennent toujours sur la faible densité de la population en Lituanie (en 1912, il y avait, d'après Gothein [1], 57 habitants par km. carré dans le gouvernement de Suvalki, 45 à Kovno, 48 à Vilna, 29 en Courlande, contre 36,3 au Mecklembourg, 55,8 en Prusse orientale, 66,7 en Prusse occidentale et 57 en Poméranie), et ils déclarent que le pays pourrait être peuplé bien davantage. Mais on oublie une chose, c'est qu'en Lituanie, les habitants des villes ne forment même pas le cinquième du chiffre total des habitants du pays, alors qu'en 1900 en Allemagne les villes avaient 54,3 % et les communes rurales 45,7 % de la population. D'où il suit qu'en Lituanie la campagne n'est pas du tout moins peuplée qu'en Allemagne. D'autre part, le député au

[1] *La Pologne indépendante en tant qu'Etat de nationalités diverses*. Stuttgart 1917. (En allemand.)



Michel Ciurlonis. Rex.

(Du *Vaïras*)

Reichstag von Gossler écrit dans *l'Est* (fasc. 27/28, 1917) : « La faible densité de la population (en Lituanie) demande des hommes à grands cris. » M. von Gossler opère avec les mêmes chiffres inexacts que le susnommé Munichois Lehmann. Pendant l'hiver de 1916, à l'occasion d'une réunion du soir convoquée au Reichstag par le député lic. Mumm, le même Monsieur von Gossler a déclaré que la Courlande serait germanisée au bout d'une génération et la Lituanie au bout de deux ans. Cette profession de foi publique amena le député au Landtag Meyer (Tilsit), qui était présent, à protester contre l'expression *germaniser*. Environ 7 à 800.000 Lituaniens ont émigré en Amérique en quelques dizaines d'années, ce qui prouve que la Lituanie ne manque pas d'hommes. Sans doute il y a là aussi des étendues de terrain mal cultivées ou peu exploitées qui sont la propriété de l'Etat ou de grands propriétaires fonciers. Si ces terres appartenaient à des paysans, elles seraient sous le régime d'une culture plus intensive. Si ces grandes propriétés foncières n'étaient partagées et distribuées qu'à des colons allemands, à l'exclusion des paysans lituaniens affamés de terres, les Lituaniens considéreraient cette mesure comme une grande injustice et ne pardonneraient pas aux envahisseurs de leur avoir pris les grands domaines fonciers, pas plus que les Irlandais ne peuvent le pardonner aux Anglais.

2. L'œuvre de colonisation allemande devrait être soutenue par de grands fonds. On sait que les affaires de la plupart des colons ne vont bien qu'aussi longtemps qu'ils reçoivent des secours. Que ceux-ci cessent et l'enthousiasme disparaît; et, la plupart du temps, les colons ne se montrent pas à la hauteur de la concurrence de la population indigène, modeste et humble. Les Lituaniens trouveraient un appui immédiat chez leurs compatriotes d'Amérique qui sont devenus riches et qui ont déjà fondé une ligue pour la colonisation de la Lituanie.

3. Les contrastes nationaux prendraient une forme très aiguë, et les luttes les plus diverses prendraient naissance, si bien que le séjour des colons allemands en Lituanie leur serait rendu pénible. Et puis la politique polonaise de la Prusse et de l'Allemagne leur ont procuré si peu de joie, qu'on ne désirerait sans doute pas susciter en Lituanie un état de choses analogue à celui de la Posnanie et de la Prusse occidentale. Les luttes ne prendraient pas une forme plus douce, mais bien plus aiguë que dans les territoires polonais, car les Lituaniens se sont formés à des luttes de ce genre depuis des dizaines d'années et ils mettraient tout aveuglément en jeu pour leurs biens nationaux. Qu'on ne dise pas que le Lituanien est et resterait patient, soumis et bienveillant. Il est ainsi, maintenant, pendant la guerre, parce qu'il se rend compte de la nécessité de supporter avec calme

les dures circonstances des temps actuels. Après le rétablissement de l'ordre pacifique, il cherchera à garder ses intérêts nationaux, conscient de son but et avec une conception claire des choses. Il a eu pour cela une éducation de plusieurs dizaines d'années.

L'argument souvent invoqué des Lituaniens prussiens, qui se seraient progressivement germanisés sans qu'on ait eu besoin d'employer des mesures particulières, et qui seraient devenus de bons nationaux allemands en qui on peut avoir confiance, cet argument n'est pas à sa place ici. Les Lituaniens prussiens ont été soumis, il y a 600 ans, par l'Ordre des chevaliers teutoniques; ils n'habitent pas un grand territoire et ne sont qu'un petit nombre en comparaison de la population et du grand territoire de la Lituanie russe. De 1708 à 1711, la peste dépeupla la Lituanie prussienne (300.000 hommes furent emportés) et créa place libre aux colons allemands qui purent prendre possession du pays souvent sans rien débourser. Mais malgré cette situation si propice à la colonisation et bien que le roi Frédéric-Guillaume I[er] eût dépensé pour la Lituanie seule deux millions et demi et pour toute la Prusse orientale six millions de thalers — somme considérable pour l'époque — 100.000 Lituaniens environ tiennent encore aujourd'hui en Prusse à leur langue et à leurs coutumes.

L'état de choses est tout autre dans la Litua-

nie occupée. Là, le peuple possède encore la tradition vivante d'avoir formé, il y a 600 ans, un grand empire allant de la mer Baltique à la mer Noire et de s'être assujetti différents territoires et peuples étrangers. Il s'est élevé à une forte conscience nationale qui n'a pas été diminuée, mais bien encore affermie par la détresse des situations politiques qu'il a connues depuis. En outre, l'Eglise catholique, dont les prêtres sont en Lituanie, à quelques exceptions près, des appuis fermes et conscients au point de vue national du lituanisme, est un soutien tel pour le peuple qu'il est difficile d'en imaginer un plus fort.

4. Après la guerre, l'Allemagne, de même que d'autres Etats belligérants, ne sera pas du tout en mesure de fournir des colons en bien grande quantité. Si l'on veut que l'économie rurale et l'industrie soient maintenues à leur ancien niveau, il faudra que toutes les forces restent dans la mère patrie, et, même à ce prix, c'est à peine si on pourra maintenir l'extension antérieure de l'agriculture. Déjà avant la guerre, la culture, surtout dans les provinces de l'est était rendue incroyablement difficile, que sera-ce après, quand des milliers et des milliers des travailleurs les plus vigoureux ne reviendront plus, ou ne rentreront qu'affaiblis, mutilés et sans force? Compte-t-on encore après la guerre sur les 400.000 ouvriers étrangers pour la saison, dont la grande culture allemande avait besoin

avant la guerre? Ces temps sont passés. On chercherа volontiers en Allemagne à retenir les émigrés volhyniens retournant dans leur patrie, à supposer que l'amour de la patrie ne ramène pas quand même beaucoup d'entre eux à leur terre natale de l'étranger. *L'exploitation polonaise*, devenue proverbiale, devrait être évincée, les biens polonais non viables devraient être morcelés et attribués à la population indigène qui ne possède pas de terres. Du reste, les véritables Polonais devraient quitter la Lituanie le plus vite possible, surtout qu'ils ont maintenant un Etat national et n'ont aucun droit de cité en Lituanie. Ils ne seraient qu'un élément de trouble, comme ils l'ont démontré la plupart du temps en Lituanie, et n'auraient comme tels qu'une action néfaste.

5. Au point de vue économique, le territoire lituanien entier est si peu développé que l'exploitation agricole pourrait être encore pour un temps assez long très pénible et peu lucrative. Il y a très peu de routes; au printemps et en automne, les chemins sont impraticables pour les chariots; les chemins de fer sont clairsemés. Le peuple a été appauvri par la guerre; beaucoup de régions sont complètement ravagées; le seul élément avec lequel on puisse s'entendre, ce sont des Juifs anémiques et pour la plupart déguenillés, à l'affût du gain. Donc pas de perspectives souriantes pour des colons.

Je passerai complètement sous silence, com-

me étant une chose absurde l'idée de l'évacuation des peuples indigènes hors du territoire de leurs aïeux, telle qu'elle a été présentée comme absolument nécessaire pour un pays neuf, donc également pour la Lituanie, par le célèbre Junius Alter, dans son *Etude de la politique bethmannienne*, mais aussi par maint autre monsieur qui veut passer pour un politicien qu'on prenne au sérieux. Le célèbre Balte S. Brödrich se déclare aussi contre, quand il dit : « On ne doit pas, et il ne faut pas toucher à la propriété paysanne en Lituanie. D'abord le paysan lituanien est sédentaire et germanophile, deuxièmement, il est habile et capable de progrès et troisièmement nous ne pouvons pas du tout avoir assez de paysans sédentaires. En aucun cas, il ne doit être considéré comme un peuple étranger ennemi. » Mais Brödrich se trompe beaucoup lorsqu'il suppose que le paysan lituanien qui *« n'a pas d'histoire »*, s'assimilera sans plus au germanisme. Brödrich connait alors vraiment trop peu le paysan lituanien.

Maintenant, qu'en est-il des *souhaits éventuels des Lituaniens?* Là, les avis sont partagés. Les uns aspirent à une indépendance complète et à une confédération avec les Lettons et, le cas échéant, aussi avec les Blancs Russiens. C'est ainsi qu'au mois de janvier de l'année dernière le comité central du peuple lituanien en Lituanie [1] a pris les résolutions suivantes :

[1] Ce *Comité central* n'a pas le droit de se dénommer ainsi.

1. Comme les Lituaniens et les Lettons forment un groupe national qui, aussi bien par la langue que par son passé historique, se distingue totalement des peuples slaves et germaniques, ils se sont réunis librement au nom du principe des nationalités mis en relief dans la guerre présente et ils forment un Etat particulier autonome et constitutionnel sous le nom de *Principauté de Lituanie majeure*, avec des droits autonomes pour les deux parties et un prince commun.

2. Cette principauté de Lituanie majeure s'étend à tout le territoire lituanien letton et touche à la mer Baltique.

3. Comme jadis les Blancs Russiens appartenaient également à la principauté de Lituanie majeure, ils peuvent aussi, si cela est conciliable avec leurs buts nationaux, y entrer comme troisième partie avec les mêmes droits autonomes.

4. Les frontières des deux ou trois parties autonomes de la principauté seront déterminées par la commission commune de leurs représentants.

5. C'est avec ces postulats que le comité central du peuple lituanien s'adresse au futur congrès de la paix.

La demande d'une complète indépendance de la part des Lituaniens paraîtra indésirable à

beaucoup, voire même arrogante. Curd v. Strantz entre autres se plaint ouvertement dans la *Libre Parole* de ces voix élevées par des représentants des Lituaniens en Suisse. Il n'en veut pas du tout aux Lituaniens de se défendre contre les désirs de domination des Polonais et « d'exiger pour eux au moins l'indépendance vis-à-vis de l'ancienne domination polonaise », mais ils devraient bien se soumettre au libérateur du joug russe et à ses décisions. Il n'est cependant que trop naturel que chaque peuple voudrait bien saisir l'occasion d'atteindre le plus haut but politique possible. Le conseiller secret professeur Dr Bezzenberger a envisagé dans la *Revue de politique* la possibilité de la création d'un Etat-tampon lituano-letto-esthonien. Par contre le conseiller archiviste Karge pense qu'en tel Etat ne tarderait pas à disparaître dans une tourmente. En tant que pangermaniste Karge est d'avis que l'Allemagne doit annexer et s'assimiler sans égards le plus possible de pays neufs. Heureusement que tous les Allemands notoires ne sont pas pangermanistes. Le député au Reichstag, Gothein, recommande dans *Mars* et plus tard dans une brochure spéciale *La Pologne indépendante comme Etat de nationalités diverses* (1917) la formation dans l'Est de pays de la couronne avec des Polonais, des Lituaniens, des Allemands, des Lettons, des Juifs et des Blancs Russiens retenus ensemble par une union per-

sonnelle et qui du reste seraient gouvernés d'après le modèle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Dans cet échafaudage, l'égalité de toutes les nationalités et de toutes les religions, la liberté entière de l'emploi de la langue maternelle, et le droit d'obtenir l'enseignement à l'école dans cette langue devraient être posés en principe par la constitution. Un tel Etat de nationalités diverses a beaucoup de bon, mais les frottements nationaux qui s'y produiraient ne permettraient pas l'établissement d'une tranquillité véritable.

Dans son excellent traité, *La paix et les pays que nous occupons* (Oldenbourg 1917), le conseiller de justice Wagner se déclare partisan d'accepter la Lituanie et la Courlande comme Etats confédérés dans l'Empire allemand. Accepter des peuples étrangers dans l'Empire allemand, mais ne pas leur donner tous les droits des Allemands, et en particulier les éloigner du Reichstag, voilà qui est impossible à cause de l'abaissement inhérent à ces conditions. Par leurs efforts pour s'organiser politiquement de façon indépendante, ils causeraient aux Allemands encore plus de difficultés que ne l'ont déjà fait les Polonais, les Français et les Danois. Les nouveaux pays unis à l'Empire allemand [1] devraient être indépendants pour leurs

[1] Nous nous séparons complètement sur ce point de l'honorable auteur : nous réclamons pour la Lituanie une pleine et entière indépendance. (Le traducteur.)

problèmes nationaux, mais unis à l'empire pour leurs problèmes politiques. En tant que nation distincte les Lituaniens devraient constituer une principauté; une union avec la Pologne est indésirable, car l'Etat polonais deviendrait alors trop grand. Comme petite nation, la Lituanie a besoin d'un appui et d'une protection, mais elle a le droit de cultiver de façon indépendante sa manière d'être nationale. Après avoir été opprimés pendant longtemps, les Lituaniens apprécieraient la liberté nationale et goûteraient les bienfaits d'une administration méthodique et l'influence de la civilisation allemande. Comme langue nationale et judiciaire on désignerait la langue maternelle des habitants du pays, et à côté l'allemand comme langue nationale jouissant des mêmes prérogatives.

Le professeur E. Brandenburg de Leipzig, dans son traité *Les buts de guerre de l'Allemagne* (Leipzig 1917) pense qu'il serait trop scabreux d'introduire dans l'Empire allemand un pourcentage aussi élevé d'éléments étrangers et d'aussi grands territoires que la Lituanie et la Courlande — il veut que ces deux territoires soient réunis en un Etat. On ne doit pas prendre tout ce qu'on reçoit, le cas échéant, mais seulement autant que l'on peut digérer sans faire tort à son propre organisme. Il ne faut pas non plus négliger, sans plus, le principe des nationalités et enfreindre la grande doctrine du droit qu'ont les peuples de décider eux-mêmes

de leur sort. Les petits peuples faibles ont exactement le même droit que les grands à un complet développement de leur caractère national. Mais comme, de même que d'autres petits peuples, les Lituaniens ne peuvent exister ni se maintenir en soi et pour soi, la chose la plus pressante serait de les mettre avec les Lettons sous la protection de l'Allemagne, cette dernière devant exercer la surveillance au point de vue militaire, diplomatique et économique. On espère des Lettons qu'ils s'assimileront petit à petit au germanisme. « Des peuples qui nous seraient réunis, nous n'exigerions rien de plus que la renonciation à des prétentions pour la réalisation desquelles la force et les moyens leur manquent; alors ils pourraient en toute tranquillité poursuivre leur développement national et continuer à administrer de façon indépendante leurs affaires extérieures. Ils devraient peu à peu apprendre à se sentir membres d'un peuple de confédérés, dont le protecteur et le représentant à l'étranger serait l'Empire allemand, à la direction duquel ils pourraient prendre part aussitôt qu'ils se seraient décidés à lui appartenir de plein gré avec attachement au lieu de regimber. » Dans le *Jour Rouge*, le conseiller de haute justice Hempfing écrit (n° 148, 1917) que la création d'Etats indépendants en Lituanie et en Courlande a beaucoup de partisans en Allemagne. « L'autre conception, à savoir que l'Allemagne devrait exiger

l'annexion des ces pays en totalité ou en partie a visiblement perdu du terrain ces derniers temps. On a commencé à se demander, malgré toute la sympathie que l'on porte aux Allemands habitant là-bas, si l'intérêt de l'Allemagne envisagé froidement — lequel doit seul décider en matière de politique — fait paraître désirable l'acquisition de régions qui sont presque exclusivement habitées par des peuples de race étrangère. L'espoir que ces pays offriraient sur une grande échelle une terre de colonisation pour la population rurale ne s'est pas trouvé confirmé dans la mesure espérée après un examen plus approfondi, à moins que l'on ne veuille avoir recours aux dures et scabreuses mesures des propriétaires fonciers actuels. Les avis ont beau être partagés, on peut envisager comme certain que l'opinion que nous devrions laisser avorter une paix avec la Russie contre un refus de cession de territoires courlandais ou lituaniens n'a que peu de représentants, même parmi les partisans d'une paix allemande. C'est ce qu'a bien montré également la déclaration des partis modérés au Reichstag le 15 mai de cette année. »

D'autres voix allemandes ne demandent qu'une garantie de sécurité du côté de l'est par la création d'une frontière stratégique, obtenue en divisant la Lituanie en deux par le Niémen, en annexant et en germanisant la moitié ouest et en laissant à la russification la partie est.

Mais la question lituanienne serait-elle résolue par là ou bien plutôt ne serait-elle pas rendue plus difficile? La Pologne a été partagée par trois royaumes, mais chaque tronçon resta un organisme vivant, national, troublé et troublant. Le cas serait exactement le même en ce qui concerne la Lituanie. On n'aura probablement jamais de meilleure occasion que maintenant d'apporter une solution à la question lituanienne.

Depuis que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont créé aux Polonais un Etat particulier et indépendant, l'intérêt que l'on porte au sort futur de la Lituanie est devenu partout plus vif. A propos du manifeste concernant l'érection du royaume de Pologne, le *Journal de Kovno* et le *Journal de Vilna* ont publié les commentaires suivants, et sans doute officieux :

« Le manifeste renferme la décision concernant le sort futur des territoires nationaux polonais placés jusqu'alors sous la domination russe. La question de l'avenir de la population lituanienne n'est pas abordée par le manifeste. Elle ne sera résolue que plus tard. Mais le fait que l'administration de la Lituanie sous l'occupation allemande est réglée séparément indique clairement que l'Allemagne a l'intention de maintenir et d'encourager le particularisme de la population lituanienne. Le développement libre et le traitement équitable de toutes les nationalités, voilà ce vers quoi nous tendons. Si la population lituanienne ne perd pas de vue ces

principes observés avec soin, non seulement en théorie, mais aussi dans la pratique par l'administration de l'occupation allemande, elle pourra alors prendre connaissance de la décision d'ériger un Etat autonome polonais comprenant les territoires nationaux polonais, sans avoir de souci pour le bonheur de son propre développement. »

Si cette déclaration est vraiment l'expression des intentions du gouvernement allemand, les Lituaniens peuvent envisager l'avenir avec une certaine confiance, et n'ont pas besoin d'être particulièrement préoccupés au sujet du maintien, de la sécurité et de l'existence de leur nationalité. Le « *Conseil de confiance lituanien* », récemment appelé à la vie par l'Oberkommando « *Est* », ainsi que le « *Comité lituanien central de secours* » à Vilna, organisations qui ont reçu des droits spéciaux, sont une preuve qu'on rend de plus en plus praticable au peuple lituanien la voie qui l'amène à collaborer à l'organisation de ses intérêts nationaux et publics. Plus vite c'eût été fait, plus c'eût été fécond. Il lui est aussi permis d'espérer en ce qui concerne le territoire de Suvalki, que pas une parcelle du territoire ethnographique lituanien ne sera comprise dans les limites du royaume de Pologne. Les représentants des Lituaniens de Suvalki, qui sont en Russie, ont demandé au gouvernement russe un décret établissant la séparation du gouvernement de Suvalki d'avec la Pologne,

car ils veulent se placer sous la direction du conseil national lituanien de Petrograd (*Rousskïa Viédomosti* du 12 mai). L'élément polonais en Lituanie s'est montré jusqu'à présent plutôt comme facteur de destruction que comme facteur de construction; il n'a du reste jamais montré d'aptitudes particulières à gouverner dans toutes les occasions qui se sont offertes à lui. Le système de feudalisme polonais en Galicie, par exemple, a transformé en peu de temps le pays en un modèle de misère et de pauvreté, qui seul de tous les Etats d'Autriche travaille avec déficit. Il ne faudrait pas prendre la responsabilité de livrer encore un autre pays à la domination polonaise.

Les classes dirigeantes lituaniennes aspirent à un Etat indépendant, autonome, basé sur le passé glorieux du pays et sur l'unité du peuple, et trouvant intérêt à entrer dans la confédération des Etats de l'Europe centrale et surtout de l'Allemagne [1].

Les conditions préliminaires sont déjà remplies : Le peuple lituanien possède un nombre suffisant de gens instruits, qui, il est vrai, sont actuellement dispersés à cause de la guerre. Beaucoup d'entre eux sont employés dans l'administration russe, dans la justice, les écoles, l'industrie. D'autres occupent des situations li-

[1] De plus amples détails à ce sujet sont donnés par l'excellent écrit d'Eric Linksch qui vient justement de paraître : *La Lituanie et les Lituaniens.* Stuttgart 1917. J. Schrader.

bérales en Amérique. Ils reviendront aussitôt que la patrie aura besoin d'eux. Quatre gymnases en Russie, bondés d'élèves lituaniens, sont une garantie qu'il ne manquera pas non plus de Lituaniens instruits dans l'avenir.

Un tiers de la noblesse lituanienne est déjà revenu au lituanisme national. Les deux autres tiers se sentent aussi unis à la Lituanie et à l'esprit lituanien, bien que la langue leur soit encore étrangère. Du reste, un peuple de paysans peut selon les circonstances constituer un échafaudage plus solide pour l'Etat que la noblesse. La Bulgarie paysanne est plus solide que la Galicie ou la Roumanie gouvernées par la noblesse. La langue lituanienne a tant de souplesse et possède un vocabulaire si étendu et une syntaxe si riche qu'on n'a pas besoin d'être en peine quant à la terminologie à employer pour les systèmes de gouvernement [1]. La population de la Lituanie est assez homogène. L'élément étranger le plus considérable, les Juifs n'indiquent pendant la guerre qu'un pourcentage de 7 à 8 %, alors qu'en Pologne ils forment le 10 à 12 %. Les autres habitants de la Lituanie qui parlent polonais ou blanc russien sont généralement de la même origine que les Lituaniens proprement dits; seulement ils ont été peu à peu slavisés, mais, dans la Lituanie libre, ils reviendront sans aucun doute

[1] M. le professeur Brückner ne peut se lasser de décrier la langue lituanienne. Je ne le suivrai pas dans cette voie.

à leur race. En Bulgarie, les nombreux éléments étrangers n'ont nullement empêché le pays de devenir un solide Etat national. Pendant ces dernières années, et dans des conditions extrêmement pénibles, le peuple lituanien a pu accroître sa force au point de vue national et économique, ce qui est la meilleure preuve de l'existence en lui et de l'aptitude à poursuivre son développement organisateur et conservateur.

Bien que la Lituanie ait sacrifié aux Russes et aux Polonais sa noblesse et ses biens d'Etat, ait envoyé à l'étranger plus d'un million de ses ouvriers les meilleurs et les plus vigoureux, ait vu disparaître dans le slavisme la partie la plus instruite de sa population paysanne et se soit trouvée amoindrie dans ses limites ethnographiques par la lutte pour son existence nationale contre deux adversaires puissants, les russifiants et les polonisants; malgré tout cela, elle n'a quand même pas succombé et, au contraire, elle va venir à une existence indépendante et autonome en dépit des maux terribles qu'elle a endurés. L'esprit national lituanien s'est conservé dans les chants populaires, les contes et les légendes, dans l'art et la science nationale. Sans aucun doute, les Lituaniens ont en eux des forces vives pour édifier un Etat, forces que l'on doit encourager de toutes façons pour le salut et le bien du peuple entier et dans l'intérêt de ses puissances protectrices. Une Lituanie indépendante (par exemple un duché avec un

souverain catholique à la tête et formant un Etat confédéré allemand) serait pour l'Allemagne de la plus grande importance sous bien des rapports. D'abord la Lituanie aurait dans l'Allemagne un bon débouché pour ses produits agricoles; d'autre part, l'Allemagne approvisionnerait la Lituanie en produits de son industrie. Il ne saurait être question d'une concurrence économique pour la Lituanie, ce qui serait le cas pour la Pologne.

En outre, une Lituanie indépendante serait pour l'Allemagne un rempart solide contre les puissances slaves de l'est. Les Lituaniens n'ont rien de commun avec celles-ci. L'impulsion civilisatrice leur est venue de l'ouest; l'est a plutôt contenu le développement social de la Lituanie qu'il ne l'a encouragé. Il n'y aurait pas place en Lituanie pour des intrigues slaves. Elle n'aspirerait jamais à s'étendre vers l'est, car elle craindrait d'être endommagée par le flot slave. On sait que « chat échaudé craint l'eau froide ». Une Lituanie indépendante mettrait aussi un terme aux velléités polonaises de refonder un empire *de la mer à la mer*.

La situation est beaucoup plus incertaine dans le nouveau royaume polonais. De grandes parties du peuple polonais sont partagées entre trois pays voisins et elles graviteront toujours autour de leur pays d'origine. Non seulement la Russie était le seul débouché pour les produits de l'industrie polonaise, mais c'était

aussi l'Eldorado pour les hauts fonctionnaires et marchands polonais. L'idée du panslavisme reste vivante. Rien de semblable parmi les Lituaniens.

Entre temps, l'Assemblée populaire lituanienne, dont les membres furent élus au suffrage universel, direct et secret, sans distinction de sexe, siégeant à Petrograd, a adopté la motion suivante par 140 voix contre 128 :

1. La Lituanie ethnographique entière doit devenir un Etat indépendant et neutralisé à tout jamais.

2. Sa neutralité doit être garantie au congrès de la paix.

3. Les représentants de la Lituanie doivent prendre part à ce congrès.

4. La constitution et le régime de la Lituanie doivent être déterminés par une assemblée constituante élue au suffrage universel, égalitaire, direct et secret.

Pour cette motion votèrent : les libéraux nationalistes lituaniens, les démocrates chrétiens, les nationalistes catholiques, le groupe des soldats et les sans-parti; votèrent contre : les démocrates sociaux, les socialistes populaires et le parti libre des démocrates populaires. Ces derniers résolurent, de leur côté, d'adresser les demandes suivantes au gouvernement russe et aux Etats alliés et neutres :

1. Droit du peuple lituanien de décider luimême de son sort politique.

2. Droit du peuple lituanien de décider de son sort dans une assemblée constituante lituanienne élue au suffrage libre et démocratique.

3. Droit du peuple lituanien d'envoyer des représentants particuliers au congrès international de la paix. Cette résolution doit être communiquée à la Démocratie du monde entier.

Le congrès des soldats lituaniens siégeant à Minsk décida entre autres que la question lituanienne devait être résolue au congrès de la paix et qu'à cet effet on devait également faire appel à des délégués lituaniens.

Ces derniers temps parurent quelques articles importants dans des journaux politiques marquants, que je voudrais ne pas passer sous silence, d'autant plus qu'ils soulignent fortement quelques-uns de mes développements.

La *Gazette de Francfort* rapportait le 29 juillet de cette année ce qui suit : Après avoir été réunie le 27 mai à Petrograd, l'assemblée lituanienne discuta de la situation politique de la Lituanie au cours de sa session du 31 mai au 3 juin et déclara que la Lituanie était une république indépendante, dans laquelle sont garanties l'égalité des droits et la liberté de conscience pour tous les citoyens sans distinction de nationalités ni de sexe.

Il faut faire entrer en ligne de compte : 1° qu'avant la guerre une partie de la Lituanie

appartenait à la Russie, l'autre à l'Allemagne; 2° que la Lituanie russe est occupée par les troupes allemandes; 3° que de ce fait la question lituanienne est devenue internationale et doit être discutée au congrès de la paix; 4° que le conseil des ouvriers et des soldats a posé en principe pour toutes les parties du territoire momentanément occupées par des troupes ennemies : Pas d'annexion, pas d'indemnités et droit pour toutes les nations de disposer librement de leur sort; 5° que la Démocratie européenne et américaine reconnait la nécessité de la réunion de toutes les nations, divisées actuellement en Etats divers; 6° que jadis — jusqu'à la fin du XVIII° siècle — la Lituanie était un Etat libre et indépendant; 7° que toutes ces circonstances sont propres à la réalisation de l'idéal de la liberté politique.

S'appuyant sur le droit qu'ont les peuples de décider eux-mêmes de leur sort, les Lituaniens ont pris les décisions suivantes : 1. La grande nation lituanienne doit sans exception être élevée au rang d'un Etat neutre indépendant. 2. Sa neutralité doit être assurée au congrès de la paix. 3. Les délégués lituaniens doivent être admis au congrès de la paix. 4. L'assemblée constituante lituanienne élue au suffrage universel, direct, secret et égalitaire, décidera du régime futur de l'Etat et de son organisation intérieure.

A ce propos, la *Taegliche Rundschau* (n° 364)

renvoie aux paroles du leader populaire lituanien, le baron Schilling : « Vouloir attendre une déclaration de l'indépendance de la Lituanie de la part de la démocratie russe est absolument inutile. Le conseil des ouvriers et des soldats s'est bien occupé de la Pologne, mais pas de la Lituanie. » Elle continue : « D'autres orateurs lui donnent raison et déclarent que la Lituanie doit prendre elle-même son sort en mains, et, avant toutes choses, ne pas être dépendante de la Pologne.

Ensuite, le congrès a débattu la question du futur gouvernement autonome lituanien et du régime démocratique de l'Etat à fonder. Les cléricaux catholiques-romains proposent que la Lituanie soit un Etat neutralisé à tout jamais, comme par exemple la Suisse ou le Luxembourg. Cette suggestion se heurta à une opposition telle que le congrès en fut scindé et que les groupes démocratiques continuèrent la séance à part. »

Alors la *Taegliche Rundschau* s'étonne qu'on n'ait pas pu tomber d'accord au congrès en ce qui concerne l'avenir de la Lituanie. La seule raison véritable, ainsi que le déclare le *Lietuviû Balsas* de Petrograd, c'est que les social-démocrates ne veulent voir se produire la déclaration de l'indépendance de la Lituanie que de concert avec le renversement complet du capitalisme mondial, sans quoi elle serait un crime envers la démocratie et la révolution. Par suite de l'op-

pression longue et terrible de leur peuple, les social-démocrates lituaniens ont évolué vers un radicalisme qui leur fait paraître les conquêtes révolutionnaires plus importantes que la liberté de la patrie.

« Maintenant on sait, continue la *Taegliche Rundschau*, que les Lituaniens restés sous la domination allemande ont aussi discuté en détail la question de l'avenir national de la Lituanie et qu'en mars ils ont exposé leurs désirs au secrétaire d'Etat des affaires étrangères à Berlin. Celui-ci leur a assuré que l'Allemagne désirait appuyer les projets des Lituaniens en tout ce qui concerne leurs buts sociaux et économiques et que nous voulions intervenir à la conclusion de la paix pour que l'on accorde à la Lituanie une large autonomie. Il ne put naturellement faire aucune déclaration en ce qui concerne le règlement des questions politiques et relatives au droit des peuples. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit entre autres ce qui suit au sujet du travail de l'administration allemande en Lituanie et du principe dont part le gouvernement allemand :

« Le courant d'opinion tendant à la reconnaissance de la nationalité lituanienne a été pleinement soutenu par le gouvernement allemand dès l'instant où la Lituanie s'est trouvée au pouvoir des armées allemandes. Les députés lituaniens qui ont été reçus à plusieurs reprises à Berlin le savent bien. Tout l'effort de l'Alle-

magne et de l'administration allemande en Lituanie s'est appliqué à amener peu à peu la population lituanienne à cette liberté qu'elle n'avait pas sous la domination du tsar de cultiver sa civilisation particulière, pas plus que de réaliser ses vœux politiques. Naturellement, dans cet effort, il a fallu tenir compte aussi bien des nécessités de la conduite des opérations de guerre, de l'état du pays occupé qu'enfin du niveau social de la population lituanienne, tel que l'a trouvé l'administration allemande. C'est justement en partant de ce dernier point de vue que l'administration allemande s'est montrée prévenante pour les écoles lituaniennes, le ministère pastoral et les œuvres de charité et de secours lituaniennes, aussitôt que furent surmontées les difficultés des premiers temps de l'occupation du pays, de la mise en sécurité de l'armée et de l'organisation de l'approvisionnement en vivres. Un conseil de confiance en Lituanie doit rendre possible aux représentants de la population de travailler la main dans la main avec l'administration allemande pour le bien de la population lituanienne. Ainsi donc, les autorités allemandes ont déjà posé les premières pierres de l'édifice que les Lituaniens en Russie voient comme dans un mirage, et le gouvernement allemand persévère dans cette voie. L'état du pays et le fait qu'il est situé en grande partie dans la zone d'étapes ne permettent que la réalisation progressive des idéaux

que les Lituaniens ainsi que l'administration ont devant les yeux. Toute collaboration pratique à cette grande œuvre, même de la part des Lituaniens russes est la bienvenue en Allemagne[1]. Mais ce doit être un travail pratique se basant sur les réalités de la guerre actuelle et des conditions politiques qu'elle a entraînées avec elle.»

Les *Dernières Nouvelles de Berlin* publient des lettres lituaniennes; dans la 2e (n° 400) on trouve les passages intéressants suivants : « Quelle doit être notre attitude vis-à-vis de la Lituanie, maintenant pendant la guerre, et plus tard après la guerre?

La première chose à exiger, c'est une action franche, amicale et de grand style. Donc, pas d'annexion à l'Empire allemand; renoncer à une germanisation poursuivie au moyen de mesures administratives ou même par la pression; protection contre la polonisation; liberté de développement pour la langue lituaninne et pour tout ce qu'il y a de bon dans le caractère lituanien.

Les Lituaniens nous ont accueillis amicalement; car ils étaient en lutte acharnée contre les Polonais. Nous fûmes obligés de poser des exigences désagréables à la population des territoires ennemis occupés par nous, en ce qui concerne la livraison de vivres et d'ouvriers.

[1] A remarquer à cela que, jusqu'à la création du *Conseil de confiance lituanien*, on a renoncé du côté allemand à une collaboration des Lituaniens russes.

La compréhension de ces choses manque à beaucoup de Lituaniens comme à tant d'autres. Il faut aussi avouer qu'il s'est produit de temps à autre des duretés qu'on aurait pu éviter. On comprend ainsi qu'une mauvaise humeur regrettable ait paru prendre le dessus un certain temps. Maintenant un revirement s'est produit vers la bonne voie. Nous devons chercher à maintenir et à entretenir ce courant meilleur d'opinion, cette nouvelle confiance pour l'amour des Lituaniens qui le méritent. Le peuple lituanien travailleur et estimable à plus d'un point de vue, en grande partie formé de campagnards, s'appuiera volontiers, si on ne l'y force pas, sur la civilisation occidentale et entrera avec les pays occidentaux dans un rapport d'échanges réciproques.

Les Lituaniens désirent être aussi peu que possible séparés les uns des autres. C'est pourquoi, outre les gouvernements de Suvalki, Kovno, Vilna, ils n'attacheraient d'importance qu'à la partie nord de Grodno. Ils désirent en outre être garantis d'une polonisation future. Pour cela il faut d'abord que les évêques de Seinaï, Vilna et Kovno ne soient pas pris parmi les Polonais mais parmi des Lituaniens d'esprit national, et soient nommés par le souverain d'accord avec le Pape. Les évêques ne doivent pas non plus dépendre d'un archevêché russe ou polonais. On doit assurer une instruction et une éducation lituaniennes aux ecclésiastiques. On

doit exiger autant que possible que les Polonais quittent la partie sud du gouvernement de Suvalki et la partie est du gouvernement de Vilna. Qu'on leur offre en échange des biens de la couronne russe situés dans la Pologne du Congrès ou des biens russes privés (contre dédommagement). Il faut renoncer à la colonisation de la Lituanie par les Allemands. »

Le 25 mai 1917, les Polonais en Lituanie avaient envoyé un mémoire prétentieux au chancelier allemand. Le 10 juillet, les Lituaniens répondirent à la même adresse. Voici les principaux passages de ce document :

Pour les Polonais, le territoire de l'ex-grand-duché de Lituanie coupé en deux par la Pologne serait une unité géographique, économique et religieuse-sociale. Mais on ne peut parler d'unité géographique qu'en ce qui concerne la partie nord, le bassin du Niémen. L'unité économique ne se trouve que dans le niveau inférieur économique dû à l'influence slave. Au point de vue religieux, il y a un coin orthodoxe (blanc-russien) important entre le nord catholique (lituanien) et le sud-ouest catholique (polonais). Le domaine linguistique lituanien dans le nord est séparé presque entièrement du domaine linguistique polonais au sud-ouest par une large ceinture blanc et petit-ruthénienne. Vis-à-vis du polonisme agressif, les Lituaniens ne veulent que la liberté à l'intérieur de leur propre territoire ethnographique, pour pouvoir y développer

sans obstacle leur nationalité. Jusqu'à Jagellon, il n'y a pas eu de Polonais dans la Lituanie ethnographique, et encore maintenant, il n'y a pas de polonisme sédentaire.

La langue n'est pas une preuve du contraire. Après l'interdiction d'imprimer des livres lituaniens en caractères latins, la presse polonaise de Varsovie et de Cracovie a commencé à faire de la propagande en Lituanie. Mais la plupart des fils des familles nobles ainsi polonisées et ces familles aussi, en partie, ont retrouvé le chemin de leur peuple. Les classes inférieures ont été dénationalisées par les juges et les fonctionnaires russes et par le clergé polonais. Ce dernier inculquait ce principe au peuple : Polonais c'est catholique et Lituanien égale païen. Les habitants du sud-est, avec leur langue mixte polono-russe, ne sont en réalité que des Lituaniens dégénérés. Les Lituaniens ont eu un Etat puissant bien avant de s'unir aux Polonais. En présence de la prétention que les Polonais auraient donné aux Lituaniens la civilisation rurale, que l'on compare les régions rurales purement lituaniennes de l'ouest à celles des environs de Vilna.

Si la Lituanie renonçait aux territoires de l'ex-Lituanie historique et ne réclamait que ses limites ethnographiques il n'y aurait plus d'intellectuels qu'en Russie.

Le caractère de l'économie rurale et le manque d'industrie unissaient, déjà avant la guerre,

la Lituanie aux pays industriellement développés de l'Europe occidentale. Ce lien se resserrera beaucoup dans l'avenir. De même la science et la technique orienteront les Lituaniens vers l'ouest sur une plus grande échelle encore qu'auparavant.

Si l'avenir de la Lituanie doit être basé sur l'équité et sur l'indépendance nationale, comme le souhaitent et l'espèrent les représentants du peuple lituanien, différents problèmes d'ordre international qui s'y rapportent pourront être résolus sans peine à la conclusion de la paix. A cette heure de commotion mondiale, le peuple lituanien suit attentivement les péripéties de cette gigantesque guerre, et il espère que de sa liquidation résultera la reconnaissance effective des droits des nationalités opprimées dont il bénéficiera à son tour.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS